Zeitschrift: Anzeiger für schweizerische Alterthumskunde = Indicateur d'antiquités suisses

Herausgeber: Schweizerisches Landesmuseum

Band: 3 (1876-1879)

Teilband

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 05.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ANZEIGER

FÜR

SCHWEIZERISCHE ALTERTHUMSKUNDE

INDICATEUR D'ANTIQUITÉS SUISSES

ZÜRICH.

ELFTER JAHRGANG.

1878.

ZÜRICH.
Druck und Kommissionsverlag von J. Herzog.
1878.

Inhaltsverzeichniss
vom Jahrgang 1878.

I. Vorgeschichtliches, Pfahlbauten, Steindenkmäler, Erdwerke, Keltisches, Etruskisches.

Seite

Der Schalenstein von Utzigen, von Isidor Bachmann 825
Ein neuentdeckter Schalenstein am Leberberg (Kt. Solothurn), von Fr. Rödiger . . 867
Schalenstein bei St. Lucius in Chur, von C. Kind 868
Les stations lacustres d'Estavayer, par L. Grangier 803
Tombeaux murés au „Châtelard" (sur Begnins), par Th. Wellauer 869
Die keltischen Funde im Letten bei Zürich, von Dr. F. Keller 823

II. Römisches.

Der neue Inschriftenstein von Amsoldingen, von Prof. Dr. H. Hagen . . . 805
Alterthümer, gefunden im Frühling und Sommer 1878 beim Brückenbau in Solothurn, von J. Amiet 843, 870
Römische Münztöpfe, von Urech 848

III. Mittelalterliches, Neueres.

Alamannische Gräber in Twann, von K. Irlet 826
Sépultures burgondes à Vevay et La Tour de Peilz, par le Prof. H. O. Wirz . . 806
Ein wiedergefundenes Kleinod des Grossmünsters in Zürich: Karls des Kahlen Gebetbuch in der K. Schatzkammer in München, von Prof. J. R. Rahn 807, 827
Zur Erklärung der Zürcher Wappenrolle, von H. Zeller-Werdmüller . . . 812, 832
Das Rathssiegel von Klein-Basel, von Dr. Achilles Burckhardt 852
Zur Geschichte der Glasmalerei, von Prof. J. R. Rahn 861
Verzeichniss der Glasmaler von Luzern, von Dr. Th. v. Liebenau 857
Aus einem alten Turnierbuche, von Dr. Th. v. Liebenau 835
Urkundliches über den Werkmeister Hans Felder, von Prof. J. R. Rahn . . . 855
Hans Felder als Werkmeister von Luzern, von Dr. Th. v. Liebenau 880
Vererben von Hausmarken, von Dr. Th. v. Liebenau 876
Façadengemälde an einem Hause in Ernen (Wallis), von W. 862
Bemerkungen über das Zeughaus in Luzern, von Dr. Th. v. Liebenau . . . 817
Baukontrakt der St. Leonhardskirche zu Basel, von Th. Burckhardt-Piguet . . . 876
Ueber eine Arbeit des Goldschmieds Urs Graf, von Dr. Th. v. Liebenau . . . 881
Kleinere Nachrichten 820, 840, 863, 883
Neueste antiquarische und kunstgeschichtliche Literatur, die Schweiz betreffend 822, 841, 866, 886
Berichtigung 822

ANZEIGER
für
Schweizerische Alterthumskunde.
INDICATEUR D'ANTIQUITÉS SUISSES

№ 1 ZÜRICH. JANUAR 1878.

Abonnementspreis: Jährlich 2 Fr. 50 Cts.
Man abonnirt bei den Postbureaux und allen Buchhandlungen, sowie auch direct bei der Verlagsbuchhandlung von J. Herzog in Zürich.

Inhalt: 319. Les stations lacustres d'Estavayer, par L. Grangier. S. 803. — 320. Der neue Inschriftenstein von Amsoldingen, von Prof. Dr. H. Hagen. S. 805. — 321. Sépultures burgondes à Vevey et La Tour-de-Peilz, par le Prof. H. O. Wirz. S. 806. — 322. Ein wiedergefundenes Kleinod des Grossmünsters in Zürich: Karls des Kahlen Gebetbuch in der Königlichen Schatzkammer in München, von J. R. Rahn. S. 807. — 323. Zur Erklärung der Zürcher Wappenrolle, von Zeller-Werdmüller. S. 812. — 324. Bemerkungen über das Zeughaus in Luzern, von Th. v. Liebenau S. 817. — Kleinere Nachrichten. S. 820. — Neueste antiquarische und kunstgeschichtliche Literatur, die Schweiz betreffend. S. 822. — Berichtigung.

319.

Les stations lacustres d'Estavayer.

(Schreiben an Dr. F. K.)

Fribourg, 26 Octobre 1877.

Mon cher Monsieur,

Ainsi que l'on pouvait s'y attendre, la correction des eaux du Jura, qui avait déjà exercé, il y a quelques années, sur le lac de Bienne une influence des plus favorables aux archéologues de cette contrée, vient de baisser à son tour le lac de Neuchâtel, et à tel point que nos stations lacustres de l'âge de la Pierre se trouvent tout-à-coup hors de l'eau. Il y a plus: la ténevière d'Estavayer, où nous avons recueilli jadis tant d'objets, est devenue une véritable presqu'île, sur laquelle on peut, à cette heure, se promener et piocher à son aise. C'est ce que j'ai fait dernièrement. J'ai fait creuser à 3 à 4 pieds, toujours dans le sable; mais, à mon grand désappointement, sans rencontrer autre chose que quelques emmanchures, deux ou trois haches et bon nombre d'os, que j'ai recueillis avec soin, afin de déterminer une bonne fois notre faune lacustre de la Pierre.

En échange, ayant creusé jusqu'au pied des pilotis, j'ai pu acquérir la conviction que ceux-ci ne sont nullement empierrés, comme on l'avait cru jusqu'ici, mais qu'ils ont été soigneusement taillés en pointe et enfoncés dans le sable comme ceux des stations du bronze. Il va sans dire toutefois qu'il ne peut pas être question, comme pour ces derniers, de les arracher, de les sécher et d'en travailler le bois: les pieux de la ténevière dont je vous parle sont excessivement tendres, le couteau y pénètre comme dans du beurre et la dessiccation les fait tomber en poussière.

Les stations lacustres du Bronze — et Estavayer en possède plusieurs, dont trois parfaitement déterminées — se présentent également, grâce aux mêmes circonstances, dans les conditions les plus favorables à l'exploitation; aussi il faut voir la quantité d'amateurs qui s'y abattent journellement. Nos pêcheurs que les nouvelles lois fédérales sur la pêche réduisent à rester une bonne partie de l'année les bras croisés, trouvent là une compensation toute providentielle, et, à défaut de perches, de lottes ou de brochets, ils s'en vont pêchant des antiquités qu'ils vendent à des prix exhorbitants aux antiquaires qui ne cessent de les harceler: de sorte que les plus beaux objets s'en vont je ne sais où. Cependant la pêche des antiquités est interdite, de par l'autorité; chez nous comme ailleurs, le Gouvernement s'en réserve le monopole: mais le moyen d'exercer une vigilance de tous les instants sur une rive d'une pareille étendue! il faudrait échelonner des postes de gendarmerie en face de chaque station, depuis Cheyres jusqu'à Portalban. Et que de braconniers étrangers au canton viennent encore se joindre aux indigènes!

L'autre jour, après une forte bise qui avait balayé la vase dont les pilotis sont ordinairement recouverts, je me suis livré pendant toute une après-midi au plaisir de la pêche à la pince sur la station du Bronze qui se trouve en face de la ville. J'y ai trouvé de nombreux échantillons de poterie — rien d'entier — aux dessins les plus variés; quelques épingles, qui sont à peu près tout ce qui nous reste en fait de bronze, et, chose assez remarquable, mais non nouvelle, deux ou trois haches en pierre, d'une pierre particulière (sorte de jade) d'un travail bien plus parfait que nos haches des ténevières de la Pierre. Quant aux emmanchures, je ne sache pas que nos stations du Bronze en aient jamais fourni.

Le temps ne m'a pas permis de visiter notre ténevière du Bronze, dite *de la Crasaz*, à une petite demi-lieue au nord d'Estavayer, la seule qui offre encore de véritables chances, ayant été infiniment moins exploitée que les autres. J'y retournerai et peut-être parviendrons-nous à en retirer certain canot a moitié enfoncé dans le sable, dont la proue, parfaitement visible, a déjà excité depuis une vingtaine d'années bien des convoitises.

Mais, en attendant que nous possédions ce canot, permettez-moi, Monsieur, de vous signaler, en terminant, une trouvaille très-intéressante, unique peut-être, faite dernièrement par mon pêcheur attitré. C'est une rame lacustre dont je joins ici le dessin de grandeur naturelle. Elle a été trouvée à Font, dans cette fameuse station lacustre qui n'a jamais pu être exactement déterminée, tant les objets des différents âges s'y trouvent entre-mêlés. L'ustensile dont je vous parle est en bois de chataignier et tellement tendre qu'il n'a pu être retiré qu'en six morceaux, mais qui se rejoignent parfaitement, de sorte que l'objet n'en est pas moins complet. La rame, que je crois pouvoir attribuer à l'âge de la Pierre, a été faite d'une seule pièce grossièrement travaillée et elle conserve encore les traces du couteau qui l'a taillée. Sa longueur est de 1 mètre 8 ctm.; le manche, de forme presque carrée, a de 5 à 7 ctm. de largeur, 4 ctm. d'épaisseur, et va, en se rétrécissant tant soit peu, former une espèce de côte ou d'arête jusqu'aux deux tiers de la palette, dont l'épaisseur maxima est de 3 ctm. sur 12 à 13 de largeur. J'ai du reste indiqué la largeur, sur le dessin, à chacun des 6 morceaux.

Je n'ai pas cru, vu la nature du bois, pouvoir conserver cette rame autrement

que dans l'esprit de vin, et, à cet effet, j'ai fait faire une caisse en zinc, recouverte de verre, dans laquelle elle peut se voir dans toute sa longueur.

Voilà, Monsieur, tout ce que j'ai à vous communiquer pour le moment. J'ai déjà pu me convaincre que nos stations du lac de Neuchâtel ne sont pas inépuisables; mais j'attends des nouvelles de celles du lac de Morat: celles-là, je crois, sont loin d'avoir dit leur dernier mot.

L. Grangier.

320.

Der neue Inschriftenstein von Amsoldingen.

Wie schon lange bekannt, befinden sich in der Kirche zu Amsoldingen, als Baumaterial verwendet, eine Anzahl römischer, aus Aventicum stammender Inschriftensteine. (Vergleiche die Artikel im Anzeiger 1875, pag. 602, und 1876 pag. 713.) Seither ist ein weiterer solcher Stein entdeckt worden, über welchen Herr Professor Dr. H. Hagen in der Allgem. Schweizer Zeitung einen sehr interessanten Bericht erstattete, den wir hier mit seiner Genehmigung reproduziren:

„Herr Redactor! Mit dem im „Thuner Geschäftsblatt" vom 7. December und der „Allgem. Schw. Ztg." vom 7. December signalisirten Funde einer neuen römischen Inschrift in Amsoldingen verhält es sich folgendermassen. Dieselbe, am 28. November von Herrn Pfr. Paul Ringier von dort bei der Reparatur des an die Kirche anstossenden Beinhauses (jetziges Unterweisungslocal) an der dieser zugekehrten Ecke gefunden, der sie als Fundament (unterhalb der Bodenfläche) dient, ist in der That römisch (1—3 Jahrh. nach Christi Geburt). Es ist ein quer eingelegter Grabstein, welcher folgende Inschrift zeigt:

D.	M.
[.] SEVERI.	COM
MENDATI.	DEN
[D]ROPHOR.	AVG. A
[S]INVLA.	CONIV [X]
F.	C.

D. h. Diis Manibus [.] Severi Commendati dendrophori Augustalis Asinula coniux faciendum curavit, zu Deutsch: den vergötterten Manen des .... Severus Commendatus, des Augusteischen Zweigträgers, hat seine Gattin Asinula dieses Monument errichten lassen. Die Ergänzungen des an der linken Seite und rechts unten lädirten Steines sind bis auf den Vornamen des Mannes, der nicht mehr eruirt werden kann, sicher; in der vierten Zeile ist AV in AVG. mittelst einer Ligatur verbunden. Im Uebrigen hat der Stein genau die nämliche Form des Ausdrucks, wie die gewöhnlichen Grabdenkmäler. Neu und ungemein wichtig dagegen ist der Ehrentitel des Mannes: dendrophorus Augustalis. Erstlich erscheint dieser Titel und damit die Existenz dieser Behörde unter den in der Schweiz gefundenen Inschriften hier zum ersten Male; zweitens ist es nicht ein gewöhnliches Ehrenamt, das dadurch

bezeichnet wird, sondern ein verhältnissmässig selten vorkommendes. Dendrophoren, vom griechischen dendron Baum, Zweig, und pherein, tragen, abgeleitet, heissen Priester gewisser Collegien, welche bei der Feier ihrer Gottheit Zweige in den Händen trugen. In Lyon befindet sich eine Inschrift, auf welcher eines gewissen L. Aemilius Carpus gedacht wird, welcher sevir Augustalis war und item Dendrophorus (Orelli, Nr. 2322): Auf einer in Neapel aufbewahrten (Orelli, Nr. 4135) wird einem Dendrophoren Octavius Agatha eine Statue gesetzt; auf einem Testamentstein zu Bergamo (Gruter p. 753) wird ein eigentliches collegium dendrophororum erwähnt. Ferner kennt man, um mich darauf zu beschränken, Dendrophoren der Göttermutter Cybele. In unserer Inschrift zeigt der Beisatz Augustalis, dass Severus Commendatus Dendrophor eines Augustuscults war. Dem gleichen Cult des kaiserlichen Hauses gehören die mehrfach auf schweizerischen Inschriften (von Avenches, Nyon u. s. w.) erwähnten seviri Augustales an. Die eigenthümliche Beschaffenheit der sämmtlichen bisher bekannten Amsoldinger Inschriften liess von vornherein vermuthen, dass auch diese, wie alle übrigen dort gefundenen, nach Aventicum gehöre, resp. von dort nach Amsoldingen mit den andern verschleppt worden sei. Diese Vermuthung wurde noch bestärkt durch die darauf befindliche Erwähnung eines kaiserlichen Ehrenamts, welches so recht der damaligen Hauptstadt, dem von den Flaviern so sehr ausgezeichneten Aventicum eignete. Zur Gewissheit jedoch wurde diese Vermuthung erhoben durch den von meinem verehrten Herrn Collegen, Herrn Prof. Dr. Bachmann, erhobenen mineralogischen Befund, wonach auch dieser Stein, wie alle übrigen Amsoldinger Steine römischen Datum's, aus Neuenburger Jurakalk besteht. Es ist dieser Stein nach dem Obigem somit eine äusserst werthvolle Entdeckung."

Prof. Dr. H. Hagen.

321.

Sépultures burgondes à Vevey et La Tour-de-Peilz.

A différentes reprises, entr'autres en 1863, et depuis, d'année en année, on a découvert dans le terrain qui s'étend depuis le pied de la colline de St-Martin jusqu'aux premières maisons de La Tour, une série de tombes de cet aspect particulier qui caractérise les sépultures de l'époque burgonde ou franque et qui ont été décrites déjà bien des fois dans ce recueil même. Chacune ne renfermait qu'un seul squelette, sans ornements, sans armes ou autres objets appartenant à l'individu enterré. Ce n'est que tout dernièrement qu'on a trouvé, entre plusieurs de ces tombeaux, une hache en fer excessivement rouillée, tout-à-fait semblable à l'une de celles citées par M. A. Quiquerez et figurée pl. XIV, fig. 16 de l'année 1877 de l'*Indicateur*. En Belgique aussi, à quelques lieues de Namur, on découvrit il y a un peu plus de douze ans , une hache exactement identique attribuée à l'époque franque (VIe siècle) par les savants belges. Cette attribution est confirmée, pour la hache trouvée à La Tour, par une trouvaille bien plus importante et qu'on n'avait pas, jusqu'ici, pensé à rapprocher de l'existence de ces tombes, c'est une petite monnaie d'or de l'époque mérovingienne, trouvée, il y a assez longtemps déjà, dans

une vigne assez peu distante de cet ancien cimetière; c'est un *triens* d'or, attribué au règne du roi *Gontran* (561—593). Quant aux tombes découvertes le long du chemin de fer sous St-Martin à Vevey, elles pourraient bien dater d'une époque plus rapprochée de nous, et c'est encore une trouvaille monétaire qui me suggère cette idée. En 1861, on trouva tout près de l'emplacement de ces tombes une certaine quantité de monnaies d'argent très-petites et surtout très-minces, la plupart sans légende et ressemblant assez bien à des bractéates. M. Morel-Fatio, dans un mémoire publié en 1866, démontra que ces pièces étaient d'origine scandinave et appartenaient à la première moitié du XIIe siècle. Il serait donc possible que ces tombes renfermassent les ossements de quelques pélerins norvégiens morts à Vevey dans leur voyage à Rome ou en revenant de terre sainte. (V. aussi: *Indicateur* 1870, pag. 132. Si l'on n'approuve pas ce rapprochement, rien n'empêche de les assimiler aux sépultures burgondes de La Tour (VIe siècle).

H. O. Wirz.

322.

Ein wieder gefundenes Kleinod des Grossmünsters in Zürich: Karls des Kahlen Gebetbuch in der Königlichen Schatzkammer in München.

(Dazu eine Tafel.)

Im Jahre 1790 veröffentlichte Schinz in Füssli's Schweizerischem Museum eine noch heute lesens- und schätzenswerthe Abhandlung „Ueber einige litterarische Denkmale der Carolingischen Monarchen zu Zürch etc.“ Ein seltenes Büchlein, sagt er, habe ihn veranlasst, dieselbige zu schreiben. Durch den wackeren P. Moritz Hohenbaum van der Meer, Conventual zu Rheinau und Geschichtsschreiber dieses Stiftes, war ihm des Felicianus Slinguarda Ausgabe von Karls des Kahlen Gebetbuch zu Gesichte gekommen. Schinz entnahm daraus, dass das Original sich ehedem in Zürich befunden und dem Chorherrenstifte zum Grossen Münster gehört habe. Nachforschungen in den Inventarien stellten in der That die Richtigkeit dieser Angabe heraus.

Wir lassen zunächst ein Verzeichniss unberührt, das Felicianus am Schlusse seiner Abhandlung veröffentlicht hat. Von den anderen Inventarien ist das älteste uns bekannte dasjenige vom Jahr 1333 und abgedruckt bei *J. H. Hottinger*, Historiæ ecclesiasticæ novi testamenti. Tomus VIII, Tiguri 1667. Dort erscheint unter anderen Büchern, die sich im Besitze des Chorherrenstiftes befanden, auf S. 177 der „*Libellus orationum beati Caroli scriptus, cum literis aureis.*“

Die übrigen Verzeichnisse, deren drei in theilweise etwas veränderter Fassung überliefert sind, datiren vom Jahre 1525; sie wurden bei dem Anlasse aufgenommen, als die Regierung von Zürich die Schätze des Grossen Münsters mit Beschlag belegte. Dieselben finden sich:

a) in einer Handschrift in 4⁰, betitelt: Dess Gestifts oder Kilchen zu dem Grossen münster Zürych harkummen, Stifftung, Ordnung, und Reformation, was

ouch von einem ersammen Radt Zürych darinn gehandlet (Staatsarchiv Zürich). Hier erscheint im Inventare auf S. 21 der Posten: Item 2 plenari das ein mit silber und edlen gestein, das ander mit Hälffenbein[1]). *Auch sant Caroli bättbuch und psallter.*

b) Bei *Bullinger*, Historien oder Geschichten von der Statt Zürich Sachen II Buch von den Tigurinern bis Anno 1518 (Manuscript), und

c) in gleichlautender Fassung bei *Hottinger* a. a. O., wo unter Nr. 25 (S. 184) *„Caroli dess Keisers Bettbuch mit Gold gefasset“* figurirt.

Eine officielle Aufnahme scheint übrigens weder der einen noch der anderen Redaction zu Grunde zu liegen. Die Aufeinanderfolge der Posten ist bei *a* wie bei *b* und *c* dieselbe, wogegen in den beiden letzteren Inventarien wohl die einzelnen Stücke etwas ausführlicher beschrieben sind[2]). Verschieden ist auch die Bezeichnung unseres Buches „Bättbuch und psalter“, wird dasselbe in dem Inventare des Staatsarchives *a*, schlechtweg „Bettbuch“ bei Hottinger genannt, während das Verzeichniss vom Jahre 1333 geradezu ein Gebetbuch *und* ein Psalter Beati Caroli aufführt[3]).

Ein viertes und von den sämmtlichen bisher genannten nun sehr viel abweichendes Verzeichniss ist dasjenige, welches Felicianus Slinguarda im Anhange seines Büchleins mittheilt. Ueber die Herkunft desselben drückt er sich in sehr allgemeinen Worten aus. Auf Seite 14 der Vorrede heisst es: omnia clenodia . . . distracta et ablata sunt, quorum sane catalogum ex pluribus locis fide dignis et ipsa antiquitate coparatum studiose ad huius libelli finem adjecimus.

Was schon Schinz an diesem Verzeichnisse befremdete, das ist, dass dasselbe eine Anzahl von Stücken aufführt, die in keinem der zürcherischen Inventare compariren, und noch auffallender ist es, dass diese gerade als besonders werthvolle erscheinen.

Slinguarda giebt seinem Inventare den Titel: Catalogus Reliquiarum ec, quæ Tiguri ex Magno Monasterio Canonissarum (die folgenden Angaben über die Stiftung und den Stifter der Abtei lassen keinen Zweifel darüber bestehen, dass Slinguarda das Fraumünster meint) quod vulgo Grossmünster vocant aufbewahrt gewesen und den 14. September und 7. October zerstreut worden seien[4]).

Das lautet verdächtig. Der Herausgeber vermengt die beiden Münster und verlegt die Beschlagnahme der Schätze auf dieselben Monatstage, da, wie Schinz berichtet, schon drei Jahre früher die Schätze des Chorherrenstiftes eingezogen wurden. An Eine Auskunft wäre allerdings noch zu denken: Da nämlich dieses Verzeichniss mit denen des Chorherrenstiftes in gewissen Punkten bis auf's Einzelne übereinstimmt, so könnte man annehmen, dass Slinguarda irgend ein jetzt nicht mehr vorhandenes Document zur Verfügung gestanden habe, in welchem Schätze der beiden Stifter verzeichnet stunden. Allein eine lautere Quelle wäre auch dieses

---

[1]) Diese beiden Plenarien führt auch Slinguarda auf S. 173 seines Inventares auf.

[2]) So heisst es bei Hottinger Nr. 7 (S. 183): ein sarch mit Chalcedoni in Ziegel weis überzogen, in der Handschrift *a* dagegen einfach: ein sarch mit Calcedonj überzogen.

[3]) Hottinger a. a. O., S. 177: Item, Psalterium Beati Caroli: Item, libellus orationum beati Caroli scriptus, cum literis aureis.

[4]) Eine deutsche Uebersetzung dieses Inventares findet sich bei *Lang*, Historisch-theologischer Grundriss. Einsiedeln 1692, 1. Buch, VIII. Cap. 4. Artikel, S. 584.

nicht gewesen. Es kommen hier augenscheinliche Uebertreibungen vor [5]), endlich was am meisten auffällt, das ist die Ausführlichkeit, mit welcher speciell unseres Büchleins gedacht wird. Es heisst da: Libellus precationum ex pergameno, aureis literis conscriptus, auro, argento, margaritis et lapidibus preciosis, cum imaginibus eburneis ligatus et ornatus, cuius principium est: Incipit liber orationum, quem Carolus piissimus Rex Hludovici Cæsaris filius Omonimus, colligere atque sibi manualem scribere jussit. Diese letzten Worte: Incipit etc. sind nichts anderes als eine Wiederholung des dem Büchlein vorgesetzten Titels. Man mag nun entscheiden, ob diess die Sprache eines Inventaristen ist, oder ob hier nicht vielmehr der Liebhaber redet, der, weil er den Gegenstand selber gesehen, und sich damit befasste, im Interesse desselben eine pia fraus beging.

Uebrigens war Slinguarda nicht der Erste, der den Werth dieses Büchleins erkannt zu haben glaubte. Schon wenigstens sieben Jahre bevor der päpstliche Legat nach Rheinau gekommen, hatte es dort ein Schweizer gesehen, Johannes Hürlimann, oder, wie er nach damaliger Mode seinen Namen latinisirte, Joannes Horolanus, gebürtig von Rapperswil, Pfarrherr zu Luzern und ehemaliger Gesandter der Eidgenossenschaft auf dem Concil von Trient. Er war es, der zuerst dieses Werklein zum Drucke beförderte und seine Ausgabe „dem Durchlauchtigsten, Grossmächtigsten und Allerchristenlichsten König in Frankreich, Henrico dem Andern diss Namens“ widmete. Ein Exemplar dieser ersten lateinischen Edition war bisher noch nicht zu finden, dagegen enthält die von demselben Horolanus im Jahre 1584 erschienene und zu Ingolstadt bei Wolffgang Eder gedruckte deutsche Ausgabe eine Uebersetzung der an den König von Frankreich gerichteten Widmung. Sie datirt vom letzten Tag Augusti 1575 [6]). Hürlimann schreibt da S. 42: „Es ist aber „solch Bettbüchlein under dem Raub der Haptkirchen zu Zürch [7]) zu unser Zeit „funden und erst newlich dem Ehrwirdigen Herren Herrn Johanni Theobaldo Apt „zu Rheynaw (1565—1598) zukommen. Als aber ich diss Jars mit andern ehrlichen „Burgern auss der Statt Lucern zu ernanntem meinem sonders günstigen Herren „etlicher Geschäfften halb kommen, und mir solch Bettbuch herfür bracht worden, „da ist ein ungewohnte grosse Freud meinem Gemüt zugefallen, und von sonderen „grossen Freuden wegen wust ich nit, was ich sagen solt, dass mich der Ehrwirdig „Herr auch solches Schatzs, den nur allein zu sehen, theylhafftig gemacht hat.“

Zweierlei geht daraus hervor: Dass damals die bestimmte Ueberlieferung

---

[5]) So heisst es bei *Hottinger*, S. 183, Nr. 4: ein Creutz mit Gold überzogen (also ein *vergoldetes* Kreuz), als una crux) ex puro auro führt Slinguarda (S. 171) dasselbe Inventarstück an. Schinz macht ferner (S. 727) auf eine von dem Legaten erwähnte imago aurea B. Mariæ Virginis Deiparæ ponderis 60 librarum puri auri aufmerksam. In keinem anderen Inventare wird eines solchen Stückes gedacht, wohl aber führt Bullinger (von den Tiguriner Sachen), wo er am Schlusse des Inventares noch beiläufig einer Anzahl von Gegenständen geringeren Werthes gedenkt, „Unser L. Frowen Hölzin Bild vergult“ an.

[6]) Ein Exemplar dieser Ausgabe mit später nachgedrucktem Titel in der Stadtbibliothek Luzern, ein anderes mit dem ursprünglichen Titel soll sich in der Kantonsbibliothek von Aarau befinden.

[7]) In der vom Auffahrtabend 1577 datirten, derselben Ingolstadter Ausgabe von 1584 vorgesetzten Widmung an Herzog Albrecht in Baiern heisst es (S. 29): „Das Lateinisch Bettbuch welches bey andern Heylthumb zu Zürch inn dem mehren Münster etwann gewesen.“

existirte, es sei dieses Büchlein aus dem Kirchenschatze des Grossmünsters in Zürich verschleudert worden, und zweitens, dass dasselbe nicht vor 1565 nach Rheinau gelangt sein kann, weil in diesem Jahre erst die Wahl des Abtes Johann Theobald Werle von Greifenberg erfolgt ist.

Und nun wird man fragen, wie kam es, dass ein Werk, das doch zu den werthvollsten Inventarstücken des Chorherrenstiftes gehörte, so ganz vernachlässigt und verschleudert wurde? Es scheint mit den Büchern gar wunderlich zugegangen zu sein. Was immer davon auf den Inventarien figurirt, ist nicht mehr vorhanden[8]), während man umgekehrt von den wenigen kostbaren Werken, die damals gerettet wurden, und die heute noch erhalten sind, von der Biblia Carolina auf der Kantonalbibliothek und dem griechischen Psalter in der Wasserkirche, vergebens nach einer Andeutung in den uns überlieferten Verzeichnissen forscht.

Einige Kunde davon, wie es damals zugegangen, ist übrigens bei Bullinger zu finden. Er schreibt[9]): „Und am 7 Tag Octobris liessend die zwee obvermelten „Herren auch alle Chor- und Gesangbüchern, Klein und Gross, die zu schriben ein „gross Geld cost hatend in die gross Sacrastey tragen, deren gar vill gsein, und „mehrtheilss permentin, vast wenig deren noch verwaret funden in der Sacristey, „mehrtheilss zerrissen und vergängt, alss unnütz. Es ward auch die Liberey ersucht, „wenig (wass man vermeint gut und nutz Syn) behallten, dass andere alless „Sophisterey, Schollasterey, Fabelbücher etc. hinab under das Hellmhuss getragen, „zerrissen und den Krämeren, Apotekeren zu Bulferhüseren, den Buchbinderen „einzubinden und den Schulleren und wer kauffen wollt, umb ein Spott verkauft."

So mag auch dieses Kleinod zu den unnützen Dingen gerechnet und, nachdem man es seiner metallenen Zierden und der Steine, nicht aber der elfenbeinernen Deckel beraubt hatte, dem Ersten Besten überlassen worden sein.

Wir kommen damit auf die ehemalige Ausstattung dieses Büchleins zu sprechen. Hürlimann in seiner 1577 datirten Widmung an Herzog Albrecht V. von Baiern schreibt[10]), dasselbe sei mit güldenen Buchstaben geschrieben und mit „Helffenbeynen brettelin" eingebunden gewesen, „da auch noch die Ort gesehen werden, wo Gold, „Silber unnd Edelgestein solch Buch geziert hat." In der Folge (in der Vorrede an den König von Frankreich (S. 42) fügt er dann noch hinzu, dass diese „Helffenbeyn Brettlein" „mit zierlicher Bildnuss von aussen und innen" geschmückt gewesen seien. Näheres sagt er nicht, wohl aber Slinguarda, der in der 1583 datirten Vorrede zu seiner Ingolstadter Ausgabe auch den bildlichen Inhalt jener Elfenbeindeckel beschreibt: „habens (libellus) in exteriori cortice seu tegumento a sinistris „Dominicæ Annunciationis, ac Visitationis sacratissimæ Virginis Mariæ, et a dextris „Nativitatis Salvatoris nostri Jesu Christi imagines in candido ebore incisas." Die Verkündigung Mariä und die Heimsuchung Elisabeth wären demnach auf dem einen und die Geburt des Heilandes auf dem anderen Deckel als Reliefbilder geschnitzt gewesen.

So beschaffen befand sich unser Büchlein in Rheinau bis zum Jahre 1582, als, wie Van der Meer, der Historiker dieses Stiftes berichtet, der päpstliche Botschafter

---

[8]) *Schinz* in Füssli's Schweiz. Museum a. a. O. S. 728.

[9]) Historien oder Geschichten von der Statt Zürich Sachen. II Buch von den Tigurinern.

[10]) Seite 29 der Ingolstadter Ausgabe von 1584.

in Oberdeutschland, Felicianus Slinguarda, Bischof von Scala, dem Kloster einen Besuch erstattete. „Da er — schreibt Van der Meer — in unsern Büchersaal kam, gefiel ihm, unter andern geschriebenen Büchern, sonderbahr das Gebethbuch Kaiser Karls des Kahlen, welches... in Helfenbein eingebunden war. Er begehrte dieses Buch von dem Abte zu fernerer Einsicht, Willens dasselbe in den Druck zu geben, ungeachtet es schon der gelehrte Horolan, Leutpriester zu Lucern, der Presse anvertraut hatte.“ Dem Wunsche eines so hohen Herren hätte es schwer gehalten, sich nicht zu fügen. Der Abt entsprach und Slinguarda scheint gleich darauf mit der Herausgabe begonnen zu haben. Sein Büchlein erschien im Jahre 1583 bei David Sartorius zu Ingolstadt, ein zierlicher Druck in Duodezformat, mit vier Stichen ausgestattet, welche die beiden Eingangsseiten und die Bildnisse des Kaisers und des Crucifixus wiederholen[11]). Im Uebrigen entspricht es eben so wenig dem wirklichen Sachverhalte, als der Verbindlichkeit, die Slinguarda billig dem Stifte schuldete, wenn er auf dem Titel dieses Gebetbuch als „nunc primum in lucem editus et posteritati communicatus“ bezeichnet und dann in der Vorrede mit keinem Worte Derer gedenkt, von welchen er dasselbe zur Herausgabe bekommen hatte.

Für Rheinau war es überhaupt verloren. Slinguarda hatte seine Ausgabe dem damals elfjährigen Erbprinzen von Baiern, nachmaligem Herzog Maximilian I. zugeeignet. Schinz, dem augenscheinlich Mittheilungen Van der Meer's zur Verfügung stunden, berichtet nun, diess habe den Vater, Wilhelm V., auch „der Fromme“ genannt, mit dem Verlangen erfüllt, die Urschrift selber zu besitzen. „Unterm 16. März 1583 äusserte derselbe dem Abt Theobald seinen Wunsch nach diesem für einen König, von bayerischem Hausgeblüt gebohren, zugerichteten Büchlein; und der Nuntius that das Seinige kräftigst hinzu. Der Abt fand sich nur zu beehrt, wollte aber oder konnte die Bitte einem Fürsten nicht abschlagen, der der katholischen Kirchen und Gotteshäuser guter Schützer und Schirmer gewesen, und, ob Gott will, darinn verharren werde. Nur bat er um einige gedruckte Exemplare, und dass der Herzog zwei Rheinauische Conventualen auf der Universität Ingolstatt bey den Jesuiten möchte versorgen, und ihnen ein Süplin oder Trünklin zukommen lassen, welches auch für zwey Jahre geschehen“ [12]).

Der königliche Münz- und Schatzmeister, Herr Dr. *v. Schauss* in München, bestätigt in der That, dass dieses Büchlein in dem Inventare der Kammergalerie Maximilians I. verzeichnet stehe; aber seit jener Epoche schien es gänzlich verschollen. In dem Nouveau traité de diplomatique, Tome II, Paris 1755, findet sich S. 100 n. 2 die Angabe, dass dasselbe in die Kaiserliche Bibliothek von Wien gekommen sei, was auch *Haller* (Bibliothek der Schweizer-Geschichte III. S. 359) wiederholt und noch bei

---

[11]) Die Zahl der Seiten ohne die Vorrede beträgt 175.

[12]) *Schinz* a. a. O. S. 724. Ein Exemplar dieser, wie es scheint, seltenen Ausgabe, welches Herr Bibliothekar ***F. J. Schiffmann*** in Luzern besitzt, ist uns gütigst von demselben zur Einsicht überlassen worden. Der vollständige Titel lautet: Liber precationum quas Carolus Calvus Imperator Hludovici Pij Cæsaris filius sibi adolescenti pro quotidiano usuante annos vigintiquinq: supra septingentos in unum colligi et literis scribi aureis mandavit. In honorem et usum Serenissimi Principis Maximiliani Serenissimi Principis ac Domini D. Guilhelmi Comitis Palatini Rheni, utriusque Bavariæ Ducis primogeniti, nunc primum in lucem editus et posteritati communicatus. Cum gratia et privilegio Cæsareæ Majestatis. Ingolstadii ex Typographia Davidis Sartorii. Anno M.D.LXXXIII.

Westwood, Palæographia sacra pictoria, London 1843—45, zu lesen ist[13]). Zuletzt hat meines Wissens *A. Lütolf* in einer Abhandlung im Geschichtsfreund seine Aufmerksamkeit diesem Gebetbuche zugewendet[14]); auch ihm war es noch unbekannt, wo das Büchlein erhalten blieb.

Ein Zufall hat dasselbe wieder finden lassen. Es ergiebt sich nämlich, dass schon in den vierziger Jahren ein verdienstvoller französischer Archäolog, *Charles Cahier* ein „Enchiridion precationum Caroli Calvi" entweder selber gesehen, oder doch Copien nach den darin enthaltenen Miniaturen bekommen hatte, die im I. Bande der Mélanges d'archéologie 1847—49 veröffentlicht wurden. Mehr hat Cahier freilich nicht gemeldet, als dass sich diese Handschrift „dans le trésor du Roi de Bavière" befinde, und nahe lag es darum noch immer, an ein anderes Gebetbuch Karls des Kahlen zu denken, das mit dem zürcherischen nicht identisch sei. Alle Zweifel zerstreute Lütolfs Abhandlung. Die Tafel, die ihr im Geschichtsfreund beigegeben ist, wiederholt die Abbildungen, die Slinguarda in seiner Ingolstadter Ausgabe von 1583 veröffentlicht hat, und wenn nun diese Stiche wohl herzlich geringe Leistungen sind, so waren sie immerhin gut genug, um, verglichen mit den von Cahier mitgetheilten Holzschnitten zu zeigen, dass diese wie jene Copien nach denselben Originalen sind.

Es übrigte mithin bloss, die Richtigkeit der von Charles Cahier gebrachten Nachricht zu constatiren, dass diese Handschrift noch immer in München sei. Eine Anfrage dorthin gerichtet, die von dem Königlichen Münz- und Schatzmeister, Herrn Dr. *v. Schauss*, in zuvorkommender Weise erwiedert wurde, bestätigte jene in der That; das Kleinod liegt noch heute in der Schatzkammer des Königlich baierischen Hausschatzes wohl verwahrt.

(Fortsetzung in Nr. 2 des Anzeigers.)

323.

Zur Erklärung der Zürcher Wappenrolle.

Als die Wappenrolle im Jahre 1860 mit begleitendem Text von H. Runge herausgegeben wurde, sprach die Antiquarische Gesellschaft den Wunsch aus, es möchten alle über die Rolle erscheinenden Bemerkungen und Untersuchungen ihr zugestellt werden, um späterhin eine abschliessende Erklärung des Documentes zu ermöglichen. Seither ist leider in dieser Richtung nicht viel geschehen. Einige Aufschlüsse enthielt ein gemalter Rodel der adel. Gesellschaft zur Katze in Konstanz, welche S. Durchlaucht Fürst F. Karl von Hohenlohe-Waldenburg nach Zürich zur Einsicht übermittelte; Herr Archivar A. Weiss in Klagenfurt hat sodann dem Werke eine Reihe Bemerkungen beigefügt, die manche werthvolle Erläuterung enthalten, aber doch mit viel Unrichtigem und Ungenauem vermischt sind, namentlich was die Beziehungen zum Codex Manesse betrifft. In jüngster Zeit hat der k. pr. Hauptmann

[13]) In der Erklärung zu Karls des Kahlen Bibel.

[14]) Geschichtsfreund Bd. XXII. 1867. S. 88 ff.

Herr Kindler von Knobloch in Strassburg in verdienstlicher Weise eine Anzahl nicht benannter, meist dem Elsass angehöriger, Wappen zu bestimmen versucht, was ihm bei vielen derselben durch Vergleichung mit Siegeln gelungen ist (Deutscher Herold 1876, Heft 12). Immer aber bleibt der Forschung noch ein weiter Spielraum. Nachfolgende Zeilen sollen nach genauer Prüfung das bisher mit Sicherheit Festgestellte recapituliren, unter Beifügung einer Anzahl weiterer Bestimmungen meinerseits.

Es ist von jeher constatirt, dass die Wappenrolle aus mindestens 4 Theilen zusammengesetzt war:

I enthielt auf der Vorderseite in zwei Zeilen die Wappen Nr. 1/11 und 116/126, auf der Rückseite die Prälatenbanner.

II zeigte auf der Vorderseite Nr. 12/80 und 127/197, auf der Rückseite Nr. 269/341 und 378/450.

III enthielt vorn Nr. 81/115 und 198/232, rückwärts Nr. 233/268 und 342/377.

IV nur noch in Copie erhalten, enthielt in ähnlicher Anordnung Nr. 451/559.

Leider war es bei der Herausgabe unmöglich, die Rolle in ursprünglicher Gestalt als Streifen zu reproduziren. Es mussten die Wappen auf Tafeln vertheilt und dabei der Zusammenhang vielfach zerstört werden, so dass die Anordnung in der Druckausgabe verworrener aussieht, als dies in Wirklichkeit der Fall war. Immerhin wäre es vielleicht besser gewesen, die vier Hauptbestandtheile der Sammlung mehr auseinander zu halten.

Betrachten wir die Rolle in ihrer ursprünglicheu Gestalt, so enthält Pergament I auf der Vorderseite die Wappen theils entlegener, theils fabelhafter Könige und Fürsten. Herr A. Weiss hat diess überzeugend nachgewiesen.

Die Rückseite enthält die Panner deutscher Bischöfe und Aebte. Mit Nr. 570 Owe ist wohl unzweifelhaft Reichenau gemeint; der Name von Nr. 571, Wien, ist im Original leicht zu entziffern.

Pergament II, der ursprüngliche Kern der ganzen Sammlung, lässt eine gewisse Rangordnung in der Zusammenstellung nicht verkennen. Es beginnt mit dem Wappen des Reiches Nr. 11, welchem einige Könige folgen, daran reihen sich in der Oberzeile Herzoge und Grafen bis Nr. 46. Die Nr. 127/135 der Unterzeile enthalten ebenfalls gräfliche Wappen, 136/150 zeigen freiherrliche Schilde. Der Rest, Nr. 47/80 der Ober-, Nr. 151/197 der Unterzeile ist dem vornehmern Dienstadel gewidmet, indessen mit einzelnen Freien vermischt, ebenso die Rückseite des Pergamentes. — Was die geographische Verbreitung der angeführten Familien betrifft, so gehören, mit Ausnahme des hohen Adels, weitaus die meisten den Bodenseegegenden an, — dem südlichen Schwaben, Hegau, Baar, Thurgau, Rheinthal; — auch Rhätien, Zürich und der Klettgau sind vertreten, dann findet sich eine Anzahl Elsässer, Basler und Berner (z. B. Nr. 378/389). — Es darf beinahe mit Bestimmtheit der Schluss gezogen werden, dass die Sammlung im Thurgau, vielleicht zu St. Gallen oder Constanz angelegt worden ist.

Nach Vollendung dieser Arbeit sah sich der Verfasser veranlasst, einen Nachtrag Pergament III anzulegen, der auf der Vorderseite wieder mit einigen, entfernten, Herzogen, Grafen und Freiherrn beginnt, worauf eine Anzahl Wappen des niedern Adels aus weiterm Umkreise folgt, meist Schwaben, dann Breisgauer und Elsässer. —

Die Rückseite enthält Wappen von etwas geringerer Ausführung, ohne Namensbezeichnung, meistens, indessen nicht ausschliesslich, städtisch ritterbürtigen Familien angehörig; es finden sich unter den bestimmbaren Geschlechtern viele Konstanzer, einige Zürcher, Schaffhauser und St. Galler Rathsgeschlechter neben Edelleuten aus dem Thurgau und Hegau.

Die gegenwärtig nur noch in Copie erhaltenen Wappen bildeten einen zweiten Nachtrag, in welchem es schwer wäre, ein Bestreben nach Anordnung nachzuweisen. Eine Namensbezeichnung fehlt gänzlich. So weit die, wie mir scheint, nicht immer ganz genau dem verlornen Original entsprechenden Wappen bestimmt werden können, gehören viele derselben dem Buchsgau, der Gegend um Basel, dem Breisgau und Elsass, einige vielleicht der Umgegend von Bern, dann findet sich eine Nachlese aus Thurgau, Aargau, Zürich und Schwaben.

Auffallend ist es, dass in der ganzen Sammlung, mit Ausnahme von Eschenbach, Iberg und Rüssegg (das zudem unrichtig ist), gar keine Angehörigen der innern Gegenden der jetzigen Schweiz angeführt werden. Es dürfte diess ein indirecter Beweis dafür sein, dass die Rolle nicht in Zürich entstanden ist, wo die Wolhusen, Hünaberg, Rüssegg, Küssnach, Hallwil etc. wohl bekannt waren und z. B. in dem Wappencyclus, welcher den Saal des Hauses zum Loch schmückte, vertreten sind.

Die Zeit der Abfassung ist schwer genau zu bestimmen. Bezüglich des Wappens von Kärnthen, welches frühere Forscher veranlasst hatte, die Abfassung der Rolle nach dem Jahre 1335 anzusetzen, hat Herr A. Weiss nachgewiesen, dass dasselbe schon 1248 geführt wurde, mithin in dieser Richtung eine frühere Entstehungszeit nicht ausgeschlossen ist. Einzig das Vorkommen einer Helmkrone lässt noch Zweifel in dieser Hinsicht übrig. Die Benennung Chur, welche dem Wappen Nr. 131 beigelegt ist, braucht anderseits durchaus nicht auf einen Bischof von Chur aus dem Hause Montfort bezogen zu werden, und es müsste desswegen die Entstehung der Rolle nicht absolut in die Jahre 1283—1290 oder 1321—1324 verlegt werden. Zur Erklärung dieser Bezeichnung würde die Thatsache hinreichen, dass die Schirmvogtei des Bisthums den Grafen von Montfort erblich gehörte. Nach einer Vergleichung der Rolle mit Vanotti's Stammtafeln des Hauses Montfort glaube ich indessen, dass ihre Entstehung doch in das erste Drittel des 14. Jahrhunderts zu versetzen ist, jedenfalls in keine spätere Zeit. Damals zerfiel das Haus Montfort in drei Linien, Feldkirch (129), Tettnang (130) und Bregenz (127, erloschen 1338); das Haus Werdenberg in die Werdenberg ältere Linie (178), Heiligenberg (133, nach Aussterben der Heiligenberg 1323 vereinigten sich diese zwei Linien) und Sargans (weisse Fahne in roth), welches hier fehlt, vielleicht durch Wildenberg repräsentirt, da Hugo V. († 1328) mit Anna, Freiin von Wildenberg, verheirathet war. Kur Nr. 131 ist ganz gewiss das Wappen des Grafen Rudolf von Montfort-Veldkirch (daher die Uebereinstimmung der Tincturen), eines gewaltigen Kriegers, obwohl Geistlichen. Er war von 1311—1324 Domprobst und Pfleger zu Chur, aber schon 1319 Bischof zu Constanz. — Wenn Weiss als Grund für eine frühere Anfertigung der Rolle angibt, nach 1308 hätte der Verfasser wohl die Wappen der Königsmörder Eschenbach und Wart zusammengestellt, während dieselben weit getrennt seien, so kannte er die Rolle eben nur in der Copie, im Original stehen die Wappen dieser beiden freiherrlichen Familien allerdings nicht neben, aber gerade unter einander; es wäre

diess also, nach W.'s Argumentation, ein Beweis für die Entstehung nach 1308. Wenn Nürnberg Nr. 36 den gelben, roth geöhrten Brackenkopf führt, wie Krenkingen Nr. 147, während Regensberg Nr. 146 eine Inful zur Helmzierde hat, so mag man Herrn Weiss zugeben, dass möglicherweise der Burggraf das Brackenkleinod schon vor dem Auskauf von 1317 angenommen hatte; aber das Vorkommen bei dem Einen und Fehlen bei dem Andern darf doch wohl als Beweis dafür in Anspruch genommen werden, dass die Abfassung der Rolle nach dem Jahre 1317 stattgefunden hat. — Den Grafen von Honberg Nr. 24, welche früher, z. B. auf einem Grabstein zu Wettingen, als Helmzierde eine mit Adlern geschmückte Inful führten, ist in der Rolle das Schwanenkleinod der Grafen von Rapperswyl gegeben. Graf Ludwig von Honberg vermählte sich 1283 mit Elisabeth, der Erbtochter von Rapperswyl; mit seinem Enkel Wernher dem jüngern erlosch die Familie schon 1323. Alle diese Beweise sprechen für die schon geäusserte Vermuthung, die Entstehung der Rolle in ihrem Hauptbestandtheile falle in die Zeit um 1320, womit der Character der Zeichnung vollkommen übereinstimmt. (Dass eine gewisse Aehnlichkeit in den Formen, die übrigens gar nicht sehr gross ist, durchaus nicht berechtigt, Wappenrolle und Codex Maness dem gleichen Verfasser zuzuschreiben, erwähne ich nur im Vorbeigehen, da Herr Weiss sich dieser Ansicht zuneigt.)

II.

Es ist sehr zu bedauern, dass so viele Wappen der Rolle beigeschriebener Namen entbehren, und es wird wohl nie möglich sein, alle derselben auch nur mit Wahrscheinlichkeit heimzuweisen. Bei der Bestimmung hat man übrigens auch noch eine Reihe von Wappen in Betracht zu ziehen, deren Benennung unvollkommen oder jetzt unverständlich und räthselhaft ist. Es kommen ungewöhnliche Helmzierden vor, die zu erklären sind; es hat auch der Verfasser hie und da die Wappenschilde aus Unkenntniss unrichtig dargestellt. Nachfolgendes, Fremdes und Eigenes was bis heute enträthselt, ist immer noch höchst unvollständig und lückenhaft und weitere Mittheilungen höchst erwünscht.

Pergament II ist wie natürlich am Sorgfältigsten bearbeitet.

24. Honberg. Die Helmzierde der Grafen von Rapperswyl, zwei silberne Schwanenhälse mit Ringen im Schnabel, wurde auch von dem Halbbruder Graf Wernhers von Homberg, Graf Johann von Habsburg-Laufenburg, angenommen, und blieb das Helmkleinod der Laufenburger bis zum Erlöschen.

59. Landenberg. Die Breitenlandenberg führten schon 1296, 1328 und bis heute einen Flug als Kleinod. Die Helmzierde der Rolle (noch dazu mit einem Busche auf der Kugel) findet sich im Siegel des Ritters Hermann von L. von 1333.

69. Nüwenburg. Die Thumb von Nüwenburg im Vorarlberg, Nachbarn und Vettern der Schellenberg Nr. 62.

130. Werdenberg-Werdenberg. Die Tincturen sind jedenfalls denjenigen des Heiligenbergischen Wappens nach Erwerbung dieser Besitzung entnommen worden, zur Unterscheidung von den Vettern der Sarganser Linie. Der Helmschmuck mit dem Fluge findet sich auch im Reitersiegel des Grafen Hugo IV., z. B. 1329.

183. Frowenfelt. Die Hofmeister von Frauenfeld aus der Familie Wisendangen Nr. 321.

195. Staina. Dieses Wappen ist im Facsimile unrichtig wiedergegeben, was der beschädigte Zustand des Originals einigermassen entschuldigt. Genaue Untersuchung lässt deutlich eine gelbe mit sechs Saiten bespannte Harfe in blauem Feld erkennen, das Wappen der Edeln von Stainach am Bodensee.

281. Baldegg. Wohl der zu Elgg sesshafte Theil der Familie.

288. Iberg. Ursprünglich dem Canton Luzern entstammend, Schildvettern der Hünaberg.

380. Tor. Die Edeln von Torberg, im heutigen Canton Bern, nennen sich oftmals nur Tor (de Porta), so Ulrich in einem Siegel von 1295.

385. Rabenstain = Rapoltstein im Elsass (nach Weiss und K. v. K.).

387. Borwil = Bollwiler im Elsass („ „ „ „).

388. Ezel-Marx = Hetzel Marx. Die von Eckwersheim oder Marx von Eckwersheim im Elsass. Herr Kindler von Knobloch gibt hierüber eine ausführliche Darlegung. Das Wappen ist, nach Siegeln und andern gleichzeitigen Schildereien, in der Rolle nicht richtig tingirt. Es zeigte in schwarz-silbern quergetheiltem Schilde zwei abgehauene Arme in gewechselten Farben, ohne Berge im Schildfuss. Eine andere Linie führte den Schild roth-silbern quergetheilt mit den zwei Armen in gewechselter Tinctur, auf dem Helm den Rumpf einer rothgekleideten Jungfrau.

390. Egbret ist das Wappen eines Schaffhauser Edeln von Randenburg, welcher den Vornamen Egbrecht führte. Sie nannten sich auch in Siegeln öfters nur Egbert. — S. Egberti junioris 1380. — S. Egberti Sculteti 1328.

407. Kurberg, sollte wohl heissen Burgberg. Das B ist wahrscheinlich erst bei einer spätern Auffrischung der Schrift in ein K. verwandelt worden. Die Siegel Heinrici und Cuonradi de Burgberg von 1331 (Harder'sche Sammlung) zeigen dieses Wappen.

424. Welter. Die Welter von Blidegg.

425. Egbreht. Wie bei 390 ist dies blosser Vorname. Der Schild stimmt mit demjenigen der Familie Schultheiss vom Schopf, welche seit Mitte des vierzehnten Jahrhunderts als österr. Schultheissen zu Winterthur vorkamen und Anfang des fünfzehnten Jahrhunderts nach Zürich übersiedelten. Es scheint übrigens, nach Siegeln zu schliessen, dieser Schild ursprünglich gemeinsames Amtswappen verschiedener Winterthurer Schultheissen gewesen zu sein. Das Kleinod gleicht vollkommen der Helmzierde der Winterthurer Gvetterli. Es ist wahrscheinlich Egbrecht Gvetterli, 1313 und später Schultheiss zu Winterthur, welcher hier durch den Wappenschild der Schultheissen und die Helmzierde seiner Familie repräsentirt ist.

447. Maier, ist das Wappen der Maier von Jestetten, auch Maier von Schaffhausen.

Auf dem Pergamente III erfordert vor Allem

Nr. 104, Rüseg, eine Erklärung. Wenn hiemit die Freiherrn von Rüssegg gemeint sind, so ist die Helmzierde, der goldene Schwanenhals correct. Der Verfasser wiederholt dieselbe indessen in blauem Feld, wohl in Unkenntniss des Wappenbildes, eines aufgerichteten schwarzen Einhorns in Gold.

206. Hünwil im C. Zürich. Der Helmschmuck dieses Wappens findet sich schon im Siegel Hermann's von Hünwyl 1309; Ulrich's Siegel von 1286 zeigt dagegen im quergetheilten Schild oben einen schreitenden Löwen, unten einen Adler.

208. Wedstain. Im Original richtig Werdstain. Das Wappen stimmt mit dem Siegel Hugo's de Wertstein von 132. .

227. Küsenberg. Ursprünglich waren hier drei Schwanenhälse (2,1) vorgezeichnet. Dann fand hier ein Wappen mit goldenem Becher in blauem Feld seine Stelle Auf dem Helm erhebt sich auf rothem Kissen ein dem Wappenbild entsprechendes Kleinod. Schliesslich wurde der Schild einfach blau und weiss quer getheilt übermalt. Die alten, um 1250 erloschenen Grafen von Küssaberg führten nach Mone III, 251 ff. drei liegende Halbmonde (2,1). Im vierzehnten Jahrhundert finden wir dann bischöflich constanzische Ministerialen, welche sich von Küssaberg nennen. Der Becher im Wappen scheint anzudeuten, dass sie Schenken der alten Grafen gewesen sind (ihr Wappen steht auch in der Rolle gerade unter demjenigen der Schenken von Liebenberg Nr. 110). Die ebenfalls constanzischen Ministerialen Escher in dem benachbarten Kaiserstuhl, seit 1384/5 Bürger zu Zürich, bedienen sich des gleichen Wappens mit silbernem Becher und sind wohl den Dienstleuten von Küssaberg stammverwandt. — Der blau-weisse Schild gehört den Grafen von Lupfen Nr. 148, welche als Erben der alten Grafen die Veste Küssenberg besassen. Es scheint der Verfasser der Rolle hier aus Missverständniss eine Verschlimmbesserung vorgenommen zu haben.

(Schluss in Nr. 2.)

Bemerkungen über das Zeughaus in Luzern.

Das Zeughaus in Luzern gehört zu den Merkwürdigkeiten, die mehr von Fremden als von Einheimischen besucht werden. Reich an wechselvollen Geschicken birgt es trotz mehrmaliger Beraubungen immer noch zahlreiche Gegenstände, die für Historiker von Interesse sind. Zwar ist ein sehr erheblicher Theil dieser Antiquitäten — namentlich unter den sogen. Ausgrabungen aus dem Aegerisee — unächt; aber das ächte Material ist doch in hohem Grade überwiegend. Hoffentlich wird endlich einmal auch dafür gesorgt werden, dass alles noch Vorhandene gehörig verzeichnet und bei den Besuchern nicht durch ungeschickte Vorgaben der Zweifel an der Aechtheit so vieler Sachen vermehrt wird. So zeigt man ja immer noch Tell's Armbrust, die Halsketten, die Herzog Leopold von Oesterreich für Schultheiss Gundoldingen bestimmt hatte, die Harsthörner, die Karl der Grosse den Luzernern schenkte u. s. w. Diese Albernheiten datiren allerdings nicht sammt und sonders aus neuerer Zeit, sondern haben sich seit Generationen unter den Zeughausbeamten fortgepflanzt. Wie diess zuging, zeigt ein Blick auf die ältern Zeughausinventarien.

Der Zeughausrodel von 1680 verzeichnet z. B. „ein langes dickes schiffseil, so dess Herzogen von Burgund gesyn"; 1774 wird dieses Seil als Beutestück von Sempach aufgeführt. 1623 und 1680 lesen wir von „4 Halssysen, so Hertzog Carl uss Burgund mitgeführt"; diese werden seit 1744 dem Herzog Leopold von Oesterreich zugeschrieben. In der „Harnist-Kammer" befand sich 1680 „ein von Herrn Obrist Hieronimus Cloos verehrter Küriss, so dess von Landenberg, dess Vogten zu Vnderwalden gsyn"; 1623 wusste man nur, dass dieser „gantze Kürritz des von Landenberg gsyn."

Die 1848 an Oberst Ziegler geschenkten Waffen Zwingli's werden zuerst im Inventar von 1623 also aufgeführt: des Zwinglins isenhoudt, fuesthammer vnd schwert.

Die ältern Inventarien verzeichnen sehr viele Trophäen, die erst in neuerer Zeit verschwunden sind; so wurden eingeschmolzen: „ein stuck so Herzog Sigmunden gsin", ein »stuck so Keyser Maximilianen stuck genambset"; dann aus der Beute von Cappel: der Wider mit der Jahrzahl 1525, der Wolfmonat vom Jahr 1530, der Rüde von Zürich und eine Kanone von Basel; ferner aus der Burgunder-Beute zwei Kanonen; aus der Beute von Villmergen zehn Kanonen (zwei mit Wappen des Generals von Erlach, je einem mit einem Pferde und Rhinozeros vom Jahre 1637, aus dem bernischen Alphabeth vom Jahre 1638 die Buchstaben B, C, G, H, L und M) etc. Der Abgang solcher Stücke wurde später reichlich ersetzt; so wollte man z. B. im Jahre 1623 im Zeughause nur 25 Sempacher-Lanzen besitzen; später wuchs die Zahl auf mehr denn tausend; denn schon im letzten Jahrhundert wurde der Handel mit Sempacher-Lanzen von Zeughausangestellten sehr schwunghaft betrieben; Fremde wollten nur Andenken an die Sempacher-Schlacht besitzen, die man nur in Luzern glaubte erhalten zu können.

Das Panzerhemd Herzog Leopolds von Oesterreich wird erst 1774 im Zeughausrodel aufgeführt; das beweist aber nicht, dass dasselbe vorher nicht in Luzern vorhanden war; denn auch andere Trophäen von Sempach, Murten, Giorniko etc. wurden erst später aus dem Rathhause, der Franciscanerkirche und der Peterskapelle an's Zeughaus abgeliefert. Es war gewissermassen ein Glück, dass früher

kein Zeughaus in Luzern existirte, das alle diese Siegeszeichen in sich vereinigte; denn als 1568 das alte Zeughaus in die Reuss fiel, gingen viele Sachen verloren, so auch 1798 durch die Plünderungen der Unterwaldner und Franzosen, wie nicht weniger durch die Freigebigkeit der provisorischen Regierungen von 1798 und 1848.

1623 lagen im Zeughause 20 „burgundische Fendli", auf dem Rathhause aber wurde das grosse burgundische Panner aufbewahrt. Diese Siegeszeichen wurden den 10. Mai 1798 auf Befehl des Regierungsstatthalters Vinzenz Rüttimann „schleünig" an einen französischen General verabfolgt, der „Drapeaux des Duc de Bourgogne" zu haben wünschte.

Die jetzt im Zeughause aufbewahrten Panner sind übrigens nicht sammt und sonders von Luzernern erobert worden, während allerdings solche, die wirklich von Luzernern erbeutet wurden, jetzt anderwärts liegen. Endlich zeigt man auch einheimische Panner als Siegeszeichen aus der Sempacherschlacht. So ist z. B. jenes grosse Panner mit dem rothen Löwen im goldenen Felde ein Panner der Grafschaft Willisau aus der Mitte des XV. Jahrhunderts, und keineswegs das Panner des Grafen von Habsburg aus der Sempacher Schlacht.

Das bei Sempach erbeutete Panner des Markgrafen von Hochberg liegt jetzt auf der Amtskanzlei in Schüpfheim, wo man es bis auf diesen Tag für das sogen. Sörenberger-Panner hielt; d. h. für jenes Panner, welches die Obwaldner bei ihrem Einfalle in's Entlebuch (1382) zur Zeit Peters von Thorberg verloren. Dieses arg beschädigte Panner ist aus feiner Seide, die ein damastartiges Gewebe zeigt, zusammengesetzt. — Von den übrigen Pannern aus der Sempacherschlacht tragen die meisten die Spuren der Unächtheit deutlich zur Schau; die meisten bestehen aus schlechter Leinwand, auf welche die Wappenbilder mit Wasserfarbe gemalt sind; Fahnen von Fürsten und Reichsstädten sind mit dem Schwenkel versehen; der Bock von Schaffhausen springt von der Fahnenstange weg u. s. w.

Die Entstehungszeit dieser nachgemachten Sempacher-Fahnen glauben wir bestimmen zu können. Im Umgeldrodel von 1491, „samstag post crutze", heisst es nämlich: „1 gulden Nicklasen maler als Er die paner ernüwert hat von der schlacht zu sempach."

Die bei Sempach, Bellenz, Murten u. s. w. erbeuteten Fahnen hingen früher in der Franciscanerkirche; aber schon zur Zeit, als Diepold Schilling seine Chronik schrieb (1512), lag wenigstens das Bellenzer-Panner in der Kanzlei, „aber in abgeschrift zu barfussen in der kilchen da dann die andern panner auch hangend." Einzelne dieser Panner galten allerdings als ächt, so z. B. das Schaffhauser-Panner. Im Jahre 1600 anerbot Hans Meyer von Hallau „so man Ime das Schaffhuser Paner, so in der Kilchen zun Barfussen hange, geben wölle", so wolle er „andstatt Sanct Morizen Paner allher bringen", das man vor 18 Jahren in den Thebäer-(Alamannen) Gräbern in Hallau gefunden habe. — Noch später wurden in der Kirche nicht immer die Original-Panner aufgehängt; denn z. B. im Jahre 1598 schenkte Hiltbrunner von Willisau dem Rathe von Luzern eine türkische Fahne, und gleichzeitig lesen wir im Umgeldbuche: „von dem Türkischen fendli, so man in die kilchen gehenkt, zu machen 12 ß."

Im Jahre 1624 wurden aus der Franciscanerkirche 38 Panner in die Kanzlei und von da in die „Fänli-Kammer" des Zeughauses abgeliefert. 1799 wurden

die Fahnen aus dem Zeughause und den luzernerischen Landvogteien nach Bern abgeliefert, von wo dieselben 1804 theilweise wieder zurückkamen, nachdem verschiedene Verwechslungen vor sich gegangen waren. So erhielten vielleicht damals die Entlebucher statt des Sörenberger- das Hochbergische Panner; die Weggiser verloren das Panner von Eglisau, das ihre Vorfahren als Zuzüger der Schwyzer 1388 bei Näfels erobert hatten; umsonst reklamirten sie 1824 dieses Siegeszeichen, das vor der Revolution jeweilen am Frohnleichnahmsfeste war herumgetragen worden. Die Luzerner aber erhielten damals ein Panner von Wietlisbach, dessen Eroberung man jetzt in's XIV. Jahrhundert versetzt, während die Inschrift deutlich die Entstehung dieser Fahne dem XVII. Jahrhundert zuweist. In Bern blieb eine zerrissene Amtsfahne von Willisau zurück, die den wachsenden rothen Löwen im goldnen Felde zeigt, in dessen Ecke oben das Leiden Christi — nach dem von Cardinal Schinner im Jahre 1512 ausgestellten Pannerbriefe — angebracht ist. Diese Fahne wird jetzt in Bern als Stück aus der Siegesbeute Karl des Kühnen gezeigt.

Die Luzerner setzten schon frühe einen grossen Werth darauf, ihre Kirchen mit Trophäen zu zieren; während in der Peterskapelle die eroberten Schilde und Pfeile aufgehängt wurden, vereinigte man die eroberten Panner, soweit solche nicht aus Kriegen gegen die Eidgenossen herrührten, in der Franciscanerkirche. In den Burgunderkriegen beschenkte man diejenigen, welche Panner nach Luzern ablieferten; so einen Ungenannten „so ein paner gewann“ mit 5 ℔ Häller; den Krämer Keiser mit 1 ℔ 5 ß; ein Wäggiser erhielt für ein „fenli 5 ℔ 5 ß und 2 par hosen.“ Zur Zeit des Schwabenkrieges erwiederte der Rath die Schenkung von eroberten Pannern mit Kleider-Schenkungen. Bei Fussach wurden den 20. Februar 1499 vier Panner — worunter dasjenige von Ulm — erobert; alle vier Panner kamen nach Luzern, dafür erhielten Leute von Schötz, Büron und Liestal und Jakob Schmied von Luzern 8 bis 9 ℔ für Kleider, während für die Schenkung einer bei Thiengen eroberten „halben Schlangen“ Meyenberg 9 ℔ empfieng, und derjenige, der die Siegesbotschaft von Dornach nach Luzern brachte, für „sin bottenbrod“ ein Kleid bekam, das 9 ℔ 10 ß kostete. — Es war Pflicht der Landsassen, eroberte Panner nach Luzern zu liefern; nur die im Lager gefundenen Fahnen wurden dort nicht zur Schau ausgestellt. — Beim Aufstande von 1514 stellten die Entlebucher das Postulat, „wann wir in das veld mit andern eidgenossen ziehend und die gemelten unser Burger von Entlibuch etlich vennly von unsern vienden gwunnen, Inen zu vergönnen, und gütlichen nachzulassen, die selben vennly, so von Inen gwunnen sind, in ir land und ir kirchen uff ze henken lassen.“ Allein gegen Einräumung andrer Rechte verzichteten die Entlebucher auf diese Forderung und verpflichteten sich „vennly, paner old der glich zeichen . . . unsern gnedigen Herren von Luzern zu iren Handen zu überantwurten.“

Im Treffen zu Carignano eroberten die Eidgenossen 1544 laut Bericht des Peter Gutter „56 Fenle, 2 Reisspanner und 5 oder 6 Halbreisspanner.“ Aus dieser Beute besass Hans Oechsle von Merischwand, der aus Luzern verbannt worden war, „ein landtsknechtisch fendlin“, das er nach Luzern schenkte. Der Rath hob nun die über Oechsle verhängte Verbannung auf und schenkte ihm „von wägen siner Dapferkeyt Ir statt erlich farwe thuch zu einem Rock, des er sich hinfüro geschicktlich tragen sölle“ und wollte ihn „ouch für und für fürbefohlen haben.“

Auch Ulrich Schniepper von Rothenburg, der in der gleichen Schlacht ein weisses und schwarzes Fähnlein erobert hatte, wurde aus gleichem Grunde begnadigt. Der Thurgauer Hans Bühlmann aber, der den Luzernern ein in dieser Schlacht erobertes Fähnlein geschenkt hatte, erhielt das Bürgerrecht unter der Bedingung, dass er sich über ein Mannrecht ausweise; wollte er aber nicht in Luzern wohnen, so soll er „6 Ellen wyss und blau lüntsch tuch“ erhalten und sich der fernern Gunst des Rathes erfreuen.

Den 7. October 1571 eroberte Hans Nölli von Kriens, Gardist in Rom, in der Schlacht zu Lepanto zwei kleine türkische Fahnen ab einem Admiralsschiffe. Als er diese nach Luzern schenkte, erhielt er 15 Kronen und für sich und seine Kinder das Bürgerrecht. — Hans Wolleb von Triengen schenkte 1588 ein in der Schlacht bei Mirabion erobertes „fendly“. 1598 schenkte Sebastian Hiltbrunner von Willisau der Regierung eine türkische Reiterfahne, die er vor einigen Jahren in Ungarn bei Erstürmung der Feste Papya erobert hatte, wofür er das Bürgerrecht und acht Kronen als Gegengeschenk erhielt. Alle diese Siegeszeichen sind noch im Zeughause zur Schau gestellt.

Im 17. Jahrhundert kam die grosse türkische Flagge nach Luzern, die Franz von Sonnenberg, Grossprior des Johanniter-Ordens, 1640 in einer Seeschlacht gewonnen hatte. Die Inschrift derselben wird verschieden übersetzt. Sonnenberg übersetzte: „Wir glauben all' an einen Gott“ (Steinkopf: der preyswürdige Sonnenberg 10). Scidid Spada Aabaisci, Fürst von Monte Libano, der den 28. Juli 1728 diese Flagge sah, las die Inschrift in der Mitte: „La, e la, e la alla Mahomet rosul all“; die Inschrift „in der Ründe“: „Nascer me nalla o fatte hanrid“, und übersetzte erstere: Un sol Dio, Mahomet mandatovi Profeta“, letztere „Dio ci manda la fortuna, bisogna servirsene presto.“

Wahrscheinlich befanden sich im Zeughause zur Zeit auch jene zwei grossen türkischen Panner aus der Schlacht bei Kenger-Mezö, die Mathias Corvinus von Ungarn 1480 dem Chronikschreiber Melchior Russ geschenkt hatte; es sind dieselben aber, wie so viele Siegeszeichen aus der Schlacht von Giorniko und Murten, längst abhanden gekommen. Vielleicht hat dieselben Citoyen Vernet, Officier de santé en Chef, 1799 annexirt. Dieser hatte die Erlaubniss erhalten, alte Kanonen, Hellebarden und andere Antiquitäten, von denen sich Dupplicate vorfinden, wegzunehmen, während gleichzeitig die Brüder Joseph und Jost Segesser „durch Bestechung und jugendlichen Muth“ sich die Waffen Zwingli's zu verschaffen wussten, die sie den 29. September 1819 dem Staate wieder zurückgaben. — Bis in die neuere Zeit hat man Waffen aus alten Schlachten zu Theateraufführungen, Schützenfesten, Maskenzügen etc. aus dem Zeughaus verabfolgt; hoffentlich tragen diese Zeilen dazu bei, diesem Scandale ein End zu machen. Th. v. L.

Kleinere Nachrichten.

Appenzell. Trogen. Eine Anzahl von Glasgemälden, welche ehemals die Rathstube schmückten, sind wieder zum Vorschein gekommen. Wie verlautet, trägt sich die Behörde mit dem anerkennenswerthen Projecte, diese Scheiben, tüchtige Arbeiten des XVII. Jahrhunderts, restauriren und sie wieder aufstellen zu lassen.

Basel. Der baslerische Kunstverein beabsichtigt, im kommenden Jahre eine historische Ausstellung für Kunstgewerbe zu veranstalten. Dieselbe soll vom 9. April bis zum 9. Mai

in der Kunsthalle stattfinden und die verschiedenartigen Erzeugnisse der Kleinkunst vom Mittelalter bis in's XVIII. Jahrhundert umfassen. — In der Sitzung des Grossen Rathes vom 12. November wurde eine gründliche Reparatur der Aussenbestandtheile des Münsters angeregt und bei diesem Anlasse auch die Wünschbarkeit einer Wiederherstellung der schadhaften Theile des Rathhauses betont. (Allg. Schweiz. Ztg. Nr. 271.) Am 23. December wurde die nunmehr wieder hergestellte ehemalige Dominikanerkirche eingeweiht und den Altkatholiken zu ihrem Gottesdienste übergeben.

Bern. Bei Schaffis (Chavannes) am Bielersee hat man im Monat November, den niedrigen Wasserstand benutzend, eine abermalige Ausbeutung der sehr umfangreichen „aus dem ersten Steinalter" stammenden Pfahlbaustation vorgenommen, worüber der Conservator der achäologischen Abtheilung des Museums in Bern, Herr Edm. v. Fellenberg, eine Notiz in der Allg. Schweizer-Zeitung Nr. 290, 1877, veröffentlichte. Vgl. auch Revue Suisse des beaux-arts Nr. 18.

Graubünden. Aus Chur wird der Neuen Zürcher Ztg. (Nr. 505) berichtet, dass der schöne, aus dem XVII. Jahrhundert stammende Ofen, welcher das Landrichter- (Bundespräsidenten-) Zimmer im Regierungsgebäude (!) schmückte, an einen Privaten (wohin?) verkauft worden sei.

Obwalden. In Sarnen wurde ein „historisch-antiquarischer Verein" gegründet. Die „untere Burg" (der sog. Hexenthurm) soll zur Aufnahme einer Sammlung von Alterthümern und Kunstgegenständen eingerichtet werden. (Neue Zürcher Ztg. Nr. 518.)

In **St. Gallen** fand im October die Eröffnung des neuen Museums statt, wo sich nunmehr die Sammlung des historischen Vereins des Cantons St. Gallen befindet. Zwei der Sääle sind mit prächtigen Holzdecken, Arbeiten etwa des XVII. Jahrhunderts, versehen, die eine aus dem alten Rathhause, die andere aus dem Kloster Pfävers stammend.

Auch in **Schwyz** hat sich am 11. Novemher unter dem Vorsitze des Herrn alt Landammann K. Styger ein „historischer Verein" constituirt und wurde bei diesem Anlasse die Gründung eines Museums historisch-vaterländischer Alterthümer beschlossen. Aus Brunnen wurde der Schwyzer Zeitung im November berichtet, dass an der Letzimauer, wo mehrfach Pfeilspitzen von Eisen gefunden wurden, eine solche von Bronze entdeckt worden sei. Schon früher seien in der Umgebung auch andere Gegenstände von diesem Metalle ausgegraben worden, so in Morschach eine Axt und, wie dieselbe Zeitung im Dezember meldet, ein Pfeil. Sodann wird berichtet (Allg. Schwz. Ztg. Nr. 307), habe man an verschiedenen Stellen des See's Waffen aus Bronze und im Thale von Schwyz (?) ein Steinbeil gefunden, das aber bereits verkauft worden sei.

Waadt. Villeneuve. Im Laufe dieses Jahres hat die angeblich 1237 erbaute Spitalkirche einen durchgreifenden Umbau erlitten, der fast die Zerstörung dieses altehrwürdigen Kirchleins bedeutet. Vergebens hatte im vorigen Jahre (1876) ein Correspondent des Nouvelliste Vaudois gegen diesen schon damals projectirten Vandalismus energischen Protest erhoben. In Chevroux am Neuenburgersee ist das Vorhandensein einer ziemlich umfangreichen Pfahlbaustation nachgewiesen worden. (Revue Suisse des beaux arts Nr. 18.)

Wallis. Der Bürgerschaft von Leuck hat es gefallen, ein kostbares goldenes Trinkgefäss, welches der Stadt „vor etlichen hundert Jahren" von einem Bischof von Sitten geschenkt worden war, und das bei Gelegenheit der Eröffnungsfeier der Simplonbahn auf dem Ehrentische paradirend einigen Liebhabern in die Augen stach, an diese um den Preis von Fr. 1000. — zu verkaufen. Bei Saillon unterhalb Sitten sind Steinbrüche entdeckt worden, in denen der in römischer Zeit besonders für Säulen vielfach verwendete Copolino in ausgiebigen Lagern zu Tage tritt. — Sitten. Im Chor der Valeria-Kirche wurden 1877 die Spuren arg zerstörter Wandgemälde entdeckt. Sie stellen in circa $^2/_3$ lebensgrossen Figuren die Apostel vor, mit Spruchbändern, auf welchen die Sätze des Credo verzeichnet stehen und den Wappen des kunsteifrigen Bischofs von Sitten, Jost von Silenen (1482—1497).

Zürich. Die Restauration der Klosterkirche von Cappel ist so weit gediehen, dass nunmehr die beiden Seitenschiffe, sowie die Pontificalsitze im Chor von der hässlichen Tünche befreit sind. Die Wirkung des warmgelblichen Sandsteins, aus welchem die Pfeiler und die Ziergliederungen bestehen, und der neuen Verputzung der Bruchsteinmauern und Gewölbeflächen ist eine vortreffliche. Gegenwärtig werden Versuche zur Bemalung der Schlusssteine im Querschiff angestellt, wozu als Muster die Schlusssteine im Chor der Predigerkirche in Zürich dienen. Im kommenden Jahr soll an die Wiederherstellung der schadhaften Aussenmauern geschritten werden. — Unterstrass bei Zürich. Ueber die Thätigkeit des Glockengiessers J. Keller vergl. einen interessanten Bericht in

der Allg, Schweizer Zeitung Nr. 275, 20. November 1877. — In Zürich ist der berühmte, aus dem Ende des XVI. oder Anfang des XVII. Jahrhunderts stammende Zimmerschmuck des Seidenhofes durch den Schreinermeister J. Germann vortrefflich restaurirt und Anfangs October im oberen Stocke des Gewerbemuseums aufgestellt worden. — Laut Beschluss des Stadtrathes soll der nördliche Flügel des Kreuzganges bei der Predigerkirche, im Uebergangsstile des XIII. Jahrhunderts erbaut, provisorisch wiederhergestellt und der antiquarischen Gesellschaft, als Appendix ihres Museums, zur Aufstellung von Bauresten, Steinsculpturen u. dgl. überlassen werden. — Bei Anlass der am 30. September und 1. October v. J. in Zürich stattgehabten Generalversammlung hat der schweizerische Ingenieur- und Architektenverein im Gebäude des Polytechnikums eine Ausstellung von Plänen und Ansichten eröffnet, welche die bauliche Entwickelung Zürich's seit dem XVI. Jahrhundert bis auf die Gegenwart illustrirten.

Neueste antiquarische und kunstgeschichtliche Literatur, die Schweiz betreffend.

Allgemeine Schweizer Zeitung. 1877. Beilage zu Nr. 241, 243 und 245. Basler Kunstfreunde vom Ausgange des Mittelalters bis auf die neueste Zeit. Skizze von Th.

Archiv des historischen Vereins des Kantons Bern. IX. Band, 2. Heft. Bern 1877. S. 197 ff. Topographia urbis Bernensis auctore Henrico Gundelfingen. 1486. W. J. Gremaud, S. 200 ff. Dr. Thüring Fricker's Aufzeichnungen über bernische Finanzen und Bauten. Mitgetheilt von K. Howald.

Ardüser, Hans, Rätische Chronik, nebst einem historischen Commentar von Cantonsschul-Rector J. Bott. Herausgegeben auf Veranstaltung der bündnerischen naturhistorischen Gesellschaft. Chur, Hitz und Hail, 1877. (Hans Ardüser's Selbstbiographie, p. 3—26. Noten von Bott 27 41. Chronik 1572—1614, p. 46—256. Commentar von Bott, p. 257 - 626.

Berner Taschenbuch auf das Jahr 1878. Bern, B. F. Haller. 1877. S. 169 ff. Kunstgeschichtliche Mittheilungen aus den bernischen Staatsrechnungen von 1505 bis 1540 von Prof. Dr. G. Trächsel. S. 272 ff. Die Anfänge der Buchdruckerkunst in der Schweiz, von Georg Rettig, Bibliothekar.

Boos, Dr. H. Geschichte der Stadt Basel von der Gründung bis zur Neuzeit. Bd. I. Basel im Mittelalter. Basel, Bahnmaier.

Brunner, K. Das alte Zofingen und sein Chorherrenstift. Festschrift der aargauischen historischen Gesellschaft bei der 18. Jahresfeier. Aarau, H. R. Sauerländer.

Eisenbahn, die. Bd. VII, 1877. Nr. 21. Die Marmorbrüche von Saillon. Das Chorgestühl von Wettingen mit Abbildung. Nr. 25. Die Chorstühle aus der Kathedrale zu Lausanne in der Schlosskapelle von Chillon.

Escher, Alb. Schweizerische Münz- und Geldgeschichte von den ältesten Zeiten bis zur Gegenwart. II Lfg. Bern, Dalp. 1877.

Etrennes Fribourgeoises pour 1878. La fondation du couvent des cordeliers à Fribourg. La tour de la Molière près Estavayer. La fontaine de Zæhringen etc.

Der freie Rhætier. Chur 1877. Nr. 264 271, Nr. 278 u. 279. Geschichte der Kirche des hl. Georg bei Rhæzüns und ihre Wandgemälde aus dem XIV. Jahrhundert, von D. Jecklin.

Kunst und Gewerbe. Wochenschrift zur Förderung deutscher Kunstindustrie. Herausgegeben von dem baierischen Gewerbemuseum zu Nürnberg. IX. Jahrgang, 1877. Nr. 32. E. v. Berlepsch, die Chorstühle von Wettingen. Vgl. dazu Neue Zürcher Zeitung, 23. und 25. October und 12. November 1877.

Montreux, par E. Rambert, Lebert, Dufour, Forel & Chavannes. Illustrations par G. Doré etc. Bern, Stämpfli.

Musée Neuchatelois. Novembre 1877. Les antiquités de la Bonneville.

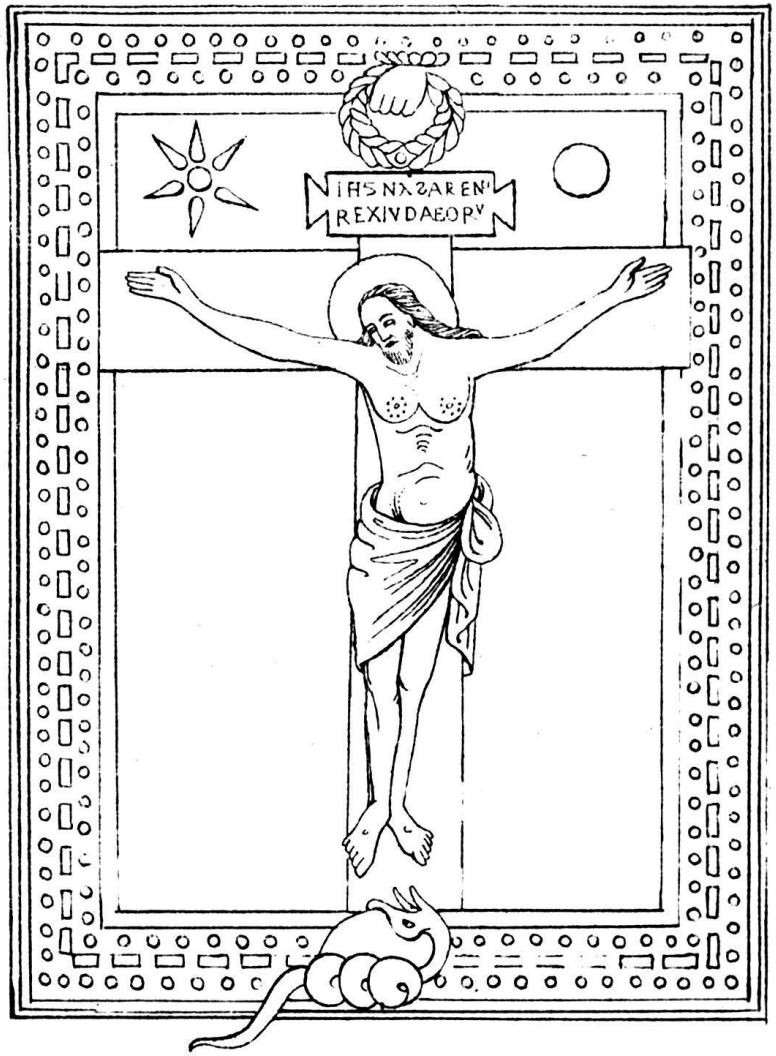
Revue Suisse des beaux-arts, d'archéologie, de littérature et de bibliographie. IIème annnée, Genève 1877. Nr. 17. Verkauf des Ehrenbechers von Leuck. Die Brüche von Saillon. N. 18. A. Bachelin, Un graveur et dessinateur suisse: Josse Ammann (Fortsetzung von Lfg. 16). S. Vögelin, Recherches sur l'origine de la cosmographie de Sebastian Münster. Pfahlbauten bei Chevroux am Neuenburgersee und Chavannes am Bielersee. Nr. 19. Josse Ammann par A. Bachelin (suite et fin). Une flèche lacustre à la Chaux-de-Fonds. Pirogue lacustre trouvée dans les eaux du Léman à Morges. Nr. 20. Antiquités romaines trouvées à Anet. Decouvertes faites par M. L. Grangier dans les stations lacustres du lac de Neuchâtel.

Berichtigung.

In dem Nr. 3 des Anzeigers von 1877 enthaltenen Aufsatze „*Studien über die Manessische Liedersammlung*" sollte es Seite 778, Zeile 10 von unten heissen:

Anders ist auch die Zeichnung der Kettenpanzer; sie sind silbern und *zwischen verticalen Doppellinien durch kleine Horizontalcurven* in abwechselnd entgegengesetztem Sinne belebt.

INCRUCEQUI MUNDI
SOLVISTI CRIMINA XPE
ORANDO MIHI MEY TY YYL
NERA CUNCTA RE SOLUE


IHS NAZAREN
REX IVDAEORV

ANZEIGER

für

Schweizerische Alterthumskunde.

INDICATEUR D'ANTIQUITÉS SUISSES

№ 2 ZÜRICH. APRIL 1878.

Abonnementspreis: Jährlich 2 Fr. 50 Cts.
Man abonnirt bei den Postbureaux und allen Buchhandlungen, sowie auch direct bei der Verlagsbuchhandlung von J. Herzog in Zürich.

Inhalt: 325. Die keltischen Funde im Letten bei Zürich, von Dr. F. Keller. S. 823. — 326. Der Schalenstein von Utzigen, von Isidor Bachmann. S. 825. — 327. Alamannische Gräber in Twann, von K. Irlet. S. 826. — 328. Ein wiedergefundenes Kleinod des Grossmünsters in Zürich: Karls des Kahlen Gebetbuch in der Königlichen Schatzkammer in München, von J. R. Rahn. (Schluss.) S. 827. — 329. Zur Erklärung der Zürcher Wappenrolle, von Zeller-Werdmüller. (Schluss.) S. 832. — 330. Aus einem alten Turnierbuche, von Th. v. L. S. 835. — Kleinere Nachrichten. S. 840. — Neueste antiquarische und kunstgeschichtliche Literatur, die Schweiz betreffend (Fortsetzung). S. 841.

325.

Die keltischen Funde im Letten bei Zürich.

(Nach den Angaben von Herrn Dr. Ferdinand Keller.)

Der „Antiquarische Anzeiger", Jahrgang 1872, Nr. 2 u. 3 enthält einen Bericht über die Entdeckung mehrerer Pfahlbaustationen am Ausfluss der Limmat aus dem Zürcher See. Drei derselben waren ursprünglich durch Stege mit dem festen Lande verbunden, nämlich diejenige im Kratz, auf dem kleinen Hafner und auf der Untiefe des spätern Wellenberges; die vierte, auf dem grossen Hafner, war vollständig isolirt und nur Fahrzeugen zugänglich. Leider sind alle diese Stationen nicht wissenschaftlich untersucht, sondern es sind die bezüglichen Fundgegenstände zufällig, anlässlich einer Vertiefung des Fahrwassers für die Dampfboote, von den Baggermaschinen zu Tage gefördert worden. Genauere Untersuchungen waren bis jetzt nicht möglich, da der Wasserstand des See's, wegen der Mühlwerke in der Limmat, durch Schleusen regulirt wird, und nur sehr selten so tief sinkt, dass die Pfahlbauten des See's erforscht werden könnten. Bei Betrachtung der gefundenen Gegenstände ergibt sich indessen deutlich, dass diese Pfahlbauten, in der frühesten Epoche, der Steinzeit, gegründet, bis zu den Tagen der Römer fortexistirten.

Ganz unerwarteter Weise sind nun im vorigen Jahre, 1877, auf dem rechten Ufer der Limmat, unterhalb der Stadt Zürich, zwischen dem Vereinigungspunkte von Limmat und Sihl, und der Ortsgegend im Letten, Gemeinde Wipkingen, bei Anlage eines Kanales für die städtischen Wasserwerke, Spuren einer Ansiedelung entdeckt worden, welche, nach den Fundstücken zu urtheilen, jedenfalls schon in der Bronzezeit bestanden hat. Die Waffen und andere Gegenstände stimmen vollständig mit denjenigen überein, welche in den Pfahlbauten gefunden worden sind.

Der Fundort liegt an dem wenig steilen Abhange des rechten Limmatufers, welches ohne breite ebene Fläche beinahe direkte zum Flusse abfällt; die Gegenstände fanden sich in dem 4—5 Fuss unter dem Humus und einer Geröllschicht liegenden Lehmboden. Hier trafen die Spaten der Arbeiter, auf einer Längenausdehnung von circa 800 m., auf unten angeführte Gegenstände — Waffen, Hausgeräthe und Schmucksachen — aus Bronze und Eisen. Nach ihrem Aussehen zu urtheilen, kann die Annahme einer Anschwemmung keine Berechtigung haben, sie sind in allen Schärfen und Kanten wohl erhalten, und müssen seit der Zeit ihrer letzten Benutzung in loco geblieben sein. Ein fernerer Beweis einer bleibenden Ansiedelung an der Fundstelle ist der, dass unter den Geräthschaften die Gewandnadeln, und zwar darunter ganz kleine, einen Hauptbestandtheil bilden. Die Annahme einer durch Jahrhunderte bestehenden Wohnstätte an diesem Punkte hat jedenfalls ihre volle Berechtigung, und es scheint diese Niederlassung sich einer gewissen Wohlhabenheit erfreut zu haben.

Die sämmtlichen Fundstücke sind von dem löbl. Stadtrathe der Sammlung der Antiquarischen Gesellschaft zur Aufbewahrung übergeben worden.

Unter den Bronzegegenständen erscheinen zwei Schwerter, von denen das eine von dem durch Schliemann in Mykenae gefundenen und in seinem Werke S. 167, Nr. 221 abgebildeten, so wie von dem im Pfahlbaubericht II, Taf. I, 59 publizirten Schwerte aus dem Bielersee nur durch grössere Breite der Klinge sich unterscheidet. An andern Waffen kamen uns zu: Bronzebeile (sowohl von der hierorts gewöhnlichen Form, als auch von einer Gestalt, welche mit den in der Bretagne und Irland gefundenen Beilen grosse Aehnlichkeit hat) und Lanzenspitzen, von Hausgeräthen Messer verschiedener Form und Grösse, Bronzesicheln ältester Art und Fischangeln, sodann hübsch verzierte Gewandnadeln (Haarnadeln?) aller Grössen, Ringe und Spangen. Ferner ein Bronzering mit zwei angehängten kleinern Ringen, in welche je zwei noch kleinere eingefügt sind.

Aus der Eisenzeit finden sich Speer und Lanzeneisen; ferner Pfeile, Dolche aus Eisen, Beile verschiedener Art, die einen nach jetziger Weise mit Schaftloch, andere nach älterer Art, mit einer aus dem Zusammenbiegen zweier Lappen entstandenen Dülle am hintern Ende. Gleiche Beile sind im Neuenburgersee, in der Station Marin gefunden worden, ebenso am Hauptwalle der helvetischen Befestigung auf dem Uetliberg. Die Feld-, Acker- und Hausgeräthe sind durch Sicheln, Hippen (Gertel), wie solche in Gräbern und im Bieler- und Neuenburgersee öfters zu Tage treten, schwere Pflugschaaren (aus römischer Zeit?) und einen Mühlstein aus Gneis vertreten.

Unter diesem Eisengeräthe befinden sich noch einige Objecte, deren Deutung sehr schwierig ist. Eines derselben ist ein doppelprismatischer Klumpen von Schmiedeisen, dessen eines Ende in eine dornartige Spitze ausläuft; er gleicht den Eisenblöcken, die in der Schweiz nicht selten vorkommen und als die älteste Form betrachtet werden, in welcher Eisen in den Handel gebracht wurde. Räthselhaft ist ferner eine grosse Zahl viereckiger Eisenstäbe (von circa 50 cm. Gesammtlänge, 35 mm. Breite und 1 cm. Dicke), welche 770—850 Gramm wiegen, und auf der einen Seite in eine circa 15 cm. lange Spitze ausgezogen sind, wobei sich zwischen Spitze und Stab eine Art Dülle gebildet hat. Sie sind vollkommen gut erhalten.

Wir betrachten dieselben gleich dem oben genannten Gegenstand als Handelswaare, als vorläufig zugerichtete Schwerter, denen dann der Schmied bei der Ausarbeitung eine beliebige Form geben konnte. Ein ähnlicher Gegenstand ist uns bis jetzt nur aus der Sammlung Schwab in Biel bekannt (Pfahlbaubericht II, Tafel III, Nr. 38); derselbe ist aber nur 34½ cm. lang. Eine sehr lange eiserne Lanzenspitze, welche am untern Ende oberhalb des Schaftloches zwei flügelartige Ansätze zeigt, ist wohl alamannisch, obschon gleiche Waffen z. B. auch beim Pfahlbau Marin im Neuenburgersee (Pfahlbaubericht III, Taf. VII, 36) gefunden worden sind.

Noch ist zu bemerken, dass die eben angeführten Eisenwaaren über den Bronzegegenständen eingebettet lagen, und zwar in einer Geröllschicht von Sand und kleinen Steinchen, welche an allen diesen Dingen haften. Diese Bedeckung der Gegenstände, die im Ganzen sehr räthselhaft ist, lässt sich nur dadurch erklären, dass ein Hochwasser der Sihl, wie solches in jedem Jahrhundert einigemal vorkommt, auch auf dem rechten Ufer kleineres Geschiebe abgesetzt, und die Area der Ansiedlung zugedeckt hat.

326.

Der Schalenstein von Utzigen.

Brief an Herrn Dr. Ferd. Keller, Zürich.

Seit längerer Zeit ist unser Museum in Besitz eines neuen, besonders wegen seiner Fundstelle interessanten *Schalensteins* gelangt. Ich konnte mir beim ersten Besuche desselben eine Vorstellung von Ihrer eigenen Freude über die Auffindung des Wetzikoner Zeichensteines machen. Bei uns sind diese räthselhaften vorhistorischen Monumente doch vorzugsweise in der Westschweiz und dem Jura entlang vorhanden, wie ja Sie zuerst in Ihrem vorzüglichen Aufsatze in den „Antiquar. Mittheilungen“ nachgewiesen haben.

Vielfach, wenn nicht immer wurden Fündlinge oder erratische Blöcke zu solchen Denksteinen verwendet. Es war daher von jeher bei unserer Landesuntersuchung in geologischer Richtung einer meiner Hauptzwecke, in dem an Fündlingen so reichen Gebiete östlich und südlich von Bern auch allfällige Schalensteine nicht unbeachtet zu lassen. Alle Erkundigungen und eigenen Untersuchungen blieben aber erfolglos, bis durch den Eifer unseres unermüdlichen Freundes *Edmund von Fellenberg* der merkwürdige *Schalenstein* von *Büttenberg* bei Biel nach Bern transportirt wurde.

Ein Jäger und Hartsteinbrecher, welcher schon sehr zahlreiche, mächtige Fündlinge in unserer Umgebung verarbeitet hat und sich viel mit Aufsuchung von solchen abgiebt, wurde durch genannten Schalenstein aufmerksam und theilte uns mit, dass bei *Utzigen*, 2 Stunden östlich von Bern, ein solcher liege.

Herr von Fellenberg und ich vernachlässigten nicht, der Sache nachzugehen. Wir überzeugten uns, dass da, fern von allen übrigen ähnlichen Vorkommnissen, ein wirklicher Schalenstein vorhanden sei. Die Lage desselben war uns wieder in ähnlicher Weise auffallend, wie damals beim Büttenberger. Der Letztere, mit einer an das Sternbild des grossen Bären erinnernden Vertheilung der Schalen, lag am Nordabhang der Höhe, der Utziger dagegen genau am Südabhang.

Wir befinden uns dort gegen die Höhe des Weggisen, nördlich über dem Worblenthal, auf der linken Flanke der einstmaligen Eiskolonnen des Aaregletschers. Erratischer Schutt und Fündlinge werden darum immer seltener, Blöcke treten nur ganz vereinzelt auf. So entdeckten wir erst nach längerem Suchen im *Buchholz*, östlich von Utzigen, gerade nördlich über dem Hofe *Stockmatt* bei Radelfingen (einem Weiler bei Utzigen) am Südabhang der hügeligen Anschwellung (810 M.) gegen den tief eingeschnittenen Radelfingergraben, einen einzelnen gerundeten Block im Walde. Derselbe hatte eine mehr gerundet eiförmige Gestalt und über 1 M. Durchmesser und lag zur Hälfte im Boden begraben. Die gerundete freie Oberfläche zeigte, genau gegen Süden orientirt, drei, den Ecken eines gleichseitigen Dreieckes nach geordnete, flache, runde, gleiche, 4 cm. Durchmesser haltende Aushöhlungen. Diese sind ziemlich gut ausgeglättet und ächt. Das Gestein besteht aus gemeinem, weissem, sehr kompaktem Grimselgranit.

Dieser Schalenstein schien wichtig genug, um auf alle Zeiten konservirt zu werden. Wie leicht konnte derselbe in dieser blockarmen Gegend zerstört werden! Herr von Fellenberg liess denselben desshalb nach Bern befördern, wo der merkwürdige Stein nun vor dem Museum im alten botanischen Garten aufgestellt ist, bis wir in einigen Jahren in den Anlagen eines neuen naturhistorischen Museums für eine noch bessere Aufstellung sorgen können. Sie finden wohl auch, dass wir es hier mit einem der seltensten und bemerkenswerthesten derartigen Vorkommnissen zu thun haben. Ich nahm darum an, dass eine endliche Mittheilung für Sie von Interesse sein dürfte.

ISIDOR BACHMANN.

Bern, 14. Februar 1878.

327.

Alamannische Gräber in Twann.

Letzter Tage wurden in dem Weinberge, westlich von dem Platze, von dem ich Ihnen unlängst schrieb, von Arbeitern, circa 2 Fuss tief in der Erde, mehrere Todtengerippe aufgefunden; sie lagen auf dem Rücken, die Füsse nach Osten, der Kopf war rings mit Steinen eingefasst und etwas erhöht, so dass er vorwärts schaute, während der sonstige Körper nur mit Erde bedeckt war; dabei fand sich ein Messer, ferner mehrere grosse eiserne Schnallen. Eine derselben befand sich in der Brustgegend einer ca. $4^1/_2$ (?) Fuss langen Person; ein Stück Eisen war etwa einen Zoll davon entfernt. Einer andern Schnalle fehlt der Angel. Bei allen kommen Silberverzierungen zum Vorschein. Leider ist indessen Alles so stark verrostet, dass man nichts Genaues mehr erkennen kann.

KARL IRLET.

328.

Ein wiedergefundenes Kleinod des Grossmünsters in Zürich:

Karls des Kahlen Gebetbuch in der Königlichen Schatzkammer in München.

(Schluss.)

Wir sind nun durch die Güte des Herrn Prof. Dr. *Franz Reber*, Directors der Königlichen Galerien in München, der sich bereitwilligst der Mühe unterzogen hat, das Original zu untersuchen, in den Stand gesetzt, hierüber die folgenden Mittheilungen zu machen:

Das „Enchiridion precationum Caroli Calvi Regis", wie die Bezeichnung auf dem Titelblatte lautet, ist ein kleiner Pergamentband aus nur 45 beschriebenen Blättern bestehend. Ihre Höhe beträgt Meter 0,135, ihre Breite 0,10. Der Einband, nach dem Stile seiner Verzierungen zu schliessen, datirt aus später Zeit, vielleicht aus dem vorletzten Jahrhundert. Er besteht aus braun-grauem Leder mit Goldstickereien, und ist mit zahlreichen — nach dem Inventare mit 228 — Halbperlen besetzt.

Der Text ist durchaus mit Goldtinte geschrieben, in durchgehenden Zeilen, mit Ausnahme der Litanei, die auf vier Seiten in zweispaltiger Theilung verzeichnet steht. Sämmtliche Blätter sind mit farbigen Ornamentbordüren umrahmt, von welchen unten zu sprechen ist. Der Grund, von dem sich die Schriftzüge abheben, ist das natürliche Pergament. Nur die Bilder, der Eingang des Buches und das grosse D auf dem Recto der gegenüberstehenden Seite sind auf einer farbigen Fläche gemalt. Dazu kommen noch einzelne partielle Unterlagen, purpurne in quadratischer Form für die Anfangsbuchstaben der Gebete mit daranstossenden Streifen von gleicher Farbe für die je unmittelbar folgende Zeile. Diese Anfangsbuchstaben sind einfach etwas grösser als die übrigen Kapitalen des Textes, sonst völlig schmucklos und wie diese mit Gold geschrieben.

Nun von den vorhandenen Zierden zu reden, bestehen dieselben:

1) Aus dem Eingange des Buches, der, die ganze Höhe der zwölften Seite einnehmend, in zehn Zeilen mit goldenen Kapitalen auf Purpur geschrieben ist. Dieser Eingang lautet: Incipit liber Orationum quem Karolus Piissimus Rex Hludovici Cæsaris filius Omonimus colligere atque sibi Manualem scribere jussit. — Hoc orandum est, cum de lecto vestro surrexeritis.

Das Ganze umrahmt eine ziemlich breite Bordüre von zwei goldenen und roth contourirten Bändern begrenzt, zwischen denen auf violettem und grünem Grunde ein üppiges Blattwerk erscheint, auch dieses mit mehr zinnober- als mennigrothen Umrissen (wie es scheint mit der Feder) gezeichnet und vergoldet.

2) Diesem Eingange gegenüber, auf dem Recto der folgenden dreizehnten Seite beginnt das Gebet mit den Worten DNE. IHV. Christe fili Dei vivi in nomine tuo levo manus meas. Die Umrahmung ist dieselbe wie die der vorstehenden Seite, und die von derselben begrenzte Fläche in zwei Abtheilungen geschieden. Die obere, die ungefähr zwei Drittheile des Raumes einnimmt, enthält die grosse Initiale D, deren Oeffnung die von Blättern umrankten Kapitalen N und E um-

schliesst. In dem unteren Drittel sind auf Purpur die übrigen Worte geschrieben. Der Grund, von dem sich die grosse Initiale abhebt, ist theils blau, theils — zur Seite des Stammes — grün. Laub und Bandwerk sind vergoldet, ebenso die zwischen den Grundlinien eingezeichneten Felder. Die Copien im Geschichtsfreund (nach der Ingolstadter Ausgabe des Felicianus), sagt Professor Reber, sind ziemlich genau, abgesehen von gewissen unrichtig wiedergegebenen Bewegungen und dem Charakter der Blätter, die nicht so rundlich ausgeschnitten und etwas schärfer gezackt sind. In den Copien fehlen auch die Lilien, die auf beiden Blättern aus den Ecken der Bordüren herauswachsen.

Es folgen 3) und 4) als die letzten Malereien von Belang, die Bilder auf Pag. 76 und 77 der Handschrift. Das eine zur Linken stellt den Kaiser, das andere den Gekreuzigten dar, vor welchem jener in knieender Stellung seine Andacht verrichtet. Die Copien in der Ingolstadter Ausgabe des Felicianus sind, wie man sich auf den ersten Blick überzeugen kann, durchaus ungenau, im Stile der Zeit entstellt. Die Cartouche mit der Inschrift vera effigies etc. unter dem kaiserlichen Bildnisse ist willkürlich hinzugefügt, der Schmuck der Bordüren erlogen. Statt des tauförmigen Motives erscheint auf beiden Rahmen eine senkrechte Folge von länglich rechteckigen Steinchen, abwechseld grün und blau, zwischen weissen Perlenreihen auf goldenem Grunde [15]). Die inneren und äusseren Streifen sind wieder golden, und von rothen Contouren begrenzt. In den Mélanges d'archéologie sind diese Bordüren weggelassen; im Uebrigen, sagt Reber, ist hier die Copie des Monarchenbildes *sehr* genau, besonders das Gesicht des Königs vortrefflich, wogegen der Reif der Krone auf dem Originale etwas breiter erscheint. Im oberen Theile des Bildes ist die vierzeilige Inschrift mit goldenen Kapitalen auf purpurnem Grunde gemalt. Es folgt dann hinter der Büste ein schmälerer hellgrüner Mittelstreifen, der Rest ist blau und das Terrain zweifarbig bemalt: die untere Hügelreihe violett mit dunklen, die obere gelblich mit bräunlichen Schatten. Die Haare des Königs sind blond, Gesicht und Hände fleischfarben mit Zinnoberzeichnung und violetten Tinten um die Augen und an der Unterfläche der Nase. Der bräunliche Mantel, mit dem Pinsel (nicht in Strichmanier) schattirt, ist mit einem weissen Saume zwischen goldenen Perlen eingefasst, die Tunica grauviolett, mit goldenen Faltenstrichen und ebenfalls goldenen rosettenförmig disponirten Dupfen belebt. Die Strümpfe hochroth, unter den Knien mit goldenen Bändern versehen, die Schuhe schwarz und mit Perlen wieder von Gold besetzt.

Auf dem zweiten Bilde trennt der Querbalken des goldenen Kreuzes den oberen Purpurstreifen von dem blauen Grunde des unteren Theiles. Sonne und Mond sind golden, aber ohne die rothen Umrisslinien, welche sonst durchgehends die Begrenzung goldener Theile bilden. Die Hand, das Symbol Gott Vaters, ist fleischfarbig und roth gezeichnet, die Wolke, aus der sie herausragt, farblos, oder vielmehr unkenntlich; der Kranz blassgrün mit goldener Zeichnung. Christus, über welchem die Inschrift mit rothen Buchstaben undeutlich geworden, hat schwarzen Bart und schwarze Haare. Um die Lenden trägt er einen Schurz von bräunlicher Farbe,

[15]) Die Bildnisse Karls des Kahlen und des Gekreuzigten auf der Tafel in Nr. 1 des Anzeigers sind eine Wiederholung der Holzschnitte bei Cahier und Martin mit etlichen Ergänzungen auf Grundlage der uns von Herrn Prof. Reber gütigst gemachten Mittheilungen.

darauf die stark in's Schwarze stechenden Schatten von goldenen Faltenstrichen begleitet sind. Alles Nackte ist fleischfarben mit rother Federzeichnung für die Umrisslinien sowohl wie für die Detaillirung der inneren Formen; die Augen allein sind dunkel, beinahe schwarz gezeichnet. Die Schlange ist grau, dunkel gefasst und gedupft; hinter ihr, am Fusse des Kreuzes, wölbt sich ein kleiner (auf der Zeichnung bei Martin und Cahier weggelassener) violetter Hügel.

Ausser diesen Bildern und der einzigen grossen Initiale, welche die Handschrift enthält, ist noch der schmuckvollen und mannichfaltigen Motive zu gedenken, welche die Umrahmung der übrigen Seiten bilden. Auffallend ist es, dass solche antiker Herkunft gänzlich fehlen; Mäander u. dgl., sonst in den karolingischen Werken so häufig vorkommend, hat der Künstler nirgends verwendet. Die meisten Bordüren sind von zwei rothgeränderten Goldstreifen eingefasst, zwischen denen sich die Ornamente von einem meistens bunten Grunde abheben, oft so, dass verschiedene Motive und Farbenstellungen innerhalb einer und derselben Bordüre mit einander abwechseln. Von den am häufigsten vorkommenden Zierden sind vegetabilische Ornamente zu nennen: bald geradlinige dünne Stengel mit symmetrisch divergirenden Knospen, bald wellenförmig geschwungen, wirkliche Blätter wieder in aufrechter und diagonaler Folge. Andere Blätter, wie Fächer, zickzackartig in einander gekeilt, wechseln mit wellenförmigen Rankengewinden, den Vorläufern in der romanischen Epoche beliebter Ornamente. Daneben kommen auch einfachere, bloss lineare Zierden vor: tauartige Motive, diagonale oder senkrechte Strichlagen mit gezackten wechselnd, Wellenlinien u. s. w., oder der purpurne Grund ist einfach gedupft, mit weissen, goldenen und grünen Punkten, wobei man an eine Nachahmung porphyrartiger Gesteine denken möchte.

Hürlimann (Horolanus) in der 1575 datirten Widmung an Heinrich II. (sic) von Frankreich[16]) sagt (Seite 42 der deutschen Ingolstadter Ausgabe von 1584), dass Karl der Kahle dieses Büchlein „under andern viel herrlichern Geschrifften mit „güldenen Buchstaben durch die wirdige wolgelehrte Herren und Priester Beren„garium und Luithardum Gebrüder“ habe schreiben lassen.

Entweder ist diese Angabe schlechtweg erdichtet, oder sie beruht auf einer Verwechselung der vorliegenden Handschrift mit anderen Werken aus Karls des Kahlen Epoche, mit dem berühmten Codex aureus zunächst, einer früher im Stift S. Emmeran zu Regensburg, jetzt in der Königlichen Bibliothek zu München befindlichen Evangelienhandschrift, als deren Verfertiger sich die Brüder und Cleriker Berengarius und Luithardus verzeichnet haben, und dann auch möglicherweise mit dem Psalter oder Gebetbuche Karls des Kahlen (jetzt Nr. 1152 der Pariser Nationalbibliothek), wo sich am Schlusse des Buches der Schreiber Lithuardus nennt[17]). In unserem Büchlein aber kömmt weder der eine noch der andere dieser Namen vor.

Uebrigens ist, abgesehen von der Unrichtigkeit der obigen Angabe, der Vergleich speciell mit der letztgenannten Handschrift ein sehr naheliegender. Beide Werke

[16]) „Dem Durchlauchtigsten etc. König von Frankreich Henrico dem Andern diss Namens.“ Heinrich II. ist aber bereits im Jahre 1559 gestorben. Ist an eine Widmung nach so später Zeit noch zu denken, oder liegt hier einfach eine Verwechselung mit Heinrich III. vor, der 1575 in Reims gekrönt wurde?

[17]) Vergleiche dazu *Schnaase*, Geschichte der bildenden Künste, Bd. III. S. 640 n. 1.

wurden im Auftrage Karls des Kahlen geschrieben, beiden ist des Monarchen Bildniss vorgesetzt, hier wie dort wird in der Litanei der königlichen Gattin Hirmindrudis gedacht [18]). Es geht daraus hervor, dass diese beiden Bücher in der Zeit zwischen den Jahren 843, der Vermählung mit Hirmindrudis, und 869, ihrem Hinschiede, entstanden sein müssen. Ist dann noch ein Rückschluss aus der in der Litanei enthaltenen Fürbitte gestattet, so hätte, da in der Münchner, nicht aber in der Pariser Handschrift auch der Kinder gedacht wird, diese letztere als die zuerst entstandene zu gelten.

Karls Gebetbuch in Paris ist auch grösser und schmuckvoller als dasjenige in München, ein Pergamentband von 172 Blättern (m. 0,24 : 0,185) mit prächtigen Elfenbeinreliefs, welche die Deckel schmücken. Die Zahl der Miniaturen beläuft sich auf 3. Sie nehmen jeweilig eine ganze Seite ein und stellen die Erste den psallirenden David mit seinen Chören, die Zweite den thronenden Monarchen und die Dritte die ebenfalls sitzende Gestalt des hl. Hieronymus vor [19]). Der Text ist mit Goldtinte geschrieben, in durchgehenden Zeilen, auf farblosem Pergament. Bordüren fehlen; um so bedeutender ist die kalligraphische Ausstattung mit Initialen; ihre Zahl beläuft sich auf 12, davon 8 von ziemlicher Grösse sind.

Ueber das gegenseitige Verhältniss beider Handschriften in Bezug auf den Stil der artistischen Ausstattung kann nicht gesprochen werden, bevor uns die Einsicht des Münchener Exemplares gestattet ist. Aus Rebers Mittheilungen scheint hervorzugehen, dass zwischen den Bildern wenigstens eine stilistische Verwandtschaft nicht bestehe, wogegen dann allerdings jene einzige in der Münchner Handschrift befindliche Initiale in unverkennbarer Uebereinstimmung mit einem D des Pariser Gebetbuches steht.

Auch sonst sind Erscheinungen zu beobachten, die, wenn nicht auf gleiche Urheberschaft, so doch auf die Traditionen einer gemeinsamen Schule deuten, Einzelnheiten, die auch in anderen Werken aus Karls des Kahlen Epoche: dem Codex aureus von München und dem mit dem Pariser Gebetbuche eng verwandten Evangeliarium Nr. 1171 der Arsenalbibliothek wiederkehren. Dahin gehört die gänzliche Abwesenheit des Silbers in der Initiale wie in den Bordüren, die Umränderung einzelner Blattornamente mit deckweissen Linien, die charakteristischen porphyrartigen Gründe, ein Schmuk, den ich bisher nur in den für Karl den Kahlen geschriebenen Werken gesehen habe, und gehören endlich die goldenen Strichelchen, welche die Faltenlichter in den Gewändern bezeichnen.

Es ist bekannt, dass die Epoche Karls des Kahlen die Höhe der karolingischen Kunstentwickelung bezeichnet. Ganz besonders gilt dies von den Leistungen der Miniaturmalerei, von welcher aus diesem Zeitraum die schönsten und kostbarsten Werke überliefert sind. Immerhin ist auch jetzt noch — die einzige Bibel von S. Calisto

---

[18]) In der Pariser Handschrift heisst es pag. 172 recto zu Ende der Litanei: Ut Hirmindrudim conjugem nostram conservare digneres te rogamus, audi nos. In der Münchener (S. 105 der Ausgabe des Felicianus) . . . conjugem nostram *cum liberis nostris* conservare digneres, und noch einmal wird der Gattin und Kinder in der Oratio ante lætaniam gedacht (a. a. O. S. 95). Den kaiserlichen Titel führte Karl der Kahle erst seit dem Jahre 875.

[19]) Ziemlich gute Farbendrucke der beiden ersten Miniaturen finden sich bei *Labarte*, Histoire des arts industriels. Album Tome II. Taf. 89.

oder S. Paul in Rom ausgenommen — die Summe der Darstellungen eine verhältnissmässig beschränkte; neue Erfindungen, die über den Kreis der traditionellen Vorstellungen hinausgehen, gehören zu den Ausnahmen. Insbesondere fällt es auf, wie selten sich die damaligen Künstler in der Schilderung neutestamentlicher Vorgänge bewegten. So ist auch die Darstellung der Kreuzigung, obwohl ein specieller Grund, jene ehrfurchtsvolle Scheu, welche die altchristlichen Maler von der Schilderung derselben zurückgehalten hatte, faktisch nicht mehr existirte, nur in wenigen Werken dieser Zeit zu finden[20]).

Zu diesen gehört nun eben unser Gebetbuch. Die Auffassung des Heilandes ist hier eine sehr würdige. In leichter Haltung, mit sanft geschwungenem Körper, das Haupt etwas zur Seite geneigt, die Füsse nebeneinander genagelt, scheint er am Kreuze zu schweben. Oben zwischen Sonne und Mond erscheint das Symbol Gott Vaters, eine Hand, welche, aus den Wolken herausragend, einen grünen Kranz, das Zeichen des Sieges, über das Haupt des Gekreuzigten hält. Am Fusse des Kreuzes bäumt sich die alte Schlange, das Symbol der durch Christi Opfertod überwundenen Macht der Sünde oder des Teufels, eine Darstellung, die sich auch auf dem Kreuzigungsbilde in dem Sacramentarium des Drogo in der Pariser Nationalbibliothek wiederholt.

Von der Gestalt des knieenden Kaisers lässt sich annehmen, dass der Künstler eine porträtartige Auffassung erstrebt habe. Indessen, wie in allen Miniaturen dieser Zeit, beschränkt sich dieselbe auf die Wiedergabe der äusserlichsten Erscheinungen. Mit dem Bildnisse in dem Codex aureus von München und dem Pariser Gebetbuche Karls des Kahlen stimmt das unserige insofern überein, als der Kopf des Königs dieselben vollen, oder soll man geradezu sagen fetten und schwammigen Formen zeigt. Dagegen fehlt hier der Schnurrbart, welchen der Kaiser auf den beiden anderen Miniaturen trägt. In Betreff des Costüms stimmt unser Bild mit dem des Pariser Gebetbuches am meisten überein; hier wie dort trägt Karl der Kahle dieselbe Krone und eine purpurne Tunica, die mit goldenen zu rosettenartigen Combinationen verbundenen Punkten geschmückt ist.

Wie wir von Slinguarda und Horolanus erfahren, war der Einband unseres Gebetbüchleins mit elfenbeinernen Tafeln geschmückt. Dieser Ausstattung wird man dasselbe nicht schon beraubt haben, als die Rheinauer das Büchlein dem päpstlichen Legaten anvertrauten. Die Tafeln müssen in München entfernt und dort wohl in irgend eine Kunst- oder Raritätenkammer gewandert sein. Künftigen Forschungen mag es demnach vorbehalten bleiben, ihre gegenwärtige Existenz zu ermitteln; die Wiederentdeckung dieses Diptychons, wenn sie gelingen sollte, würde uns ohne Zweifel die Kenntniss eines werthvollen Denkmales frühmittelalterlicher Plastik verschaffen.

J. R. Rahn.

Von dem Kgl. Münz- und Schatzmeister, Herrn Dr. Emil v. Schauss in München, erhalten wir nachträglich die folgenden Mittheilungen über das Inventar der Kammergalerie Maximilians I. und die in demselben enthaltene Erwähnung des Gebetbuches: „Das Verzeichniss (im geh. Kgl. Hausarchive) hat die Ueberschrift: „Inventarium der gemalten und andern Stücken, auch vornemen sachen, so auf der Camer Galeria zu fünden sein. Auf der Rückseite des zweiten Blattes steht die Bemerkung: „Diess Inventarium ist durch diese Unsere Handschrift und Hand-Zaich bekrefftigt und authentisirt. Maximilian m. p.pria“ Die Unterschrift ist zweifellos von Maximilian I. selbst, da

[20]) Schnaase III, 646.

dieselbe vollkommen übereinstimmt mit der Unterschrift, welche auf der Dotationsurkunde für die Schatzkammer zu sehen ist. Das Inventarium der Kammergalerie trägt leider kein Datum, dürfte aber in der Zeit der Dotation der Schatzkammer (1617) angefertigt worden sein. In demselben kommt bei den Gegenständen, welche die Ueberschrift tragen: „Allerley gross und claine Bücher", auch das Enchiridion vor mit folgender Beschreibung: Ein Piramentenes Buech, Caroli Calvi Enchiridion Precationum. Die Dekhe von schwarzem schmekhendem spanischen Leder, mit grossen Bayrischen Perlen, unnd golt gestikht, auch 2 goltene gesperln. Ist in ainem mit rothem Leder und golt getrukhten Fudral mit 2 weis silbernen Clausuren gebundten." Das Futteral ist meines Wissens nicht mehr vorhanden. Nirgends konnte ich eine Andeutung finden, wann und in wessen Auftrag die von Ihnen erwähnte elfenbeinerne Decke entfernt und durch die mit Goldstickereien und Perlen geschmückte lederne Einbanddecke ersetzt wurde."

329.

Zur Erklärung der Zürcher Wappenrolle.

(Schluss.)

Zu den unbenannten Wappen des dritten Streifens übergehend, halte ich es für angemessen, behufs besserer Uebersicht, alle derselben, welche zweifellos festgestellt sind, mit aufzuführen:

233. von Eppenstein im Thurgau? Das Siegel Eberhards v. Eppenstein von 13.. zeigt zwar diese Helmzierde, die Schilde in andern Siegeln dieser Familie zeigen indessen das gleiche Wappenbild wie Zezikofen Nr. 422.
234. Maness. Züricher Stadtadel. Das Wappenbild ist nicht ganz genau. Auf allen andern Abbildungen und Siegeln von 1251 bis 1460 befindet sich der eine Krieger in gebückter Stellung.
235. Freiherren von Lichtenberg im Elsass? Die Helmzierde zeigt sonst einen Schwanenhals (K. v. K.).
236. von Hottingen. Züricher Stadtadel.
237. von Meggen, Luzern? Die Siegel dieser Edeln, z. B. Peters von M. 1326, stimmen mit vorliegendem Wappenschilde überein.
238. Meyer von Mörsberg und Neuenburg. Winterthur.
239. Zum Angen, Basel? (Runge.)
243. Schäflin. Zürcher Rathsfamilie? In dem Cyclus im Hause zum Loch zeigt das Wappen dieser Ritterbürtigen ein silbernes Schaf in Blau.
247. Gnürser. Zürcher Rathsfamilie? Nach Siegeln.
Schörlin. Basel? (Runge.)
250. Bärenstein? (Runge.)
252. von Jestetten. Klettgau. Vettern der Maier v. Jestetten 447.
254. von Eschenz. Basel. (Stumpf)?
Fetzer von Oggenhausen (K. v. K.)?
258. Brümsi. Schaffhausen. Ein Zweig der Brümsi änderte später Namen und Wappen und blüht noch unter dem Namen Im Thurn.
260. Magelshofen? (Runge.)
263. Giel. Thurgau. Gewöhnlich ist die Stellung der beiden Felder umgekehrt. (Die von Wasselnheim zu Strassburg führten einen Schild, genau wie hier, mit einem Horn als Helmzierde. K. v. K.)
264. von Lommis. Thurgau.

265. von Rosenegk. Hegau.
268. Mülner. Züricher Stadtadel.
342. Spet. Schwaben.
345. Strit. Constanz. (Rolle der Gesellschaft zur Katze von 1547.)
347. Schanfigger. Constanz. „ „ „ „ „ „ „
348. Blaarer. Constanz.
349. Schattenberg. Constanz. (Rolle der Gesellschaft zur Katze von 1547.)
353. von Heidegg. Aargau.
354. von Twingenstein. (Siehe Nr. 330.) Auch andere Wappen, z. B. Güttingen, kommen mit anderer Helmzierde zweimal in der Wappenrolle vor.
355. wohl von Mekkingen bei Constanz. Vettern der Honberg zu Stoffeln Nr. 398. Siegel Conradi de M. 1347. Ein Zweig dieser Ritterfamilie sass im dreizehnten Jahrhundert auch im adeligen Rath von Zürich. (Auch Heinrich v. M., 1353 kaiserl. Schultheiss zu Hagenau, führt dieses Siegel.)
358. Bregenzer? Um 1420 führte der St. Gallische Bürgermeister Bregenzer ein genau entsprechendes Siegel.
364. Strit. Constanz. (Rolle der Gesellschaft zur Katze von 1547.)
365. Hohenegg.
368. Goldast. Constanz.
369. Tettikofen?
371. Schulmeister. St. Gallen. S. Hugonis dci Schulmaist. in der Sammlung der Antiquarischen Gesellschaft.
373. von Mont. Rhätien?
376. von Rotberg. Basel.
377. Die Helmzierde gleicht derjenigen der Rhätier Castelberg.

Die Wappen-Copie, sämmtlich ohne Namen, bieten dem Erklärer wo möglich noch grössere Schwierigkeiten als die vorhergehenden.

451. von Nideck zu Lindau?
von Brandegg? 1331 S. Johannis de Brandegg.
452. von Löwenstein.
453. von Geroldsegg am Wasigen (Weiss und K. v. K.).
454. von Falkenstein im Schwarzwald.
455. von Goldenberg am Irchel, C. Zürich. Später führt dieses Geschlecht eine andere Helmzierde.
456. von Friberg.
457. von Gachnang, Thurgau.
458. von Langeneck, Schwaben. Bei Siebmacher sind die Tincturen umgekehrt.
459. von Hohenlohe-Braunegg. Die Identität dieses Wappens ist von Sr. Durchl., Fürst F. K. von Hohenlohe, nachgewiesen.
460. von Badenweiler oder Grafen von Nidau.
461. Schwarber von Strassburg (nach K. v. K.), wohl eher, als Montmorency oder Mantua.
462. vom Hus, de domo. Elsass.
464. von Ampringen im Sundgau und Breisgau.
465. vom Stein, Solothurn. — 1302 und 1309 S. heinrici de lapide.
466. von Schwarzenberg im Breisgau, aus dem Hause Eschenbach.
467. von Landsberg im Elsass, oberhalb Barr. (K. v. K.)
468. von Hirzbach im Ober-Elsass? (K. v. K.)
470. Stœr im Sundgau. (K. v. K. und Weiss.)
471. von Pfirt. Ministerialen der gleichnamigen Grafen. Später Freiherren und erst in diesem Jahrhundert erloschen. 1279 Bechelarius de Pfirreto, Zeuge in einer Thiersteinischen Urkunde. Eine Seitenlinie, die Bettschler von Kaisersberg führten genau das gleiche Wappen. (K. v. K.)
472. von Buchhein?
473. Marschalk von Basel, Basel.
474. von Bärenfels, Basel.

475. Ze Ryne. Die noch blühenden Freiherrn von Zurhein.
476. Hürus?
477. von Ramstein, Bisthum Basel.
478. Ein solches Wappen, das Eichhorn auf einem Berge, führte 1338 Rudolf von A, Ammann zu Luzern.
481. Tribberg?
483. Die Helmzierde ist diejenige der Kriech von Aarburg.
485. Sürg? (Siehe Nr. 406.)
487. Schenk von Basel. Das Siegel Heinrici dci Schenk von 1349 stimmt bis auf die eigenthümliche Stellung der Widderhörner vollkommen damit überein.
489. von Rinach, Aargau.
490. von Mazingen zu Basel. Sie führten in andern Farben den gleichen Schild wie die Reich von Reichenstein, Vorgassen, vom Kornmarkt und Mazereller; letztere hatten einen Stern als Beizeichen. (K. v. K.)
496. von Hegenheim (Sundgau)?
497. Winterberg?
499. Wahrscheinlich von Ysenburg bei Ruffach, Elsass. Werlmann von Y. führt im Siegel 1348 einen gespaltenen Schild mit sechsarmigem Beschlag; die Regishain führten den Beschlag in schwarzem Feld. (K. v. K.)
500. von Pfaffenheim, zwischen Colmar und Ruffach. (K. v. K.)
501. Mansperg, Schwaben? Sperwersegk?
502. von Rümlang bei Zürich.
503. von Eptingen, Bisthum Basel.
504. Pfaff von Basel?
505. von Thierstein, Bisthum Basel.
508. von Schowenstein.
509. von Hegendorf, Solothurn?
510. von Arnoldsdorf, Solothurn?
515. von Lichtenfels, Schwaben. 1331 Siegel Hermann und Ulrich's von Lichtenfels.
517. von Griessingen, Schwaben?
518. von Teitikon, Solothurn?
520. von Sal, Winterthur.
521. von Kienberg, Solothurn.
522. von Essendorf. S. Ulrici de Essendorf. Die Tincturen stimmen mit den in einem Wappenbuch von ca. 1520 angegebenen.
524. von Radegg (am Irchel) zu Schaffhausen.
529. von Gemmingen, Schwaben?
530. Meyer von Hüningen? von Niederurnen?
531. Spender, Strassburg. (K. v. K.)
532. von Wolkenstein? von Nusplingen?
533. von Falkenstein in der Schweiz?
541. von St. Johann, Toggenburg?
546. Sailer von Constanz. (Rolle der Gesellschaft zur Katze) von Fridow? (nach Siebmacher).
547. von Kloten, Zürich?
548. Zur Sonnen, Basel? Die Schüpfer in Zürich führten ein gleiches Siegelbild.
550. Walther, advocatus de Baden, führt im Siegel von 1325 einen solchen Wappenschild, aber ohne Apfel.
553. Die Freiherrn von Schwanden, C. Bern, führten ein solches Siegelbild. 1268 S. Burkhardi de Swanden, 1300 S. Ulrici de Swanden.
558. Zum Thor. Dieser Familie, von welcher ein Glied, Lüpold, um 1320 Cammermeister der Herzoge von Oesterreich war, gehört dieser Wappenschild ohne allen Zweifel. Eine Linie derselben, „Schultheissen am Ort“ zu Winterthur, führte als Kleinod einen Stern; eine andere Linie, die zum Thor zu Tüfen, bediente sich der hier abgebildeten Ochsenkopfhelmzierde, z. B. Johann im Siegel von 1426.

559. von Grünburg, Schwaben. Die Harder'sche Sammlung, ehemals in Schaffhausen, jetzt in in Zürich, enthält Abgüsse von fünf Siegeln dieser Edeln, alle, von einer Urkunde von 1331. Es sind die Siegel von Cuonrad, gen. Salzvass, Bertold, Hugo, Peter und Wernher.

ZELLER-WERDMÜLLER.

Nota. Im „Anzeiger für Kunde der Deutschen Vorzeit" 1865, Sp. 306, 307, 423 versuchte Seine Durchl. Fürst K. von Hohenlohe für die Entstehungzeit der Rolle nach dem Banner von Mainz und dem Wappen von Kärnthen das Jahr 1337 festzusetzen, ohne indess selbst zu einem festen Resultate zu gelangen. Ich übersah diese Mittheilung im Text selbst zu citiren.

330.

Aus einem alten Turnierbuche.

Herr Oberst Therring von Sonnenberg in Luzern besitzt das „Ursprung- und Stammbuch der Herren von Eptingen," das um das Jahr 1487 angelegt wurde. Dieses in mehrfacher Hinsicht interessante Buch enthält auf Fol. 1—17 ein Wappenbuch. Seite 18 lesen wir: „Harnach findest du, wie der Stamm von Eptingen von ersther in diese Land herkommen ist, auch vernimmest von ihren mancherley Kriegen halb füerungen, auch ihren Wallfahrten, auch zum Theil ihren Turnieren etc." Seite 20 begegnen uns Abbildungen der Gesellschaftszeichen vom Fisch und Falk, der Rittergesellschaften von der Kron, dem Kranz, Wind, Esel etc.; Seite 21--22 füllen 15 Abbildungen von Eptinger Wappen. Seite 23—35 folgen Nachrichten über die Herkunft der Eptingen. Der Verfasser erzählt: Catilina hatte zwei Söhne, die nach dem misslungenen Aufstande von Rom nach Rheinfelden flohen, wo sie auf dem Weyerfelde ein Lager aufschlugen. Ihr Wappen war das des Reiches: der doppelköpfige Adler. Der Kaiser verschrieb ihnen die jährliche Steuer von Rheinfelden — 400 Gulden. — Die Urkunde hierüber besass „Herr Peter Kotterer selig, der Zeit Ammann und Regierer des Waldes und dieser vier Städten"; als Hans Bernhard von Eptingen den Brief sah, war derselbe durchlöchert, weil die Nachkommen dieses Eptingens die Reichssteuer verkauft hatten. — Der Kaiser gab den Nachkommen Catilinas den Berg auf dem Adlergut ob Bratteln, das Dorf Bratteln, das Thal Eptingen mit vier „gebauwen schlössern" und aller Zubehörde als freies Eigenthum „mit aller Herrlichkeit"; doch nahm er ihnen den Reichsschild, indem er ihnen sagte: Lasset dem Reiche die Ehre und führt euern Adler „im Schildt uff der seiten fliegend"; auf dem Helme dagegen dürfen sie den fliegenden Adler behalten. „Dieses — versichert der Autor — stammt aus einer Legend und einer alten Chronik eines von Eptingen." Puliant nannten sich Catilina's Nachkommen, weil sie aus dem Lande „Pully" stammten und um dem Kaiser zu gefallen, der ihnen verboten hatte, den alten Namen zu führen. — Der Autor beschreibt sodann die verschiedenen Helmkleinodien der Herrn von Eptingen; warum eine Linie den „schwarzen Böschen" führte, ist unbekannt; die Eptingen vom Adler führen zwei Greiffen; eine andere Linie „den teutschen Herrn" (Puppe in schwarz und gold gekleidet), in Folge der Dienste, die sie dem deutschen Orden in Preussen geleistet; eine andere Linie führt einen „Heiden-Kopf" auf dem Helme zum Andenken an den siegreichen Zweikampf, den ein Eptingen in Gegenwart des Kaisers mit einem

Heiden bestanden hatte. Dagegen führt ein andrer Zweig der Eptingen einen Stern, weil ein Eptingen, wie einst Alexander der Grosse, bis dahin reiste, wo man Sonne, Mond und Sterne mit einander reden hört, wie die „Legende“ erzählt und „auch Herr Hans von Mantuvilla war dort, wie er schreibt.“ Eine Wanne führen die Nachkommen jenes „Buolers“ im Wappen, der „vast geturniert“ bis er unter den rechten Mann gekommen. Diesem hatte seine Frau eine goldene Wanne als Helmkleinod gesendet und ein Herold „der überall gewesen“, versicherte, er habe diesen Eptingen mit seiner goldnen Wanne selbst an der „eisernen Pforte“ gesehen. Der Verfasser der Chronik bittet seine Stammesgenossen, als Helmkleinod nur den Adler mit der Krone und zwey Greiffen zu führen, da dieses das alte und ächte Helmkleinod sei; ein anderes, z. B. einen Menschenkopf, würde er nicht einmal führen, wenn er selbst dem Sultan das Haupt abgeschlagen hätte. —

Auf Seite 36—38 finden wir allgemeine Bemerkungen über das Ritterwesen; hierauf folgen Seite 38—52 Notizen über die Eptingen vom Adler und von Bratteln. Hieran schliesst sich Seite 52—199 die Beschreibung der im Jahre 1460 von Hans Bernhard von Eptingen unternommenen Pilgerfahrt nach Jerusalem, die zum grössern Theil im Schweizerischen Geschichtsforscher 7, 313—402 abgedruckt ist. Von S. 201—204 lesen wir „von der Keyserlichen Macht, die Entschüttung von Nuss und Handel bis zu der Schlacht vor Nanse“; woran sich S. 205—216 ein Bericht über die Belagerung von Rhodus von 1480 anschliesst. Von späterer Hand ist S. 217—218 ein Bericht über die Schlacht zu Granson beigefügt. Seite 219—233 findet sich eine recht interessante Abhandlung „vom Weydwerck und sonderlich vom jagen“. Die Blätter 234—235 und 392—397 sind leer. Fol. 236—391 füllt ein Turnier- und Adelsbuch aus, das hauptsächlich dadurch Werth hat, dass wir an der Hand desselben bestimmen können, von wo an Rüxner's Turnierbuch auf sicherer Grundlage beruht; zwischen hinein sind Fol. 371—388 Notizen über den Reichstag von Frankfurt von 1486 und die Wahl Kaiser Maximilians eingeschoben. Den Schluss bilden Seite 397 bis 416 Ahnentafeln der Herrn von Eptingen, genealogische und heraldische Notizen.

Zahlreiche Abbildungen von Burgen, Porträte von Rittern u. s. w. erhöhen den Werth dieses Buches.

Die zuverlässigen Nachrichten über die Familie von Eptingen beginnen, abgesehen von blosser Aufzählung einiger Namen, in diesem Buche erst mit dem Jahre 1435. Hier lesen wir: Ich Ruodolf von Eptingen von Brattelen bin in dieser gestalt zur Schaffhausen im Turnier gewesen uff zinstag nach dem ingenden Jahre Anno vierzehnhundert und fünf und dreysigsten Jahr. — In dem vorgemelten Jahre als der Turnier zur Schaffhausen gewesen ist, so ist der Turnier zu Cölln auch gesein ..... daselbst zu Cöllen seynd mit Ruodolff von Eptingen im Turnier von diesem land gewesen diese vier ... Heinrich von Ramstein, Ritter, Vogt zu Altkirch, Burkerd Mönch von Lantzkron, Ritter, Vogt zu Lanser, Hans Mönch von Landskron, Heinrich Reich von Reichenstein zue Jetzlingen.

Wir geben hier einige Proben aus dem Buche, das hoffentlich einmal in der Sammlung der Baslerischen Chroniken zum vollständigen Abdrucke gelangen wird. Ludwig von Eptingen, der Verfasser des grössern Theils dieses Werkes, schreibt über das Ritterwesen also:

Ritterschaft üben ist nit sünd, sonder wohl und recht gethan, also zum ersten durch eines gemein nutzes willen der gemeinden, die von den reüttern soll beschirmt werden. In der Zeit des friedes sollend sich die ritter und knecht üben mit stechen, mit turnieren, mit schiessen, mit ringen, werfen und anderm, damit sie gebrucht werden und das gebott gottes auch dem volk von Israel zu tuen II. Regum 10. Praecepit dominus ut docerent filios Israel arcum et artem sagittandi et dicit dominus in Psalmo: benedictus dominus deus Israel, qui docet manus meas ad praetium.

Aber Ritterschaft übet man in drierlei wis, das sünd und nit recht ist, zum ersten wann man zwinget und gewalt tuet den lüten und den untertanen an lib und an guot und inen das irig unredlich abnimmt, als sanct Joannes das verbott: Neminem concutias.

zum andern, wen die reüter und knecht mehr nemen von den lüten, da wi si inen schuldig sind zu geben von recht; das straft sanct Joannes und spricht: ir sollt üch lassen bewürgen an euwerem sold und zinsen.

zum dritten, wann sie die ritterspil triben mit stechen und turnieren durch weltlich er und wollust willen mit schaden, also dass jemand dardurch liblos oder sunst die lüt geschädigt werden möchten. Haec Thomas. Doch soll man allwegen gute meinung und erbaren willen darzu haben und kein bös mit willen tuen, sonder gott in allem vorus vor ougen haben.

Nu aber hie noch mer.

Sechs Dinge zieren den adel: gottesforcht — demüetigkeit — barmherzigkeit — mildigkeit — warheitlieb zu dem rechten.

Dri ding fälschen das recht: gabe, liebe, nyde.

Vier ding sin gott von den menschen gar unangenem: arm hoffart, rich lügner, alt unküsch, krieg macher.

Viererlei menschen kommen zu armut: fras, gyder, unküsch, krieger.

Drierlei ding behalten den menschen bi guten werken: gottesliebe, forcht der höll, begird ewigs leben.

Dri ding machen den menschen wis: bücher lesen, vil geistlich sachen hören, vil lands erfahren.

Nit { Sag / Tu / Glaub / Begehr } alles da du { Weist / Magst / Hörst / Siehst }
Willst du werden mit ehren alt
Diese lehr gar wol lis und behalt.

Der Bruder unseres Autors scheint diese Regeln nicht gekannt zu haben.

Die Turniere, über welche Ludwig von Eptingen genaue Nachrichten ertheilt, sind folgende: 1. das zu Mainz von 1480; 2. das zu Heidelberg von 1481; 3. das Stuttgarter von 1484; 4. das Anspacher von 1485; 5. das Regensburger von 1486 und 6) das Turnier von Worms von 1487.

Beim höchsten Wasserstande fuhren 1480 Hermann von Eptingen, Hans Jakob von Bodmann, Ludwig von Eptingen, Kaspar von Mörsperg, Lütolf von Bärenfels, Diebold von Gramwiler, Ritter Heinrich von Schellenberg, Jakob von Eptingen, der

jüngere, Balthassar und Heinrich von Randegg und Hans Heinrich von Baden von Basel am Maria-Himmelfahrtsfeste in drei verdeckten Schiffen „mit ihren Turniertrögen“ nach Mainz hinunter, wo am Dienstag vor Bartholomäi das Turnier gehalten wurde. Hier waren Herrn aus Schwaben, Franken, Meissen, aus der Wetterau, von Hanau und Baiern, Angehörige der Rittergesellschaften vom Wolf, vom „Krönte im Steinbock,“ vom Esel und vom Wind; 8 Ritter wurden beim Turnier „fast übel geschlagen“; 128 Frauenzimmer, worunter 9 Gräfinnen, sahen zu. Von den 4 „Dänken“ erhielt Herr Hans Jakob von Bodmann, Ritter, aus der Hand der Frau von Hertzfeld den zweiten, „ward derselb Dank geleit gon Echingen“.

Beim Turnier in Heidelberg von 1481, das von der Gesellschaft des Esels Mittwoch nach Laurenz 1480 ausgeschrieben wurde, wurde Ritter Ludwig von Eptingen beim ersten Turnier zum Vortraben bestimmt; da 441 Personen anwesend waren, wurden zwei Turniere gehalten. Es nahmen Antheil: die Gesellschaft des Esels, deren König Erkinger von Rotenstein war, die Wolfsgesellschaft unter ihrem König Philipp von Dalberg, die Windgesellschaft, Hans von Kronenberg als König der Steinbockgesellschaft mit 20 seiner Genossen; der Graf Philipp von Hanau mit 5 Genossen; Herzog Georg von Bayern mit 62 der Seinen, Herzog Otto von Bayern mit 28 Gefährten, der Markgraf Friedrich von Brandenburg mit 99 Grafen, Freiherrn und Knechten, die Gesellschaft im Bracken unter Graf Ludwig von Helfenstein, die Gesellschaften im Einhorn, Fisch und Falk, Kron und Kränzlein. Sieben Herrn wurden im Turnier geschlagen und bei 90 Helmen wurden nicht zum Turnier zugelassen. Eptingen beschreibt dieser Turnier einlässlich, namentlich das Festessen und die Tänze. „Item auch alle Tag und Nacht sind gewesen merklich gross und schaardäntz, deren seind gewesen über die mas schöne frauen und zierliche mannen.“

Am Stuttgarter Turnier von 1484 nahmen 320 Helme Antheil; das Turnier verlief in guter Ordnung, „doch war keiner von Eptingen darinn.“ Da Graf Eberhard der alte und junge von Würtemberg uneins waren, nahm der junge Graf am Turnier keinen Antheil. Ludwig von Eptingen, als des jungen Grafen Diener, blieb desshalb auch zu Hause.

In sehr guter Ordnung verlief auch 1485 das Turnier zu Anspach, an welchem man 305 Helme zählte; den ersten Dank erhielt Ritter Conrad von Schellenberg aus der Gesellschaft vom Fisch und Falk; am Sonntag nach Martins Tag wurde diesen Dank zu Mengen „ausgeruft“.

An das Turnier schloss sich „ein gross gesellenstechen in hohen zügen,“ bei welchem Markgraf Friedrich von Brandenburg und der Edelknecht Wolf Dachenhauser sich auszeichneten.

Am Turnier in Regensburg von 1486 nahmen Antheil: Hermann von Eptingen, Ludolf von Bärenfels, Ludwig von Reinach, Mitglieder der Gesellschaft vom Fisch und Falk; das Turnier war nur vom Adel aus Schwaben, Franken und Bayern besucht.

Beim Turnier in Worms von 1487 zählte man 223 Helme. Schon waren Kuno von Hattstatt, Hermann und Ludwig von Eptingen und Ritter Ludolf von Bärenfels bereit, zum Turnier zu verreisen, als die Kunde sich verbreitete, Herzog Siegmund von Oesterreich habe die 4 Waldstätte am Rheine, Sundgau, Elsass und Breisgau den Herzogen von Bayern verpfändet und ein kaiserliches Mandat gebiethe, den neuen Landesherren „by hocher pön“ zu huldigen „das doch dieser landtschaft

Rittern, Knechten, Stätten und mänglichen nit zue willen zu thun was". Als sich das Land dieser Verpfändung erwehrt hatte, beglückte Herzog Siegmund von Oesterreich dasselbe mit einer Steuer für den Krieg gegen Venedig, indem er auf jede „Heerstatt" einen Gulden Steuer legte. „Der allmächtig helff ihnen Amen" schreibt Eptingen.

Als eifriger Turnierer theilt Ludwig von Eptingen auch die Statuten der Rittergesellschaft vom Fisch und Falk mit, die von der am St. Gallus-Tag 1481 in Elchingen gestifteten Gesellschaft 1484, Montag St. Bartholomäus-Abend, waren angenommen worden. Hierin werden mit andern folgende Leute aus unsern Landen als Angehörige dieses Ritterbundes aufgeführt: Graf Wilhelm von Thierstein, Herr zu Pfeffingen, die Freiherrn Ulrich und Ludwig von Brandis, Johann, Marquard und Rudolf von Ems, Roll von Bonstetten, Hermann, Ludwig und Jakob von Eptingen, Johann, Gotthard, Melchior, Hans, Caspar und Balthasser von Landenberg; Hans Erhard, Ludwig, Bernhard und Jakob von Reinach; Hemmann, Friedrich und Hans Albrecht von Mülinen, Rudolf von Bärenfels, Arnold von Rottberg, Hans, Walther und Dietrich von Hallwyl, Hans und Thüring Reich von Reichenstein.

Mitten zwischen die Berichte über die Turniere sind Notizen über Naturereignisse eingeschaltet; so berichtet Ludwig von Eptingen über die grosse Kälte vom Jahre 1480, über die Sonnenfinsterniss von 1485, wo „auf Mittwochen nach mittfasten .... zwischen 4 und 5 nachmittag ... die sonn mehrtheil bedeckt mit einem kohlschwartzen sinnwelen Deckel, dadurch sie ihren schein fast verlor". Im Jahre 1487, Dienstag nach Johann Baptist, berichtet Eptingen von einem grossen Hagelwetter in Basel, dessetwegen er auf seinem Hof beim Eptinger-Brunnen in Basel und auf dem Hofe seines Bruders sel. beim Eschenthor bei 5000 Ziegeln eindecken musste, während die Barfüsser in Basel „mit hundert tausend zieglen kaum genug haben mögten, hand sie mir selber gesait".

Ludwig von Eptingen war zur Zeit der Belagerung von Neuss durch Herzog Karl von Burgund 1475 schon als Diener Graf Ulrichs von Würtemberg beim Reichsheere, das zum Entsatze der Stadt heranrückte. Vom Bürgermeister von Neuss vernahm er damals, „dass sie in der Stadt Nuss gegessen vierhundert und XXVI guter köstlicher Pferdt, und sagt mir, dass sie nit mangel sonsten hatten, dann der grösste mangel wäre an einem guten apotheker für die kranken lüt, auch an saltz, und der gröste an büchsen und pulver; ich ass auch mit andern zu abend in des ehegenanten burgermeisters zu Nusss behausung, der uns gesotten und gebraten rossfleisch für stalte und gab, dessen ich ein gut theil ass. Item in diesem obgemelten Jar hab ich Ludwig von Eptingen ein Eheweib genommen Magdalena von Landenberg".

Der Verfasser dieses Turnierbuches war der Sohn jenes Rudolf von Eptingen, Herrn zu Bratteln, der 1435 auf das Turnier geritten war, und ein Bruder des Hans Bernhard von Eptingen, der die Pilgerfahrt nach Jerusalem gemacht hatte; in Urkunden wieder gewöhnlich unter dem Namen Ludmann aufgeführt; ob der Basler Domherr Hartmann von Eptingen, der mit den Humanisten so befreundet war und selbst als Dichter sich versuchte, ein Sohn Ludwigs ist, vermag ich nicht zu bestimmen.

Th. v. L.

Kleinere Nachrichten.

Aargau. Die durch Müller in Bern restaurirten Glasgemälde im Chor der Kirche von Staufberg bei Lenzburg sind seit dem vorigen Herbst wieder an Ort und Stelle verbracht. Von demselben sind neuerdings auch die Glasmalereien der ehemaligen Stiftskirche St. Mauritz in Zofingen restaurirt und wieder eingesetzt worden.

Baselland. Ueber die Ergebnisse der in Basel-Augst angestellten Nachgrabungen vergl. die aus der Basellandschafter Zeitung entnommenen Referate in Nr. 2 und 49 der Allg. Schweiz. Ztg. Eine Anzahl von Glasgemälden, die sich in der Kirche von Läufelfingen befanden, sollen von Herrn a. Grossrath Fr. Bürki in Bern erworben worden sein.

Freiburg. Aus Joressant wird von Funden römischer Alterthümer berichtet, die bei Anlass der Juragewässercorrection gemacht wurden. Allg. Schweiz. Ztg. Nr. 31.

Graubünden. Die Anzeige aus Chur in Nr. 1 S. 821 berichtigend, meldet Herr Staatsarchivar Kind über den Ofen im Regierungsgebäude, dass derselbe nicht im XVII., sondern im XVIII. Jahrhundert und zwar in der Meyer'schen Werkstätte in Steckborn verfertigt worden sei. Der Abbruch erfolgte hauptsächlich wegen seiner unbequemen Aufstellung in der Wand zwischen zwei Zimmern, von welchen das östliche früher dem Landrichter des Oberen Bundes, das westliche dem Bundespräsidenten des Gotteshausbundes zur Benutzung überwiesen war. Der Ofen, der nunmehr in einem Privathause zu Samaden steht, ist ein Octogon mit ausgebauchten Breitseiten, einfarbig blau auf Weiss bemalt mit Familien- und Jagdszenen, für Friese und Lesenen mit Thieren, Früchten und Blumen; an der Kuppe stellt das Hauptbild eine Ansicht von Steckborn dar. Anschliessend an diese Berichtigung sei erwähnt, dass zwei von dem verstorbenen Musiker Herbeck in der Schweiz gekaufte alte Kachelöfen bei der Auction der Herbeck'schen Kunstsammlung in Wien um 2800 resp. 2577 Fr. versteigert wurden. (Zürch. Freitags-Ztg. Nr. 10.)

Luzern. Im Inseratentheile des „Vaterland" Nr. 9, 1878, liest man: „Zu verkaufen: ein Quantum (sic) Glasmalereien von 1684 bei Kirchmeier Danner in Altbüron".

Neuenburg. Der Staatsrath erliess im Januar ein Decret, laut welchem keinem Privaten gestattet ist, ohne obrigkeitliche Erlaubniss nach Alterthümern oder sonstiger Kostbarkeiten in den bloss gelegten Pfahlbaustationen am Neuenburgersee zu suchen. Auch bestimmt das gleiche Gesetz, dass Nachforschungen daselbst nur solchen Personen resp. Gesellschaften zu gestatten seien, welche erklären, allfällige Funde den öffentlichen Museen des Kantons einzuverleiben.

Schaffhausen. Anlässlich einer Reparatur wurden in der Bergkirche U. L. Frauen bei Neunkirch mehrere Wandgemälde aus dem XIV. und Anfang des XVI. Jahrhunderts entdeckt. Vergl. über dieselben Sonntagsblatt des Bund, 1878, Nr. 10.

Solothurn. Wie in Olten, fand man in Trimbach römische Münzen und Bruchstücke eines römischen Mosaikbodens. Zürch. Freitags-Ztg. Nr. 10.

Uri. Die vom „Echo vom Rigi" im März gebrachte Nachricht von dem Verkaufe alter Waffen und Rüstungen aus den Zeughäusern von Schwyz und Altorf wird dementirt in Artikeln der Neuen Zürcher Zeitung Nr. 136 und 140.

Waadt. In Lausanne sollen laut Nouvelliste Vaudois, 1877, Nr. 308, durch Nachgrabungen vor der Kathedrale mehrere Bronzetheile zu Tage gefördert worden sein, ohne Zweifel von Glocken herrührend, welche bei den wiederholten Feuersbrünsten (1216, 1219, 1235 und 1299) zu Grunde gegangen waren. Ausserdem wurden auch etliche mittelalterliche Münzen gefunden. Neuerdings (März) beklagt das „Feuille d'Avis de Lausanne", dass bei den Restaurationsarbeiten in der Kathedrale mit den Glasgemälden sehr rücksichtslos verfahren werde, und dass selbst diejenigen in der Rosette, Werke des XIII. Jahrhunderts, gelitten hätten. Als beschädigte Theile werden von einem Augenzeugen bezeichnet: die Bilder des Winters, des Pygmæen, des Frühlings, des Acephalus und eines Windes. — Ein Einbaum, den Fischer aus der Pfahlbaustation bei Morges nach Genf entführt hatten, ist von dort den rechtmässigen Besitzern wieder ausgeliefert worden. Allg. Schweiz. Ztg., 1878, Nr. 41.

Zürich. Die Art der Conservirung, welche für die in der Kirche von Oberwinterthur entdeckten Wandmalereien in Aussicht genommen worden ist — Maskirung durch bewegliche Panneaux — wird auch von einem Correspondenten der „Zeitschrift für bildende Kunst" empfohlen (Beiblatt Nr. 1, XIII. Jahrg., S. 12). Leider sind anlässlich der in der Kirche vorgenommenen Arbeiten sowohl die zwischen den Archivolten befindlichen Figuren, als auch mehrere der oberen Wandbilder (Jagd des

Prinzen Sigbert und Schluss der Passion), sowie die sämmtlichen Malereien an der Westwand zerstört worden.— Zürich. Von der Direction der öffentlichen Arbeiten wurde der Antiquarischen Gesellschaft die Eröffnung einer Wandnische am nördlichen Querschiff des Fraumünsters gestattet, welche, seit den Fünfziger Jahren vermauert, ein vermuthlich von Hans Waldmann gestiftetes Mauergemälde enthält, die Trinität zwischen den Schutzheiligen Zürichs darstellend. Die Wiederaufdeckung fand am 23. Januar, Morgens 9 Uhr, statt; das Bild war leidlich erhalten geblieben. Am 12. Februar wurde die Nische mit einer eisernen Thüre versehen, zu welcher ein Schlüssel bei der Direction der öffentlichen Arbeiten im Obmannamte und ein zweiter auf dem Bureau der antiquarischen Gesellschaft im Helmhause verwahrt werden soll. Ein Referat über das Nischengemälde in der Allg. Schweiz. Ztg., 1878, Nr. 25. — Der Direction des Gewerbemuseums ist es mit Unterstützung Seitens mehrerer Kunstfreunde gelungen, einen kostbaren gestickten Teppich, vermuthlich Zürcher Arbeit aus dem XVII. Jahrhundert, der in's Ausland verkauft werden sollte, für die Sammlungen des oben genannten Institutes zu erwerben.

Zug. Altes Rathhaus. Die durch Julius Lehmann, dem Verfertiger des berühmten Strassburger Münstermodelles, unternommene Restauration der spätgothischen Schnitzereien im oberen Saale ist nunmehr vollendet und sind die sämmtlichen Decorationen provisorisch montirt. Der Abschluss der Arbeiten erfolgt, sobald über die Wahl der farbigen Unterlagen (die früher aus rothem und blauem Papier bestanden) entschieden sein wird. — Im Amtsblatte für den Kanton Zug, 1878, Nr. 2, wird berichtet, dass längs der Liegenschaft zum „unteren Mäusi" in Zug die Ringmauer in einer Ausdehnung von 100—120 Fuss geschleift werden solle. Den Bau der Stadtmauern leitete bekanntlich Hans Felder, der Erbauer der Oswaldkirche in Zug und der Wasserkirche in Zürich. Sonntag den 17. März hat nun die Einwohnergemeinde entgegen einem Antrage des Herrn Kreiskommandanten Franz Müller mit 121 gegen 115 Stimmen beschlossen, dass auch der Theil der alten Ringmauern bildende Huwylerthurm geschleift werden dürfe. (Zuger Volksblatt Nr. 23, vergl. auch Neue Zürcher Zeitung Nr. 138.)

Neueste antiquarische und kunstgeschichtliche Literatur, die Schweiz betreffend.

Fortsetzung zu Nr. 1, 1878.*)

A. Bürkli-Meyer. Das Zürcher Seidenhandwerk oder die erste Periode der zürcherischen Seidenindustrie im XIII. und XIV. Jahrhundert urkundlich dargestellt. Vortrag gehalten in der technischen Gesellschaft am 19. Oktober 1875. Zürich, Druck von Orell Füssli & Cie., 1877.

Schweizerisches Gewerbeblatt, Organ der Gewerbemuseen Zürich und Winterthur. 1877. Nr. 20. Stube aus dem Anfang des XVII. Jahrhunderts. (Die Ehrenstube aus dem Seidenhof in Zürich.)

Sonntagsblatt des Bund. Nr. 38—40. Rhätiens Alterthümer und Kunstschätze, ein Ueberblick von Sam. Plattner (der Dom zu Chur, die Kirche in Zillis, das rhätische Museum in Chur). Nr. 45. Der Churer Todtentanz.

Zürich's Gebäude und Sehenswürdigkeiten. Zur Erinnerung an die XXVII. Jahresversammlung des Schweizerischen Ingenieur- und Architektenvereins. Den werthen Collegen gewidmet von der Section Zürich. Zürich, Orell Füssli & Cie., 1877.

1878, Nr. 2.

The Academy. Nr. 296, S. 16. Archæology in Switzerland. (Neueste Ergebnisse der Pfahlbautenausbeutung bei Anlass der Juragewässercorrection.)

Allgemeine Schweizer Zeitung. Nr. 2 und 49. Alterthümer von Basel-Augst. Nr. 16. Bericht über die wissenschaftlichen und künstlerischen Sammlungen in Winterthur. Nr. 25. Das wieder entdeckte Nischengemälde am Fraumünster in Zürich.

J. Amiet. Das St. Ursus-Pfarrstift der Stadt Solothurn seit seiner Gründung bis zur staatlichen Aufhebung im Jahre 1874, nach den urkundlichen Quellen. Beitrag zur schweizerischen Rechts- und Kirchengeschichte (Separatabdruck einer dem h. Bundesgericht eingereichten Klage). Solothurn, B. Schwendimann, 1878.

*) Das Verzeichniss der neuesten Literatur geben wir, ohne die Verantwortlichkeit für eine vollständige Aufzählung der jeweilig erschienenen Werke übernehmen zu können. Wir erlauben uns daher, an die Herren Autoren und Verleger, in deren Interesse es liegt, ihre Veröffentlichungen in weitern Kreisen bekannt zu wissen, die Bitte zu richten, unsere Verzeichnisse durch gefällige Mittheilungen vervollständigen zu helfen. Die Redaction.

Blätter für Münzfreunde. Numismatische Zeitung. Organ des Münzforscher-Vereins. Herausgegeben von H. Grote. 1877/78: Das Wappen von Basel.

Christlicher Volksbote aus Basel. 1877. Nr. 52. Auf der Pfalz. 1878. Nr. 1. Beim Münster. Nr. 2. Vom Münsterplatz zum alten Kaufhaus. Nr. 3. Die Predigerkirche. Nr. 4. Ein Blick auf die Bilder des Todes am ehemaligen Todtentanz. Nr. 5. Die Karthause in Basel.

Die Eisenbahn. Bd. VIII. 1878. Nr. 1. Die Chorstühle aus der Kathedrale zu Lausanne in der Schlosskapelle von Chillon.

Der Formenschatz der Renaissance. Herausgegeben von Georg Hirth in München. Verlag von G. Hirth in Leipzig. Entwürfe von Peter Flötner aus seinem Intarsienbuch „getruckt zu Zürych by Rudolff Wyssenbach, Formschnyder 1549.“ Lfg. 1, 4, 6, 7. Hans Holbein, Titelblätter zu Basler Drucken. Lfg. 2. Blätter aus Holbeins Skizzenbuch im Museum zu Basel. Lfg. 4—7, 9. Entwurf eines Portales, Lfg. 8, und eines Altars, Lfg. 9, aus den „Goldschmiedrissen“ im Museum von Basel.

Jahn, Dr. Albert. Die Kunde von der Benutzung der Bongarsischen Handschriften und Büchersammlung der Stadtbibliothek in Bern. Ein Beitrag zur Literargeschichte Berns, der Schweiz und des Auslandes. Mit einer Beilage: Bemerkungen über die Berner Stadtbibliothek, von A. W. Cramer. Bern, K. J. Wyss, 1878.

Keller, Ferd. The lake-dwellings of Switzerland and other parts of Europe. Second edition, greatly enlarged translated and arranged by John Edward Lee. F. S. A. F. G. S. In 2 Volumes. London, Longmans, Green & Co., 1878.

Musée Neuchâtelois. Fevrier 1878. Porte de la maison Hainard au Valanvron. Mit Abbildung.

Neujahrsblatt für 1878, herausgegeben von der Antiquarischen Gesellschaft in Zürich (der Mittheilungen Bd. XX., Heft 1). C. Dändliker, Hans Waldmann's Jugendzeit und Privatleben. Ein Kulturbild aus der zweiten Hälfte des XV. Jahrhunderts. Zürich, Orell Füssli & Cie., 1878.

Neujahrsblatt, herausgegeben von der Stadtbibliothek in Zürich auf das Jahr 1878. Die Glasgemälde von Maschwanden in der Wasserkirche zu Zürich (von J. R. Rahn). Zweite Hälfte (Schluss). Zürich, Orell Füssli & Cie.

Photographien nach Herrlibergers Aufnahmen des Rathhauses in Zürich. Herausgegeben von Jean Gut in Zürich.

Plattner, Samuel. Graubündens Alterthümer und Kunstschätze. Chur, Druck von Sprecher und Plattner, 1878.

Das Psalterium aureum von St. Gallen. Ein Beitrag zur Geschichte der karolingischen Miniaturmalerei. Mit Text von J. R. Rahn. Herausgegeben vom historischen Verein des Kantons St. Gallen. St. Gallen, Zollikofer, 1878, in Commission von Huber & Cie. (F. Fehr) in St. Gallen.

Revue Suisse des beaux-arts. 1878. Nr. 2. Glasgemälde in St. Moritz zu Zofingen. Nr. 5. Schenkungen von Herrn Fr. Bürki an die Stadtbibliothek Bern. Les fresques d'Holbein au palais épisopal de Coire par E. Périer.

Sonntagsblatt des „Bund“. Nr. 10. Neu entdeckte Wandgemälde in der Bergkirche U. L. Frauen zu Neunkirch im Kanton Schaffhausen.

Die Stadt Solothurn im Jahre 1659, nach dem Glasgemälde von Wolfgang Spengler von Constanz. J. Hürzeler, cop. fec. 1877. Lithographie X. Amiet Solothurn. Ein Blatt, herausgegeben bei Gelegenheit der Jahresfeier der Solothurner Lucas-Bruderschaft (nicht im Buchhandel).

Vögelin, F. Salomon. Die Wandgemälde im bischöflichen Palast zu Chur mit den Darstellungen der Holbeinischen Todesbilder. Eine kunstgeschichtliche Untersuchung. Herausgegeben von der Antiquarischen Gesellschaft in Zürich. Zürich, in Commission bei Orell Füssli & Cie. 1878.

Der Wollenhof nach seiner dreihundertjährigen Bedeutung für die Industrie Zürichs (von A. Bürkli-Meyer). Zürich, 1878 (nicht im Buchhandel).

Zeitschrift für bildende Kunst. Herausgegeben von Prof. Dr. Carl v. Lützow. Leipzig, Seemann, 1878. Bd. XIII. Beiblatt Nr. 12. Das neue Museum in St. Gallen. Nr. 18 u. f. Die Todesbilder in Chur. Nr. 19. Zur Charakteristik Urs Grafs.

Zürcher Taschenbuch auf das Jahr 1878. Herausgegeben von einer Gesellschaft zürcherischer Geschichtsfreunde. Neue Folge. I. Jahrgang. Zürich, 1878, Orell Füssli & Cie. Zürcherische Standesscheibe aus der Stadtbibliothek Winterthur. Uebersicht der im Jahr 1877 erschienenen Beiträge und Materialien zur Geschichte von Stadt und Kanton Zürich.

ANZEIGER

für

Schweizerische Alterthumskunde.

INDICATEUR D'ANTIQUITÉS SUISSES

№ 3 ZÜRICH. JULI 1878.

Abonnementspreis: Jährlich 2 Fr. 50 Cts.
Man abonnirt bei den Postbureaux und allen Buchhandlungen, sowie auch direct bei der Verlagsbuchhandlung von J. Herzog in Zürich.

Inhalt: 331. Alterthümer, gefunden im Frühling 1878 beim Brückenbau in Solothurn, von J. Amiet, S. 843. — 332. Römische Münztöpfe, von Urech. S. 848. — 333. Das Rathsiegel von Klein-Basel, von Dr. Achilles Burckhardt. S. 852. — 334. Urkundliches über den Werkmeister Hans Felder, von J. R. Rahn. S. 855. — 335. Verzeichniss der Glasmaler von Luzern, von Th. v. Liebenau. S. 857. — 336. Zur Geschichte der Glasmalerei, von J. R. R. S. 861. — 337. Façadengemälde an einem Hause in Ernen (Wallis), v. W. S. 862. — Kleinere Nachrichten. S. 863. — Neueste antiquarische und kunstgeschichtliche Literatur, die Schweiz betreffend (Fortsetzung). S. 866.

331.

Alterthümer, gefunden im Frühling 1878 beim Brückenbau in Solothurn.

An der Stelle der bisherigen zwei hölzernen Brücken über die Aare zu Solothurn werden gegenwärtig zwei neue Fahrbrücken von Eisenkonstruktion erbaut. Die obere dieser Brücken, welche die Vorstadt mit der Stadt verbindet, wird zwei steinerne Pfeiler erhalten, welche unter Anwendung der pneumatischen Fundation 9½ Meter unter Niederwasser versenkt werden. Der eiserne Caisson unter dem Pfeiler hat eine Länge von M. 11,3 und eine Breite von M. 3,3. Durch Zuführung komprimirter Luft wird es den Arbeitern gestattet, die Fundamenträume *im Trockenen* auszugraben. Einer dieser steinernen Pfeiler steht bereits im Wasser, 24 Meter vom linken Aarufer entfernt. Sowohl beim Abbrechen des alten linksufrigen Brückenkopfes und der Fundation unter demselben als beim Ausgraben des Fundamentraumes zum ersten steinernen Pfeiler kamen Alterthümer zum Vorschein, welche mit voller Sicherheit schliessen lassen, dass schon zur Römerzeit eine Brücke von Holzkonstruktion an der Stelle der bisherigen alten Fahrbrücke stand, während man bis dahin annahm, die einzige Römerbrücke, welche zu Salodurum die beiden Aarufer verband, sei weiter oben, noch oberhalb der jetzigen Eisenbahnbrücke, an der Stelle gestanden, wo heute noch in Erinnerung an die Enthauptung der thebäischen Martyrer (auf dieser Brücke) die Kapelle Tribeinskreuz steht. Wenn wir auch die alte Tradition von der Stelle, wo die Römerbrücke zur Zeit des Martyriums der Thebäer (302 nach Chr. nach bisheriger Annahme, 285 nach Dr. Alois Lütolf) stand, keineswegs verwerfen wollen, indem die bei niederm Wasserstand an jener

Stelle oft entdeckten Brückenpfähle von starkem Eichenholz[1]) nicht auf eine blosse Nothbrücke leichterer Konstruktion schliessen lassen, wie sie wohl an derselben Stelle Herzog Leopold im Jahre 1318 zur Zeit der Belagerung Solothurns errichten liess, so ist jedenfalls doch nun erwiesen, dass auch eine Brücke weiter unten an der Stelle der bisherigen Fahrbrücke zum Castrum führte, dessen gewaltige Mauern, im Innern von Mörtelguss mit Kieselsteinen ausgeführt, dicht am Brückenkopf beim Storchen, früherm Gasthause zur Gilge, beginnen. Freilich könnte man sagen, das Vorhandensein jener Brückenpfähle bei Tribeinskreuz habe erst in späterer Zeit zu der Entstehung der Tradition, die Enthauptung der Thebäer *dorthin* zu verlegen, statt auf die *Brücke beim Castrum*, Anlass geboten. Denn die älteste Urkunde, die das Vorhandensein jenes Kreuzes „ennet der Aar" beweist, datirt erst vom St. Thomasabend 1362 (Soloth. Wochenbl., 1817, S. 390). In einem Contracte vom Lichtmessabend 1408 (Soloth. Wochenbl. 1825, S. 170) heisst dasselbe „Drübeinskreütz". Die älteste Nachricht von der wohl erst im Anfange des XV. Jahrhunderts erbauten Kapelle finden wir in der lateinischen Beschreibung der pompösen Ankunft des Gegenpapstes Felix V. (Amadeus von Savoyen) in Solothurn vom 20. Juni 1440 und von dessen Rückkunft vom Konzil zu Basel (4. Oktober 1442), zu welcher Zeit die Kapelle mit einem porticus bereits stand und „Oratorium Crucis" genannt wird (Staatsarchiv Soloth.). Der wahrscheinliche Stifter oder Erneuerer des Kreuzes „Kurad Trübein", hatte eine Jahrzeit bei den Franziskanern gestiftet (Kal. Febr. Anniv. fratr. min. Solod.). Im Jahre 1318 stand also vielleicht nur ein Kreuz, und noch keine Kapelle an jener Stelle, und *der Zeit* nach könnten allerdings die Brückenpfähle in der Aare alldort, weil deren Vorhandensein weiter hinauf nicht erwiesen ist, auch das Kreuz vielleicht erst später, nach 1318, errichtet wurde, von Leopolds Brücke herrühren. Auf der andern Seite ist nicht wohl anzunehmen, dass die *örtliche* Tradition erst inner der Jahre 1318 bis 1362, also inner 44 Jahren, entstanden sei; denn inner dieser Zeit lebten wohl noch viele Solothurner, welche als Augenzeugen sich an Leopolds eingestürzte Brücke, die grossmüthige Rettung der Feinde und die feierliche Uebergabe der noch vorhandenen, von Leopold dem St. Urs geweihten Fahne erinnerten und Leopolds Brückenpfähle nicht wohl mit denjenigen der durch das Martyrium längst berühmten Heidenbrücke hätten verwechseln können. Die Tradition von einer „*Heidenbrücke*" bei Tribeinskreuz und dort stattgefundener Enthauptung der Thebäischen Soldaten muss also *älter* sein als erst seit 1318. Dadurch gewinnt die Annahme, dass zur Römerzeit zwei Brücken bei Salodurum waren, eine, welche zur grossen Heerstrasse zwischen Aventicum und Augusta Rauricorum gehörte, und um das Castrum herum in den sog. Heerweg (Heerenweg) und eine andere, welche vom rechten Aarufer direkt zum Castrum führte, alle Wahrscheinlichkeit, und wird nicht nur durch die örtliche Tradition und alte Legende, sondern namentlich auch durch die neuesten Fünde vollständig bestätiget.

---

[1]) Im Kirchenschatze der alten St. Ursuspfarrkirche befindet sich eine alte St. Ursusstatue, die aus einem Pfeiler der bei Tribeinskreuz einst gestandenen Heidenbrücke geschnitzt wurde. Dieser Pfeilerbalken ward 1599 bei dem damaligen niedern Wasserstande herausgezogen. Joh. Jakob Zeltner liess ein St. Ursusstandbild daraus schnitzen, das er am 8. Januar 1602 in die Kirche verehrte (Stiftsprot. 1602, S. 192. Vergl. mein Buch über das St. Ursuspfarrstift, Soloth., Schwendimann 1878, S. 451, 542).

Vor Allem erinnern wir an das in unserm Besitze befindliche altrömische Votivbeilchen mit der Aufschrift DECIM · M · F · IOVI VOT ·, welches im Juni 1857 auch im Aarbette, bei der neuen Eisenbahnbrücke, die zwischen den erwähnten Stellen der beiden Heidenbrücken errichtet ist, gefunden wurde. (Vrgl. Anzeiger für schw. Gesch. und Alterth. Oktob. 1857, No. 4, S. 49, wo das Beilchen beschrieben und abgebildet ist).

Zu den neuesten Fünden übergehend, bemerken wir, dass nach Entfernung einiger grosser Steine der linke Flusspfeiler bei Quote 420,00 (über Meer) auf dem Flussbette sass, welches in der Brückenaxe an dieser Stelle am tiefsten ist. Der mittlere Winterwasserstand ist ungefähr auf Quote 424,70. Die Quote des höchsten bekannten Hochwassers der Aare steht auf 428,60.

Im Anfange des Monats März 1878 wurde *unter* der Fundation des alten *Brückenkopfes* des linken Ufers, auf der Tiefe von Quote 423,80, ein grosses Zweihänderschwert gefunden, dessen Griff mit einem Knopfe endet mit kreisrunder Scheibe, an deren beiden Seiten zwei kleinere Scheiben angebracht sind. Der Griff hat eine Länge von M. 0,205, die Querstange 0,21, die in zwei Stücke gebrochene, in der Mitte kanalirte zweischneidige Klinge, soweit sie noch erhalten, hat eine Länge von 0,77, eine Breite von ca. 5 Centimeter. Das ganze Schwert mit der verlorenen Spitze mag etwas über einen Meter lang gewesen sein. Es stammt wohl, aus der Form des Knopfes zu schliessen, aus der nachburgundischen Zeit, wie das Gemäuer des Brückenkopfes, unter dem es zwischen dem Pfahlwerke lag. Mit den alemannischen Scramasaxen hat es keine Aehnlichkeit. In die Zeit des spätern Mittelalters kann es seiner tiefern Lage nach (auf Quote 423,80 und 1,20 unter dem mittlern Wasserstand, und über 1 Meter unter dem Boden) nicht wohl fallen, oder man müsste dann annehmen, dass, was unwahrscheinlich, das alte feste Widerlager später erneuert worden wäre.

Noch interessanter sind die Fünde im Caisson beim Ausgraben des Fundamentraumes zum linken Brückenpfeiler, die im Verhältniss des kleinen Raumes, auf welchem diese Fünde gemacht wurden (M. 11,30 auf 3,30), sehr reichhaltig ausfielen. Wir zählen dieselben der Reihenfolge nach auf, wie sie lagen und in den allmählig angewachsenen Schichten des Flussbettes gefunden wurden. Mann kann mit Sicherheit annehmen, dass die tiefer gelegenen Stücke in älterer Zeit in's Wasser fielen, als die in den obern Schichten gefundenen. Die nachfolgenden Angaben sind den exacten Aufzeichnungen entnommen, die uns auf das Bereitwilligste Herr Ingenieur *P. Simons*, der die Brückenbaute leitet, und während des Grabens und der pneumatischen Versenkung täglich im Caisson sich befand, mittheilte.

Die Arbeiten im Caisson begannen Mitte März 1878. Auf der Quote 420,6 (über Meer), 4,1 unter dem Niederwasser, etwa 0,3 bis 0,4 unter der Oberfläche des Flussbettes wurde ein Bronzering im Durchwasser von 0,06 und ein einfacher Bronzenagel gefunden.

Auch fand sich ganz zuoberst ein von Herrn P. Simons selbst aufgefundener *Schalenkiesel*, wie deren Herr E. von Fellenberg in den keltischen Pfahlbauten des Bielersee's mehrere entdeckte. Dieser Stein, wohl das älteste Fundstück, ist, wie Herr S. meint, offenbar mit dem Flussgeschiebe hergeschwemmt worden, indem er sonst tiefer hätte liegen müssen. Der Kiesel hat zwei Schalen, eine auf jeder Seite

und durchaus die gleiche Form, wie der von Dr. F. Keller im Anzeiger Nro. 3 von 1876, p. 679 (Taf. VIII Fig. 1) mitgetheilte. Herr Dr. F. Keller hält dieses Werkzeug aus der Steinzeit für einen Apparat zur Durchbohrung der Steinbeile, beziehungsweise zum Halten des in der Schale sich drehenden Bohrers. In dem Ausgrabungsraume selbst fanden sich die eichenen Pfähle von 6 in verschiedenen Zeitperioden, wohl schon seit keltischer oder römischer Zeit bis in unsere Tage eingeschlagenen Jochen, deren einzelne Jahrhunderte lang gestanden haben mögen. Gieng ein Joch in Kriegszeiten oder durch den Zahn der Zeit zu Grunde, so wurde ein neues Joch immer dicht neben das alte eingeschlagen. Auch lagen einige sehr grosse Steine, offenbar von einem alten zum Zwecke der grössern Festigkeit des Joches ausgeführten Steinwurfes herrührend, in dem Raume. Unter diesen Steinen fand man verschiedene Hufeisen von Maulthieren und nicht weniger als 8 eiserne Messerklingen in verschiedener Grösse, in einer Länge von 0,165 bis 0,13. (Fig. 1). Die Klingen sind alle von gleicher Form, haben auf dem Rücken eine Stufe, von welcher an sich der Rücken bis zur Spitze allmälig abkrümmt, während die Schneide eine ganz gerade Linie bildet. Von den wahrscheinlich blos hölzern gewesenen Heften hat sich keines erhalten. Es scheinen sogenannte Schnitzmesser gewesen zu sein; sie sind offenbar römisch. Bei den Steinen lagen auch eiserne Ueberreste eines einst von der Brücke herunter gestürzten Wagens und das Zahnrad einer Spannvorrichtung, beides neuerer Zeit angehörend.

Etwas tiefer als diese Fünde fand ein Arbeiter in den letzten Tagen des März im Aarbette eine leider etwas defecte Bronzestatuette des Gottes *Mercur*, aus der Blüthezeit römischer Kunst. Die Statuette lag auf Quote 420, etwa 4,70 unter dem niedrigen Winterwasserstand und 0,6 unter der Oberfläche des Flussbettes (S. photograph. Abbildung). Sie hat eine Länge von 0,1. Die Flügel, die sonst an dem Hute (petasus) angebracht sind, scheinen dicht aus dem Kopfhaar herauszuwachsen, oder es müsste der petasus mützenartig, dicht am Kopfe anliegend, gedacht werden. Die Flügel stehen wie Hörner zum Kopfe heraus und der Finder glaubte zuerst einen goldenen Teufel gefunden zu haben. Der rechte Fuss der Statuette fehlt; an dem linken ist keine Spur eines Flügels mehr vorhanden, wenn überhaupt je einer daran war. Die „Talaria“ scheinen ganz gefehlt zu haben. In der rechten Hand trug die Statuette den leider nicht mitaufgefundenen, wahrscheinlich durch Oxydirung im Laufe der Zeit verschwundenen Schlangenstab (Caduceus). Man sieht an dem an der Hand angebrachten Ring noch deutlich das Loch, in welchem einst der Caduceus steckte. Mit der Linken trägt das Bild den vollen Beutel (das marsupium), welcher birnenförmig auf der flachen Hand liegt, und nicht, wie diess gewöhnlich, wenigstens auf allen mir bekannten Bildern und Darstellungen, der Fall ist, an dem obern Theile von der Hand getragen wird. Die Rückenbildung der Bronzestatuette ist künstlerisch sehr schön ausgeführt, der vordere Theil ist leider stark oxydirt.

Ungefähr in der gleichen Flussbettschichte des Mercur, in geringer Tiefedifferenz von einander, fanden die Arbeiter drei römische Bronzemünzen, die jedoch sehr schlecht erhalten sind. Die jüngste ist eine Kleinbronze-Münze des Kaisers Valentianus I. (Chr. 364—375) Av. D · N · VALENT(inianus p. f. aug.), belorberter Kopf des Kaisers. Rev.: Gloria RoMANORVM. Der Kaiser mit dem Labarum

einen Gefangenen herbeischleppend. Die zweite von Grossbronze ist eine kaum mehr erkennbare Münze des Kaisers Marcus Aurelius, auf deren Rückseite sich noch die Spuren einer stehenden Pallas finden. Die Legenden sind gänzlich erloschen Nur das S · C (Senatus Consulto) ist in der Area noch ersichtlich. Die Münze dürfte nach Vergleichungen in das XXII. Tribuniciat, also in das Jahr 168 nach Chr. fallen. Die älteste zuletzt aufgefundene, daher wohl am tiefsten gelegene Münze ist eine Grossbronzemünze des Kaisers Antoninus Pius. Die Legenden sind verwischt. Die Physiognomie des Kopfes ist noch erkennbar, ebenfalls auf dem Revers die stehende Felicitas. Die Münze dürfte nach Vergleichungen ins II. Tribuniciat oder in's Jahr 139 nach Christus fallen, so dass zwischen der ältesten und jüngsten der aufgefundenen Münzen mehr denn zwei Jahrhunderte liegen, die in einer sehr geringen Bodentiefedifferenz von einander lagen.

Zwischen der Tiefe, wo der Mercur lag, bis zur Tiefe der Quote 419,00 ü. M. fanden die Arbeiter nebst einer „Falx" nicht weniger als 6 Aexte und Beile der verschiedensten Formen, die schon desshalb römisch sein müssen, weil sie tiefer als der Mercur und die Münzen lagen, und die, weil sie offenbar bei den jeweiligen Brückenbauten, beziehungsweise Jocherneuerungen gebraucht wurden und bei diesen Anlässen ins Wasser fielen, auch zugleich beweisen, dass an der gleichen Stelle zur Römerzeit eine Brücke zum Castrum führte.

Die *Falx* oder *Sichelwaffe* (0,25 lang, 0,07 breit, 0,025 dick) wurde Anfangs April gefunden. Sie ist wohl kein Hackenmesser zum Beschneiden der Bäume, sondern eher eine Waffe, ein Belagerungsinstrument, vielleicht eine falx muralis, mit welcher die Römer die Belagerten von der Mauer herabzogen (Caesar B. G. III. 14. VII. 22), der Harpe ähnlich, deren eine der Mythos ja auch dem Perseus in seinem Kampfe gegen die Medusa in die Hand legt. Unsere Falx wurde nicht, wie eine Sichel oder Sense in einem Winkel, sondern gerade auf eine hölzerne Stange gesteckt, ähnlich, wie im Mittelalter die Halebarten (Fig. 6). Mit den Halebarten der ältesten Form hat das Stück viele Aehnlichkeit.[1])

Die aufgefundenen Beile sind folgende:

a) eine sehr grosse *Stossaxt* (Bundaxt), in welcher noch ein Theil des harthölzernen Stieles steckt. Länge: 0,42; Breite: 0,07; 0,02; 0,08; Dicke: 0,045. (Fig. 2.)

b) eine etwas kleinere *Stossaxt*, in welcher ebenfalls noch ein Theil des Stieles steckt. Länge: 0,35. Breite: 0,065; 0,025; 0,07. Dicke: 0,05. (Fig. 3.)

c) eine grosse *Zimmeraxt*. Länge: 0,30; Breite: 0,145; 0,07; 0,15. Dicke: 0,035. (Fig. 4.)

d) eine kleinere, schmälere *Zimmeraxt*; Länge: 0,30. Breite: 0,07; 0,05; 0,09. Dicke: 0,035. (Fig. 5.)

e) ein *Handbeil*, in welchem noch ein Theil des Stieles steckt: Länge: 0,23. Breite: 0,055; 0,035; 0,065. Dicke: 0,05.

f) ein kleineres *Handbeil*, älteste Form, welches auch am tiefsten lag. Länge: 0,18. Breite: 0,055; 0,035; 0,125. Dicke: 0,045.

[1]) Wir werden später mehrere andere, seither beim zweiten Brückenpfeiler gefundene falces beschreiben, die uns nun entschieden zur Ansicht führen, dass wir eine *Waffe*, und kein Zimmermannsinstrument vor uns haben.

Interessant ist ferner das Auffinden einer zusammengedrückten und ausser alle Form gebrachten bleiernen Masse, welche einem Pfahlschuhe ähnlich sieht, jedoch bei genauerer Betrachtung Spuren einer Bandverzierung zeigt, die schliessen lässt, dass die Masse ein Gefäss gewesen. Dasselbe wurde tief unter den übrigen Gegenständen gefunden (Quote 417,50) und kann man das Hinunterkommen in jene Tiefe, schon der Aehnlichkeit mit einem Pfahlschuhe wegen, nur so erklären, dass jenes Bleigefäss, welches auf der Oberfläche des Flussbettes gelegen haben mag, von einem einzurammenden Pfahle erfasst und mitgenommen wurde. Nach der Ansicht des Ingenieurs Simons lag dasselbe zur Zeit, als einmal neue Jochpfähle geschlagen wurden, auf der Oberfläche des Flussbettes. Als man den Pfahl legte, stiess die Pfahlspitze mitten in das Gefäss und drückte es beim Einrammen des Jochpfahles durch die Erde hinunter bis auf die benannte Tiefe. Als wir heute (21. Mai) die hohle trichterförmige Spitze der Bleimasse von der darin befindlichen sandigen Erde reinigten, fiel eine kleine Scherbe eines römischen Terracottagefässes heraus, so dass wohl kein Zweifel vorhanden, dass die Bleimasse römischen Ursprungs ist.[1])

Noch ist der Fund eines grossen *Dolchmessers* zu erwähnen, welches man. wenn es nicht *ganz zu unterst* gelegen wäre, für alemannisch halten könnte. Es ist, wie die alemannischen Dolche, einschneidig und es ist noch ein Theil der über dem Griffeisen mit Nägeln befestigten Hirschhorn-Belegung vorhanden. Auch dieses Messer muss, ungeachtet seiner an neuere Zeiten mahnenden Form, in die Römerzeit fallen, denn es lag tief unter dem Mercur, den Münzen und den Beilen, in der gleichen Schichte wie das Handbeil f., ungefähr auf Quote 419. —

Von Quote 419 bis zur Quote 416,05, wo ungefähr die Bettonunterlage des steinernen Pfeilers beginnt, wurde nichts mehr gefunden.

Beim zweiten Brückenpfeiler, wo die Ausgrabungen nächstens beginnen, werden sicher neue Fünde gemacht, deren Mittheilung später folgen wird.

Solothurn, den 21. Mai 1878. J. Amiet, Advocat.

332.

Römische Münztöpfe.

Schon der sel. Dr. H. Meyer in Zürich hat sowohl in der *Zeitschrift für Alterthumswissenschaft* 1840 als im gegenwärtigen *Anzeiger für schweizerische Altherthumskunde,* März und Juni 1867, über die in der Schweiz aufgefundenen römischen und keltischen Münzen Bericht gegeben. Er wies dort die Zahl von 98 seit 1442 bis zur Gegenwart bekannt gewordenen grössern Fünden nach, zwar nicht in dem Sinne, dass dieselben in ebensoviel irdenen oder bronzenen Vasen enthalten gewesen seien, denn die Zahl der Münztöpfe selbst dürfte, nach meinem Dafürhalten, bei Weitem nicht so beträchtlich sein.

[1]) Auch beim zweiten Brückenpfeiler fand sich seither eine ähnliche, 25 Pfund schwere, tafelförmige, aber zusammengedrückte Bleimasse.

Sehr richtig aber ist die Bemerkung Meiers, dass die Fünde ganz verschiedenen Epochen der römischen Herrschaft angehören, und dass sie geschichtliche Urkunden sind, aus welchen sich auf wichtige Momente der politischen Geschichte unsers Vaterlandes schliessen lasse. Die Münztöpfe rühren gewiss aus Zeiten drohender feindlicher Einfälle in die vorher im Frieden befindlichen Landschaften her, wobei sich selbstverständlich ergibt, dass in jedem besondern Gefäss nur Münzen kürzerer Perioden, oft nur weniger und gleichzeitiger Herrscher aufbewahrt lagen, während die ohne besonderes Gefäss, einzeln oder beisammen gefundenen Münzen, welche Weihgeschenke in Tempeln, auf Höhen, in Flüssen und Quellen waren, oder welche auf Brandstätten ganzer Ortschaften, wie z. B. Windisch, gesammelt werden, meist Münzen mehrerer Jahrhunderte, oft von Augustus und früher bis zu Arcadius und Theodosius sind.

Es sei mir hier gestattet, zwei in Gefässen aufbewahrte Münzdepot zu besprechen, von denen das eine zwar schon bekannt ist, bezüglich seines Gefässes hingegen noch einiges ferneres Interesse darbietet, das andere aber ein ganz neues ist.

I.

Der römische Münztopf, von welchem Dr. Meyer in unserm Anzeiger 1861, September, Seite 49, Meldung thut, und von dem er noch den Inhalt von 230 Münzen zur Durchsicht erhielt, ist nicht, wie dort irrthümlich angegeben wird, von gebranntem Thon, sondern von Lavezstein. Er wurde, wie auch Meyer bemerkt, in *Hausen* bei Windisch unter dem Strunke eines alten Baumes von einem Bauer hervorgegraben und enthielt ursprünglich 340 meist kleinere wohlerhaltene römische Kupfermünzen. Sammt dem grössten Theile seines Inhalts gelangte er sofort an den damaligen Pörtner von Königsfelden, der die einzelnen Münzen nach und nach an fremde Besucher der dortigen Lokalitäten verkaufte. Meyer sah deren, wie bemerkt, noch 230 Stücke, und als ich mehrere Jahre später dazu kam, erwarb ich den vorhandenen Rest von wenigstens 30 Stücken (von Crispus, Constantinus I. und II., sämmtlich vortrefflich erhalten) nebst dem noch vorhandenen Topfe von Lavezstein, der mir Veranlassung zu gegenwärtiger Notiz gibt.

Ueber das Material, den Lavezstein, und die daraus fabrizirten Gefässe überhaupt, gibt uns Herr Dr. Ferdinand Keller im Anzeiger v. 1869 S. 215 interessanten Aufschluss und die gründlichste Belehrung. Die Gestalt unsers Münztopfes entspricht ganz der von diesem Gelehrten gemachten Beschreibung und der daselbst auf Tafel XIX No. 1 von ihm gegebenen Abbildung in Form und annähernder Grösse eines in einem Grabhügel zu Pfäffikon, Kt. Zürich, gefundenen Exemplars, nur fehlt dem unsrigen der eiserne Reif mit Tragbogen am obern Rande, weil dieser letztere abgebrochen ist; auch zeigt die äussere Oberfläche eine verschiedenartige Verzierung. Der kleine Kübel scheint gedrechselt zu sein, hat oben 10 Centimeter und am Grunde 8 Centimeter im Durchmesser; die Dicke am obern Rande ist 5—8 Millimeter und und die noch vorhandene Höhe des Topfes beträgt 9—10 Centimeter, so dass die ursprüngliche ungefähr 11 - 12 Centimeter gewesen sein mag. S. Fig. 7.

Wenn wir die Vergrabungszeit dieses Geschirrs berücksichtigen, die nicht schwer angegeben werden kann, so stimmt sie auch mit der Epoche überein, wo nach den Erörterungen Herrn Kellers Lavezgeschirre in der Schweiz gebräuchlich waren. Unter obigen 230 Münzen befanden sich 32 von Constantinus II. Nehmen wir an,

es seien beim Funde überhaupt keine jüngeren vorhanden gewesen, so umfasst die Sammlung von des Probus erstem Regierungsjahre 276 bis zu des Constantinus II. letztem Münzprägjahre 340 einen Zeitraum von 64 Jahren, und *vor* dem Jahr 340 kann sie jedenfalls nicht in den Boden gelegt worden sein. Ist zu vermuthen, dass, da *nach* diesem Jahre die Münzen der Nachfolger, nämlich des Constantinus II. (gestorben 361) oder des Julianus Apostata (gestorben 363) oder des Valentinianus, Valens, Gratianus (Letzter gestorben 383) u. s. w., wenigstens ebenso häufig zirkulirten als die vorgefundenen, sie daher unter den vorgefundenen doch noch mit einigen Stücken repräsentirt sein müssten, so kann man mit ziemlicher Sicherheit den Zeitpunkt der Vergrabung als denjenigen bezeichnen, welcher den für unser Vaterland verhängnissvollen Invasionen germanischer Völker um die Mitte des 4. Jahrhunderts *unmittelbar* vorherging.

II.

Der zweite hier zu besprechende Münztopf mit dessen Inhalt wurde vor Kurzem in Windisch ausgegraben und enthält gegen 87 Kupfer- und Weisskupfer-Münzen, die im Ganzen ziemlich oxydirt, aber doch leicht zu bestimmen sind und von denen sogar mehrere eine vortreffliche Erhaltung zeigen. Das Gefäss selbst erhielt ich in mehrere Stücke zerschlagen. Es ist von schwarzem grobem Thon, etwas nachlässig geformt und liesse sich durch Vereinigung der Scherben theilweise wieder herstellen. Seine Form ist eine rundliche, der Boden hat auswendig 8 $^1/_2$, der Bauch in der Mitte ca. 17, der etwas verengerte Hals ca. 10, und die Oeffnung oben ca. 12 Centimeter im Durchmesser. Die ganze Höhe mag ungefähr 20 Centimeter betragen haben. S. Fig. 8.

Wenn wir beide Fünde I und 2 mit einander vergleichen, so ist es nicht ohne Interesse, zu sehen, wie der eine historisch sich an den andern anschliesst. Der gegenwärtige ist älter, als der Laveztopf; seine Münzen beginnen mit Claudius Gothicus' erstem Regierungsjahr 268 n. Chr. und hören mit Diocletianus und Maximianus Herkulius, also 304 auf, während diejenigen des Laveztopfes mit Probus beginnen und bis zu des Constantinus II. letztem Münzprägungsjahre 340 n. Chr. reichen.

Es mussten also auch um das Jahr 304 Gefahren von Seite herannahender Feinde das Land bedrohen und die Leute zu Schatzvergrabungen veranlassen. Und wirklich auch besonders in diese Zeit fallen erneuerte Versuche der wilden Stämme jenseits des Rheines, über diesen zu setzen und römisches Gebiet zu plündern oder zu erobern. Am 1. Mai 305 abdicirte Diocletian und zwang seinen weniger dazu geneigten Mitkaiser Maximian gleichfalls, abzutreten, nachdem beide mit ihren Cäsaren in harmonischem Vierklang nicht ohne viele Kriege und Empörungen der Völker das weitläufige Reich längere Zeit beherrscht hatten. Damals wurden Galerius und Constantius Chlorus Auguste und ersterer erhob den Severus und den Maximinus Daza zu Cäsaren. Schon vorher hatte der wackere Constantius zur Sicherstellung der Reichsgrenzen siegreiche Kriege geführt. Bei seinem Tode am 25. Juli 306 usurpirte sein Sohn Constantinus, später der Grosse genannt, die Herrschaft und erhob sich nach wenigen Jahren blutiger Kämpfe zum Alleinherrscher. Die Uneinigkeit der Regenten, die nur äusserlich ein „Tetrachord" bildeten, und die Kämpfe, die stets auf's Neue vorauszusehen waren, reizten zu jener Zeit die feindlichen Barbaren zu

neuen Angriffen und Einfällen, und so können wir uns wohl vorstellen, wie die stets beängstigten Bewohner unserer Gegenden an so vielen Orten ihre Habseligkeiten und ihr weniges Geld in Sicherheit zu bringen trachteten.

Die Münzen dieses zu Windisch gemachten Fundes umfassen also einen Zeitraum von wenigstens 36 Jahren, nämlich von Claudius Gothicus 268 bis 304, dem Jahre, das der Abdankung Diocletians voranging. Bei einem Vorrath von 87 Stücken würden sich gewiss solche von Constantinus oder seinem anfänglichen Mitregenten oder seiner jungen Söhne vorgefunden haben, wenn der Schatz nur wenige Jahre nach 304 zusammengebracht und versteckt worden wäre, weil sie im ganzen römischen Reiche bald ebenso häufig wurden, als es die im Topfe vorhandenen auch nur sein konnten.

Dieser Zeitraum von 268—304 enthält in der Geschichte den tiefen Verfall des einst so mächtigen Reiches. Zwar zeigt es sich während desselben auch, dass einige vortreffliche, kriegerische und unternehmende Kaiser, wie ein Aurelian, Probus, Claudius, die Befestigung und den Wiederaufbau des Reiches anstrebten und ihm wirklich einen vorübergehenden Glanz der Grösse verschafften, indem es ihnen gelang, wenn auch nur auf kurze Zeit, die äussere Integrität desselben trotz den erbitterten Anläufen der wilden und unruhigen Grenznachbarn zu behaupten.

Von den hier monetarisch repräsentirten Herrschern sind sämmtliche, mit Ausnahme des Senators Tacitus, durch das Heer zu Imperatoren ausgerufen, nach kurzer Regierung aber auch sämmtlich, mit Ausnahme des Claudius Gothicus, gewaltthätig um's Leben gebracht worden. Wir lassen ihre Namen nebst den Rückseiten in der Reihe nach der gefundenen Zahl ihrer Münzen folgen.

Siebenunddreissig Stück von Probus. Auf der Vorderseite stehen die Namen und Titel, und zwar verschiedentlich von dem einfachen IMPerator PROBVS AVGustus an bis zu der vollen Umschrift IMPerator Cajus Marcus AVRelius PROBVS Pius Felix AVGustus. Die 18 verschiedenen Averse sind folgende:

Soli invicto.	Adventus Augusti.
Romæ eternæ.	Abundantia Augusti.
Marti Pacifero.	Providentia Augusti.
Concordia militum.	Salus Augusti.
Securitas perpetua.	Conservatio Augusti.
Felicitas temporum.	Felicitas Augusti.
Virtus Probi Augusti.	Victoria Augusti.
Virtus Probi.	Pax Augusti.
Virtus Augusti.	Restitutor Orbis.

Fünfzehn Stück von Aurelianus. Sein voller Name lautet sonst: Imperator Cajus Claudius Lucius Domitius Aurelianus Augustus, kommt aber auf keiner der gegenwärtigen Münzen in diesem Umfange vor. Das Meiste der Bezeichnungen hier lautet: IMPerator Cajus (oder Claudius) AVRELIANVS AVGustus.

Es sind 8 Reverse:

Jovi Conservatori.	Virtus militum.
Providentia Deorum.	Oriens Augusti.
Concordia legionum.	Pictas Augusti.
Fortuna Redux.	Restitutor Orbis.

Fünfzehn Stück von IMP C C VAL DIOCLETIANVS PF AVG.

Mit folgenden Reversumschriften:

Victoria Augusti. Jovi Conservatori.
Conservatio Augusti. Herculi Conservatori.

Fünf Stück von IMP C M A VAL MAXIMIANVS PF AVG.

Mit 3 verschiedenen Reversen:

Virtus Augustorum.
Jovi Conservatori.
Herculi Onservatori (sic!) Sonderbarer Prägungsfehler auf zwei Stücken auf denen der farnesische Herkules mit Keule und Beute dargestellt ist.

Vier Stück von IMP C M AVR CARINVS NOBilis Cæsar und statt letztern Titels auch: PF AVG.

Reverse:

Sæculi felicitas. Virtus Augustorum.
Genius exerciti. Aequitas Augustorum.

Vier Stück von IMP C NVMERIANVS PF AVG.

Reverse:

Jovi Victori. Pietas Augustorum (Mercur mit bulga und caduceo.)
Mars Victor.
Providentia Augustorum.

Zwei Stück von IMP C M CL TACITVS PF AVG.

Reverse:

Temporum felicitas. Salus Augusti.

Die beiden Münzen sind von Weisskupfer, wie auch mehrere von den vorhergehenden.

Ein Stück von IMP C M AVR CARVS PFAUG.

·)(· Providentia Augustorum.

Ein Stück von IMP CLAVDIVS AVG.

·)(· Victoria Augusti.

Ausserdem waren noch 2—3 unbestimmbare, an den Topfgrund angebackene, durch Oxydation beschädigte Münzen. Im Ganzen also **87**. Was die verschiedenen Exergues betrifft, so zeigen sie gleichfalls grosse Manigfaltigkeit an Buchstaben und Zahlen und Zeichen, welche sich auf die Prägungsstätte und den Münzfuss beziehen.

Aarau, im Mai 1878. URECH.

333.

Das Rathsiegel von Klein-Basel.

Ochs I. p. 400 schreibt über das Rathsiegel von Klein-Basel: „Die kleine Stadt bekam ein eigenes Siegel, mit der Umschrift S.' Civium minoris basilee. (Insiegel der Bürger des mindern Basels). In demselben ist ferners das Münster mit den zween Thürnen abgebildet; gleichwie auf dem alten Siegel der grossen Stadt. Beyde

unterscheiden sich aber darinn, dass die Buchstaben A M (Ave Maria) [in Wirklichkeit A Ω] auf dem Siegel der grossen Stadt sich befinden, da hingegen das Brustbild eines Bischofs unter der Kirchthüre auf dem Siegel der kleinen Stadt vorgestellt ist. Ein vielbedeutender Unterschied, welcher, nach der Denkungsart jener Zeiten, anzeigen sollte, dass die Bürger der grossen Stadt unmittelbar von der heiligen Jungfer gleichsam zu Lehen rührten, die Klein Basler aber unmittelbar von dem Bischof."

Heusler (Verfassungsgesch. p. 357) sagt: „Schon an einer Urkunde von 1278 erscheint das Stadtsiegel, welches, etwas kleiner als das Gross Basels, die Abbildung des Münsters trägt mit einem Bischofskopf am Giebel zwischen den beiden Thürmen und der Umschrift: S. civium minoris Basilee."

Ich glaube nun die Erklärung dieses Siegels von Klein Basel etwas weiter fördern zu können, gestützt auf eine von einem hiesigen Bischof geschlagene Münze. Die Münzen der Bischöfe von Basel tragen durchweg den Kopf oder die Büste eines Bischofs; ausserdem aber tragen manche noch Nebenzeichen, welche dazu dienen, den bestimmten Bischof, der dieselben schlug, kenntlich zu machen. So finden sich Embleme aus den Wappen, aber auch andere Darstellungen, welche die Stücke dem oder dem Bischofe zuweisen lassen. Die Münze, auf die ich mich jetzt berufe, stimmt mit dem Siegel von Klein Basel überein, nur findet man oben noch die Buchstaben S. N. Auf den Namen des Bischofs sind sie nicht zu deuten, denn einmal liesse sich, glaube ich, Keiner finden, auf den sie passen, und dann, was durchschlagend ist, ist solche Bezeichnung nicht üblich. Daher gehen die Buchstaben auf die dargestellte Kirche; S kann dann unmöglich etwas andres sein als Sanctus, mit N wird der Heilige angedeutet, dem die Kirche geweiht war, also — es wird sich für Basel nichts anderes finden lassen als Nicolaus. Dass die Weise, wie die Kirche dargestellt ist, so gut eine Niklauskapelle als einen Dom, überhaupt jede Kirche oder Kapelle darstellen kann, ist mir bei der Praxis des Mittelalters in diesen Dingen gewiss. Die Münze also soll (wie das ihr nachgebildete Siegel) der Niklaus Kapelle in Klein-Basel an der Rheinbrücke darstellen. Der, welcher die Münze so schlug, will sich gewiss durch diess Gepräge kenntlich machen, es muss mit der Kapelle nothwendig im Zusammenhang stehen; wer sollte aber mit ihr in näherem Zusammenhange stehen als ihr Erbauer: Bischof Berchtold von Pfirt. 1249—1262. Von diesem berichtet Wurstisen p. c. XXII f.: „Bei Zeiten seiner Vorstehung, namlich im 1250 jar, ward S. Niclausen Kirch im Dorff Enrun Basel (als das Instrument sagt) bei der Rheinbruck gebauwen. Ursach dieses Bauws war, das man vermerket, wie sich die Burger und Pfarrgenossen ehe in andere Kirchen zum Gotsdienst begaben, dann aber in ihr ordentliche Pfarr gehn S. Theoder, die ihnen etwas ferner gelegen. Desshalb damit der selbigen an ihren Rechtungen unnd Opfern nichts abgienge, ward mit Bewilligung Bischoff Eberharts zu Costentz und des Convents zu S. Alban, welchem S. Theoders Kirchensatz angehörig, diese Kirch oder Capell an einem bass gelegenen Ort auffzurichten angesehen, doch das sie jeder zeit als ein Filial ihrer Muterkirch underworfen were."

Eine Vergleichung des Siegels mit der Münze zeigt evident, dass die Darstellung dieselbe ist, dass also auch auf dem Siegel die Nicolauskapelle dargestellt ist. Ich glaube aber, noch ein weiterer Schluss kann aus dieser Thatsache gezogen werden.

Bis um die Mitte des XIII. Jh. heisst Klein Basel ein Dorf (Villa), es stand unter geistlicher Herrschaft des Bischofs von Constanz, unter der weltlichen des Hofstifts von Basel. Durch die Nachbarschaft von Basel gedieh der Ort, zumal seit die Brücke die beiden Ufer verband, „Verwaltung und Gerichtsbarkeit übte, bevor der Rath bestand, an der Stelle des Bischofs sein Beamter der Schultheiss, gewählt aus den in Klein Basel angesessenen Rittergeschlechtern.... Der Rath erscheint urkundlich zuerst 1278, gleichzeitig erscheint das Stadtsiegel 1285, verlieh Rudolf von Habsburg auf Bitte Bischofs Heinrichs von Isny dem Rath das Privilegium Bürger aufzunehmen unter den gleichen Bedingungen, die Colmar hierin befolgte, allein schon 1255 war der Ort durch einen Graben geschützt, bald kamen Thore und Mauern hinzu.“[1]) Heusler äussert nun, „dass der Rath von Klein-Basel erst seit 1279 mag entstanden sein; denn in diesem Jahre handelt der Schultheiss noch allein in seiner Sache, die, hätte der Rath schon bestanden, vor diesem wäre vollzogen worden.“ Allein ganz zwingend ist diess doch kaum, der Schultheiss handelt wohl auch in dieser Zeit an Stelle des Rathes. Das Natürliche und Wahrscheinlichste ist, dass der Rath auftritt, sowie Klein-Basel aufhört Dorf zu sein und Stadt wird, also in den 1250er Jahren, d. h. in der Zeit, da Berchtold von Pfirt Bischof war. Und darauf weist auch das Siegel hin. Warum sollte man unter einem spätern Bischof die Münze, welche die That eines frühern feierte, als Siegel des Rathes von Klein-Basel wiederholen, warum ferner bildete man die Niklauskapelle, die ja nicht die Hauptkirche, sondern nur eine Filiale von St. Theodor war, auf dem Rathsiegel ab in einer Zeit, da diese Kapelle nichts neues mehr war, da sie schon zwei Jahrzehnte stand? Alles das löst sich einfach so: Es steht fest, dass unter Berchthold Klein-Basel befestigt, also factisch zur Stadt wurde; es steht fest, dass von ihm die Niklauskapelle erbaut wurde; es steht fest, dass das Klein-Basler Rathsiegel in nächster Beziehung zur Niklaus-Kapelle, mithin auch zu Berchthold von Pfirt steht, also hat Klein-Basel seinen Rath unter diesem Bischof erhalten, er ist der Wohlthäter Klein-Basels und wurde als solcher geehrt, indem man ein frommes Werk, das er in dem von ihm zur Stadt erhobenen Dorf errichtete, auf dem Rathsiegel der neuen Stadt darstellte.[2])

Und nun noch ein Wort über die Münze; ich nahm bisher an, dass das Siegel der Münze nachgebildet sei, weil von der Münze, die jedenfalls von vorneherein in Berchtolds Zeit fallen muss, als von dem chronologisch bestimmten ausgegangen werden musste; nimmt man das Resultat, zu dem ich gekommen bin, als sicher an, so kann man das Verhältniss auch umkehren und sagen, die Münze ist dem Siegel nachgebildet (natürlich ist es rein unmöglich, die Priorität des einen oder des andern zu beweisen); hält man es aber für wahrscheinlicher, dass die Münze das Siegel wiederhole, so hat man schon zugegeben, dass alles, Siegel, Münze, Stiftung des Rathes den Jahren Bertholds von Pfirt angehöre. Dr. Achilles Burckhardt.

[1]) Heusler, Verfassungsgesch., p. 355 f.

[2]) Man darf nicht geltend machen, die Niklaus-Kapelle sei auf dem Siegel dargestellt, weil das Rathhaus oder Richthaus von Klein-Basel und die Kapelle dicht neben einander standen; denn das Rathhaus wurde erst 1289 an seine spätere Stelle verlegt; die erste Urkunde aber, welche sich mit dem Siegel erhalten hat, ist aus dem Jahr 1278.

334.

Urkundliches über den Werkmeister Hans Felder.

Zu den wenigen Vertretern der spätgothischen Architektur, über deren Wirksamkeit in der Schweiz sich bisher ausführliche Nachrichten ermitteln liessen, gehört Hans Felder, der Erbauer der Zürcher Wasserkirche und der St. Oswaldskirche in Zug.

Die erste Kunde von ihm datirt von 1475. Damals wurde Felder unentgeltlich in das Bürgerrecht von Zürich aufgenommen. Der Eintrag im Bürgerbuche (Stadtarchiv Zürich) lit. H. Fol. 183 recto lautet: Hanns Felder der steinmetz von Oettingen, im Riess recept. est in civem uff unser lieben frowen abent ze der liechtmiss Anno d$\overline{m}$. mcccclxxv p. flor. gratis.

Seine nächste Wirksamkeit scheint er indessen nicht in Zürich, sondern in dem benachbarten Zugergebiete entfaltet zu haben. Sein erster Bau daselbst soll die unweit Cham gelegene Kirche von *St. Wolfgang* gewesen sein. [1]) Dann folgte die Errichtung der *Stadtmauern* und der *St. Oswaldskirche in Zug*. Die Grundsteinlegung der Letzteren fand im Jahre 1478 statt. Ueber den Fortgang des Unternehmens und die Remunerationen, die Felder erhielt, sind ausführliche Nachrichten in dem Tagebuch des Magister Eberhard, Kirchherrn in Zug und Weggis zu finden, das, im Stadtarchive von Zug befindlich, 1845 von P. Bannwart im II. Bande des fünförtigen Geschichtsfreund S. 82 ff. veröffentlicht worden ist. Auch später war Felder in dortiger Gegend beschäftigt: 1484 erbaute er die Kapelle zu *Walchwyl* am Zugersee und die von *Greppen* bei Küssnacht [2]), die aber beide nicht mehr in damaliger Gestalt erhalten sind. In demselben Jahre war in *Zürich* der Neubau der *Wasserkirche* unter Dach gekommen, der unter Felders Leitung und wohl nach seinen Plänen 1479 begonnen worden war. Von anderen Werken, die Felder in Zürich ausführte, ist nichts bekannt. Wir hören nur, dass er 1489 seines Amtes als Werkmeister der Stadt enthoben war, vielleicht, wie Vögelin (Gesch. der Wasserkirche S. 21 n. 3) vermuthet, politischer Händel wegen, in die sich Felder als Partheigänger Waldmanns verwickelt hatte. Er blieb seines Amtes entsetzt, trotz der Fürsprache, welche die Eidgenossen zu seinen Gunsten einlegten. „Unser Eidgenossen rät — heisst es im Rathsbuche (Staatsarchiv Zürich) I. p. 82, Samstag vor St. Pankrazen 1489 — haben begert und früntlich gebeten, meister Hansen Velger (sic) wider zu werchmeister anzunemen“, aber ebendaselbst pag. 113 wird weiter berichtet (Samstag nach Pfingsten), dass „Meister Steffen (Rützenstorfer) der steinmetz zu werchmeister der statt angenommen“ worden sei. Die letzte Kunde aus Zürich, die über Eelder bekannt ist, meldet von losen Streichen, die der Meister begangen und die er im Thurme abzubüssen hatte. Die betr. Stelle im Rathsbuche p. 94, Dinstag vor Michaelis (26. Sept.) 1497, die wir, wie die vorigen, einer gütigen Mittheilung des Herrn Staatsarchivar Dr. Strickler verdanken, lautet: „Umb den unfüg, so *Hans Velder*, Hansli Rubli und Jocob Leman mitsampt andern begangen mit dem, dass si nachts biderben lüten die gloggenseile hand abghowen und das

[1]) Geschichtsfreund Bd. II. 1845. S. 86 n. 1.

[2]) A. a. O.

für die wasserkilchen ghenkt, auch die kromstellinen umbgstossen und biderben lüten das ir zergengt haben, ist erkennt, dass si noch bis Samstag im turn liggen und denn für Rat gestellt und treffenlich mit inen geredt söll werden, sich hinfür zu vergo(u)men und sölich unfug ze miden, und doch sol ir jeder iij ℔ ze büss geben, vor und e er uss dem turn kome und die übrigen ir xellen sond och angnomen und dann ir Handlung an min herren komen."

Von da an war jede weitere Kunde über den Meister verschollen, denn jener „Hans Feldner", der nach Ræmy und Peroulaz[3]) seit 1519 den Neubau des Chores von S. Nicolas in Freiburg errichtet haben soll, glaubte man nicht wohl mit dem Zürcher Werkmeister identificiren zu können. Und dennoch war es in der That kein anderer als dieser, der seit 1506 in *Freiburg* weilte, wo er sich bis zum Jahre 1521 als Werkmeister im Dienste des Magistrates betheiligte.

Es ist das Verdienst des gelehrten und unermüdlichen Franciskaners *P. Nicolas Raedle* in Freiburg neuerdings hierüber eine Reihe von urkundlichen Nachrichten ermittelt zu haben, die er uns gütigst in seinem Namen zu veröffentlichen gestattet.

Wann Felder — auch Velder, Fällder, Vellder etc. genannt, nach Freiburg kam, ist nicht bekannt. Dagegen ergiebt sich, da er im December 1506 seine erste Quatemberzahlung als Stadtsteinhauer bekam, dass er im October jene Stelle angetreten haben muss. Die Bezahlung eines Steinhauers bestand in 16 ℔ pro Quatember, ausserdem erhielt er freie Wohnung, Tuch zu einem Rock auf alle December, etwas an Korn, ungefähr 6—10 Säcke, und, wie es scheint, 7½ ℔ per Klafter. Alle Baumaterialien lieferte der Staat. 1507 Januar—Juni: Felder macht für die Stadt ein Model, um bleierne Tuchsiegel zu giessen. Damals existirte dort eine schwunghafte Tuchfabrikation, deren Producte, um ihre freiburgische Provenienz zu belegen, mit obrigkeitlichen Marken versehen wurden.

1508 das „*nüwe Rathhaus*" — es ist das noch bestehende kantonale Rathhaus bei der Murtner Linde, dessen Erbauung Felder leitete — wird zum ersten Male erwähnt. 1519 auf p. 116 des Burgerbuchs im Staatsarchiv Freiburg steht: „*Hanns Felder*, der Steinmetz von *Zürich*, Miner Herren von Friburg Werchmeister ist durch Min Herren zu irm Burger empfangen. Datum quarta die Januarii anno 1519". In demselben Jahre finden wir Felder in die Baugeschichte von *S. Nicolas* eingeführt. In den Seckelmeister-Rechnungen vom Januar—Juni 1519 steht verzeichnet: „Dem Meister Hannsen Felder, das ihm Mine Herren umb die Visirung des Chors (der jetzigen bischöflichen Kathedrale) geschenkt haben 13 ℔ 6 ß. 8 d. Und wieder 1519 zum 4. Januar berichtet das Rathsmanual: „Mine Herren haben Meister Hannsen Felder noch 6 Jahr empfangen zu irm Steinmetzen, doch also, dass min Herren die Gerüst und all Werchstätt söllen beliben[4]) (verbleiben), und er do dhein holtz hinweg trag, dessglichen soll er (Felder), so man den grossen Bouw des Chors anfecht, einen parlyrer und guten Gesellen haben, der den Riss dessselben Buws verstand, damit ob Meister Hans abgieng ettwer wuss sich daruff zu richten."

[3]) S. Nicolas de Fribourg. Notice descriptive, historique et religieuse sur cette collégiale. Fribourg 1853.

[4]) Damals fielen die Gerüste, wie P. Nicolas ausführt, nach vollendeter Arbeit dem Werkmeister zu. Hier nun wurde, dieser Uebung entgegen, die Bedingung gestellt, dass sie der Obrigkeit verbleiben sollten, um demnächst für den projectirten Chorbau verwendet werden zu können.

Diese letztere Bedingung deutet darauf, dass man sich auf den Hinschied Felders, der damals schon mindestens ein vorgerückter Sechsziger war, unter allen Umständen vorsehen wollte, vielleicht auch sonst sein ferneres Verbleiben nicht als ein unbedingt gesichertes betrachten mochte. In der That hat Felder schon drei Jahre später, laut Seckelmeister-Rechnung am 30. Juni 1521, die Werkmeisterstelle verlassen, in der ihm sogleich ein gewisser Offrion folgte.

Ueber den Chorbau von S. Nicolas verlautet in der Folge nichts mehr bis zum XVII. Jahrhundert. Es ist demnach anzunehmen, dass sich Felders Thätigkeit an demselben lediglich auf die Ausarbeitung eines Projectes beschränkt und der alte im XIV. Jahrhundert sammt dem Schiff erbaute Chor so lange fortbestanden habe, bis der jetzige, durch Peter Winter [5]) 1627—31 oder 32 errichtete an seine Stelle trat.

J. R. Rahn.

335.

Verzeichniss der Glasmaler von Luzern.

1) Der älteste Glasmaler Luzerns ist wohl Rathsherr *Hans Fuchs*, der laut Kundschaft vom Jahre 1453 um das Jahr 1404 geboren wurde. Fuchs, ein politischer Agitator, war 1424 bis 1445 als Maler und Glaser thätig. 1434 bis 1437 versah er die beiden Rathsstuben, die Stadtschreiberei und die Peterskapelle mit Glasfenstern. Da er 1445 ein Vermögen von 900 Gulden versteuerte, müssen wir ihn zu den hablichern Bürgern rechnen. Als Fuchs zu Reichthum gekommen, scheint er den frühern Beruf nicht mehr ausgeübt zu haben. Mit Leidenschaft nahm er sich der Politik an, wurde aber 1456 des Rathes entsetzt und starb ungefähr um 1458.

2) Vieler Aufträge von Seite des Staates erfreute sich *Hans Werner Maler*, wohnhaft im Hof, der 1473—1486 Kirchen, Kapellen, Raths- und Privat-Häuser mit Glasgemälden zierte. Zwei Fenster für das Rathhaus in Luzern kamen 1486 auf 6 Gulden zu stehen; für ein Fenster in der Franziskanerkirche von Luzern verlangte er 1483 10 Gulden.

3) *Rudolf Sidler*, Glaser, der 1478 im Münzgässli wohnte, scheint nur kleinere Arbeiten ausgeführt zu haben.

4) *Heinrich Wirz* schmückte 1482 den Spital mit Fenstern, deren eines auf 4 ℔ 5 ß zu stehen kam.

5) Der an der Pfistergasse wohnende *Wolfgang Intaler* erhielt von 1484—1508 vom Rathe von Luzern und Bern häufig Aufträge für Kirchenfenster; er malte auch einzelne Fenster in's Rathhaus von Luzern und 1495 ein solches für den Dekan Albert von Bonstetten in Einsiedlen.

6) Auch ein Geistlicher, *Heinrich Hermann*, Kaplan des hl. Kreuzalters in Beromünster, 1487—1509, wird 1496 und 1499 als Glasmaler erwähnt. Er malte

---

[5]) Peter Winter „aus dem Brissmeller-Thal in dem Mandement und Gericht varal. Mayländer-Gebiet."

1496 zwei Wappen in die Kirchenfenster von Littau um 2 Gulden und 1499 ein Wappen für den Schultheissen zur Sonnen in Sursee, das 2 Pfd. 10 ß kostete.

7) Am Fischmarkte wohnte 1484—1487 ein nicht genannter Maler, der bald kleinere, bald grössere Fenster im Preise von 40 Plappart bis $4^1/_2$ Gld. verfertigt.

8) Für den Rath malte *Hans Guldiner*, gebürtig von „Issen" (Isenheim oder Isni), 1478 und 1487 Fenster für $7^1/_2$ Schilling bis 1 Gld. 1 Ort.

9) Den Glasmaler *Hans Koch* erwähnen die Staatsrechnungen von 1496.

10) Einer der tüchtigsten und thätigsten Glasmaler Luzerns war *Oswald Göschel* (Goutschel), wohnhaft an der Barfüssergasse. Er wirkte von 1491—1513. Als glücklicher Schütze erhielt er 1491 vom Staate ein Paar „Schiesshosen". Den 13. September 1513 fiel er auf dem nicht sehr ehrenvollen Feldzuge nach Dijon. 1506, Samstag nach Valentin, zahlte ihm der Rath von Luzern 42 Pfd. 10 ß für die „wappenfenster gen Maschwanden", die jetzt in der Wasserkirche in Zürich sich befinden und in den Neujahrsblättern der Stadtbibliothek von Zürich von 1877 und 1878 eingehender Besprechung gewürdigt wurden. Die Luzerner-Scheibe ziert Tafel II der Abbildungen. — Der Preis seiner Glasgemälde variirt zwischen 4 und 54 Pfd.

11) *Niklaus Herport* (Herpott, auch Hergott) wird 1480 als Maler, 1508 als Glaser und 1520 als Glasmaler erwähnt. Er malte für Privaten Fenster zu 8 Pfd., einzelne Kirchenfenster selbst zu 6 Pfd. (z. B. für Gersau).

12) Glaser *Hans Kochli* lieferte 1500 Fenster in Bürgerhäuser zu 5 Pfd. 5 ß.

13) „*Balthassar der Glaser*" ist 1488—1517 ein ziemlich beschäftigter Glasmaler, der im Rosengarten wohnte; er ist wahrscheinlich jener „Balthasar von Heldbrunn", der 1483 Bürger wurde. Als 1488 der Staat eine Steuer von 5 pro mille bezog, versteuerte er 43 Gulden. — Bei ihm kosteten Fenster für Bauernhäuser 1496 3 Pfd. 10 ß bis 4 Pfd. 6 ß; Fenster für Herrenhäuser 5 Pfd.; Kirchenfenster je 2 Gld. oder 7 Pfd. 10 ß.; Fenster für Rathhäuser (Altdorf und Luzern) 4 Pfd. 10 ß bis 7 Pfd. 5 ß.

14) *Conrad von Schorndorf* von Ulm trieb sein Handwerk als Glasmaler an der Pfistergasse 1480 bis 1524.

15) Von 1520 bis 1553 wirkte in Luzern Glasmaler *Oswald Süler*, der an der Kappelgasse wohnte, 1528 für sich und seine Söhne Joachim und Batt das Bürgerrecht erwarb und 1529 und 1531 die Feldzüge gegen Zürich mitmachte. Sonderbarer Weise erhielt er nie vom Staate irgendwelchen Auftrag von Bedeutung; denn in den Umgeldbüchern sind seine Glasgemälde in der Regel mit 4 Pfd. notirt. Diess ist übrigens auch der Fall bei

16) *Rudolf Dettikofer*, der am Barfüsserplatze von 1520—1556 seinem Berufe als Glasmaler oblag.

17) Im Gegensatze zu diesem heisst jener Glaser Rudolf, der 1509—1536 vorkömmt, „der alt ätti Rudolf Glaser". Er lieferte dem Staate Fenster im Preise von 8 bis 23 Pfd.

18) Glasmaler *Batt Beringer* wurde 1538 Bürger von Luzern, wo er kurz vor dem 16. Februar 1552 starb.

19) *Jacob Pfyffer* malte 1525 ein Fenster für 2 Pfd. 4 ß; 1524 war er im Streite mit Conrad von Schorndorf; später kommt ein Glastrager Jakob Pfyffer in Luzern vor, dessen Heimat das Augsthal war (1558).

20) *Matthäus Hammerer* von Luzern, schon 1516 ein schlagfertiger Mann, später in zahlreiche Injurienstreite verwickelt, wirkte 1522 bis 1541 als Glasmaler in Luzern. Seine Glasgemälde kosteten 2—5 Pfd.

21) *Benedikt Harbogen*, 1516 als Glasmaler erwähnt, starb vor 1539.

22) Lange Zeit lag *Peter Müller*, der Glaser, der Kunst ob; denn wir finden ihn von 1521—1556. Zur Zeit des zweiten Kappelerkrieges wohnte er im Untergrund; später zog er in das Haus des Jakob von Erlach an der Müligass.

23) *Martin Asinus*, der Glasmaler an der Pfistergasse, lässt sich von 1530 bis 1551 verfolgen; 1547 wurde er Bürger, obwohl er seinen Mannrechtsbrief aus Schlesien nicht vorweisen konnte.

24) *Peter von Grissach* wirkte als Glasmaler in Luzern 1551—1566.

25) Dem *Hans Kieffer* begegnen wir nur um das Jahr 1568.

26) *Jost Eckart* trieb 1562 bis 1575 sein Handwerk; er wohnt an der Kappelgasse, wird 1571 Grossrath, 1572 Richter, 1575 Kleinrath, entsagt der Kunst, wird Soldat, 1579 Vogt und Hauptmann, 1576 Collateral zum Panner und Rathsrichter, 1583 Spendherr und stirbt den 22. August 1591 als angesehener Staatsmann.

27) *Martin Moser*, Maler und Glasmaler von Zürich, zog schon 1529 und 1531 unter dem Luzerner-Panner gegen seine Vaterstadt zu Feld, wurde 1538 mit seinem Sohne Jost Bürger in Luzern. Er wohnte am Barfüsserplatz, wo er um 1570 starb.

28) *Jost Moser*, seit 1535 wohnhaft an der Pfistergasse, gestorben den 14. Dezbr. 1577, seit 1556 als Glasmaler erwähnt, erneuerte 1558 „der acht orten schilt“ auf dem Rathhause. 1573 wurde er Richter, 1574 Grossrath.

29) Aus Meyenberg kam Alexander *Kreyenbühl* nach Luzern, wo er 1551 und 1552 sein Glück als Glasmaler versuchte.

30) „*Meister Stoffel der Glasmaler*“ hat nur durch Vergabung eines Goldguldens an die Lukasbruderschaft der Nachwelt Zeugniss von seinem Wirken in Luzern gegeben.

31) *Hans Rüscher* von Baden erlernte in Schaffhausen die Glasmalerei, verheirathete sich daselbst, entlief seiner Frau und starb 1569 als Geselle in Luzern.

32) Die traurigen Geschicke des in Luzern 1566 hingerichteten Glasmalers *Heinrich Weber* von Zürich wird Dr. Hermann Meyer hoffentlich bald in seiner Arbeit über die Züricher Glasmaler weitläufiger besprechen.

33) *Wilhelm Haffner* von Solothurn, Sohn des Stadtreuthers Conrad Haffner von Solothurn, hatte bei Heinrich Suter in Baden die Glasmalerei erlernt, 1589 war er Geselle in Luzern.

34) *Hans Ulrich Heinrich* von Freiburg scheint nur 1589 in Luzern gemalt zu haben.

35) Ein bedeutender Maler war *Eckhart Margkgraff* aus Minden, der 1577 nach Luzern kam, wo er 1594 starb. 1578 „wegen seiner Kunst und woltragenshalb“ zum Bürger angenommen, petitionirte er 1588 für freie Ausübung seines Gewerbes, damit seine Kinder nicht an den Bettelstab kommen und den Bürgern zur Last fallen. Er wohnte an der Müligass. Mehrere seiner Werke sind uns noch erhalten unter jenen Scheiben, die er für das Kloster Rathhausen verfertigte, so z. B. diejenige mit dem Wappen des Abtes Jakob von Muri von 1592.

36) Auch *Vit Hinderegger* von Meersburg, 1574—1596 in Luzern thätig, erhielt 1581 das Bürgerrecht für ein schönes Wappen, das er dem Rathe verehrt hatte.

37) Für Kapellen auf dem Lande verfertigte der Glaser *Hans Lipp* in Luzern 1573—1595 manches Glasgemälde.

38) Weitaus der thätigste aller Luzerner Glasmaler war *Franz Fallenter*, geboren in Luzern, Hintersässe seit 1580; wegen Schenkung eines „köstlichen Wappens" 1598 mit dem Bürgerrechte beschenkt. Er arbeitete mit drei Gesellen (von denen 1597 Jonas Schaller, Peter Heid und Wolfgang Büler erwähnt werden) und einem „Farbenmacher"; 30 seiner Gemälde zierten den Kreuzgang des Klosters Rathhausen und bezeugten sein Wirken bis 1611. Doch lebte er nicht ausschliesslich der Kunst; vielmehr fallen zahlreiche Injurien- und Schlaghändel gerade in die Blüthezeit seines Wirkens und hatten für ihn mehrfache Wirthshausverbote zur Folge. Vier Frauen mochten ihn über solche Missgeschicke trösten. Lübke hat seine Werke einer Besprechung gewürdigt. Wer die schönsten seiner Werke sehen will, muss Herrn Grossrath Bürki's Sammlung in Bern besichtigen können.

39) Ein jüngerer Zeitgenosse Fallenters war *Jost Markgraff*, Sohn des Eckart Markgraff, geboren 1580. Er arbeitete bis 1616 in Luzern. 1606 malte er die Standesscheibe von Appenzell, die sich jetzt im Zeughause in Luzern befindet. Ob Johann Markgraff, der 1600 in Strassburg lebte, ein Bruder unseres Glasmalers war, ist mir nicht bekannt.

40) *Jost Buochmann* (1613—1618), und 41) *Ludwig Meyer* (1619—1631) scheinen keine grössere Arbeit ausgeführt zu haben; ebenso wenig ist 42) *Joseph Anton Schilliger* (1619) als grosser Künstler bekannt.

43) Meister Hans Heinrich Rauff (1629—1658) hinterliess als Proben seiner geringen Kunstfertigkeit die Fenster in der Wohnung des Kaplans zu Blatten.

44) Sein Zeitgenosse war Hans Werner Forster von Oberkirch, der seit 1600 zuweilen vom Stift Münster beschäftigt wurde.

45) und 46) Gleich wenig Beachtung verdienen die beiden Glasmaler Josef und Martin Kraft (1600—1610).

47) bis 55) Dem Glasmalerberuf widmeten sich auch *Kaspar Rebach* (1579—1615), *Hans Rebach* (1613—1619), *Niklaus Schlachter* (1610—1641) und *Hans Schlachter* (1607—1635), *Christoph Hürlimann* (1637—1649), *Heinrich Probstatt* (1645—1660), *Paul Müller* von Zug (1639), *Johann Jakob Geilinger* (1638—1656) und dessen gleichnamiger Sohn (1642—1702).

56) Der letzte bedeutendere Glasmaler Luzerns, der auch in politischen Fragen eine Rolle spielte, war *Jakob Wägmann*, Sohn des Zürchers Hans Heinrich Wegmann, der 1589 in Luzern Bürger geworden war. Jakob, geboren den 16. August 1586, lässt sich als sehr beschäftigter Glasmaler 1605—1656 nachweisen. Proben seiner Kunst finden sich namentlich unter den Gemälden von Rathhausen, in der Hofkirche und im Kreuzgange des Klosters im Bruch. — Er lieferte dem Staate dutzendweise Gemälde; z. B. 1632 „12 grosse Wappen" à 3 Gulden; 1633 „12 Rundellen mit Vogteien" à 5 Gld.; 1636 „einen Flügel mit den Wappen der Vogteien" für 20 Gld., 1 „Bogen mit Stadtpatronen" um 6 Gld.; 1643 Kirchenfenster zu 15 Kronen; 1650 12 kleine Schilte à 4 Gld.; 1627 „6 Bögen M. g. H. Landschaft" à 4 Gld. 20 ß.

Zeitweise sehr beschäftigt waren die Glasmaler in Sursee, so namentlich 57) und 58) die Rathsherren *Tschupp*, *Heinrich* (1625—1641), der die grossen Glasgemälde in der Pfarrkirche in Münster verfertigte (1625), und dessen Sohn *Hans Jost Tschupp* (1634—1712), von dem die Glasgemälde in Eschenbach herrühren. Dieser sehr thätige Mann verfertigte 1663—1665 ein mit historischen Notizen versehenes Wappenbuch, das Herr Meyer-Amrhyn in Luzern besitzt.

59) und 60) Die beiden *Bucher*, *David* (1641—1678) und *Hans Jakob*, welch letzterer zeitweise von der Comthurei Hohenrein mit Aufträgen beehrt wurde, stammen auch aus Sursee.

Von Schwyz kam 61) Hauptmann *Johann Franz Ziltener* nach Luzern; allein er konnte hier der sinkenden Glasmalerei ebenso wenig aufhelfen, als

62) *Jost Hauser* (1648) und seine Landsleute 63) *Hans Dettling* (1648—1656) und 64) *Leonhard Steiner* von Schwyz, die sich 1648 in die Lukas-Bruderschaft mussten aufnehmen lassen, um für luzernerische Kirchen Glasgemälde liefern zu können.

Als in der Stadt die Freude an der Glasmalerei mehr und mehr erlosch, fingen die Bauern auf dem Lande an, derselben Aufmerksamkeit zu schenken. So wirkte 65) Heinrich Trommeter in Ruswyl (1619—1627). 1609 bewilligte der Rath von Luzern dem Lande Entlibuch, die Glasmaler Jost Dürrschmidt und Urs Barret (66—67) ihr Gewerbe im Entlebuch ausüben zu lassen.

Die letzte eigentliche Glasmaler-Familie im Gebiete Luzerns war die Familie Thuot von Sempach. Schon 1676 betrieb Aurelian Thuot eine Glashandlung in Luzern. *Carl Ludwig Thuot* betrieb in Sursee den Beruf als Glasmaler (68); 1677 und 1678 malte er die Fenster für die Kirche in Neudorf, 1687 diejenigen für Oberkirch. — *Carl Thuot* (69) (1673—1675) siedelte nach Innsbruck über, betrieb dort mit Glück die Glasmalerei und verzichtete auf das Bürgerrecht von Luzern. — *Johann Christoph Thuot* (70), der 1701 in Sursee wohnte, erneuerte 1714 das Bürgerrecht in Luzern, versuchte 1719—1726 sein Glück in Lothringen, kam 1739 nach Luzern zurück, wo er 1740 wegen Ehebruch etc. ausgewiesen wurde. Er war der letzte Glasmaler des alten Luzerns. Denn die Abesch von Sursee, Johann Peter (1690), Peter Anton (1735) und Barbara (1749 bis ca. 1780), sowie Cornel Suter von Münster (1735—1818) und Johann Cr. Meyer von Luzern (1770) betrieben nur jene moderne Malerei auf Glas, die besonders für Dekoration von Zimmern seit der Zeit Wegmanns in Luzern beliebt war. In neuester Zeit suchte Ludwig Pfyffer von Luzern die alte Glasmalerkunst in Luzern wieder in Aufschwung zu bringen.

TH. V. LIEBENAU.

336.

Zur Geschichte der Glasmalerei.

Geschäftsanzeige eines Glasmalers im XVIII. Jahrhundert.

In den „Donnerstags-Nachrichten von Zürich“, Nr. XLV, den 1. Wintermonat 1736 steht unter „Verschiedenen Nachrichten“ das folgende Inserat Nr. 5:

„Allhier ist ankommen ein kunstreicher Glas-Mahler, Namens *Joh. Georg Spengler*, von Constantz am Bodensee, welcher sich aufhaltet bey dem Hirschen,

und auf Glas mit aller sinnlichen Mahler-Cünsten begehrt zu dienen, als nemlichen Wappen in die Fenster, oder Historien zu schmeltzen, und zu brennen, auch von guten Hoch-rothen Glas, und in die Spiegel mit allerhand Farben zu brennen, dass mans kan in Schreib-Tisch versetzen, oder an die Wänd in die Ramen, und mit Gold und Silber radieren, dass es glantzet wie ein Spiegel. Ingleichen auch Trinck-Gläser, Vexier-Muggen, Wappen, oder Emplematen zu schmeltzen, oder brennen, und sonsten auf Glas, was man verlanget. Wer dahero etwas von dieser Arbeit verlangt, oder zu lehrnen, beliebe sich in obgemelten Ort anzumelden, ehe ich wieder verreise." J. R. R.

337.

Façadengemälde an einem Hause in Ernen (Wallis).

In dem Dorfe *Ernen* im Oberwallis existirt ein ziemlich grosses dreistöckiges Haus, welches durch den Umstand merkwürdig erscheint, dass die Tellsgeschichte daran angemalt ist. Die Malerei — Gemälde kann man es kaum nennen — nimmt die ganze Breite der Giebelfronte ein und lässt sich, wie mir scheint, in drei Scenen abtheilen, nämlich 1) Der Apfelschuss, 2) Der Schwur im Grütli oder die drei Eidsgenossen, 3) Gessler's Ermordung in der hohlen Gasse. Ueber der ersten Scene steht in lateinischer Capitalschrift: Husman F. 1578. Offenbar der Name des Malers, um so mehr da es kein Walliser Name ist. Ueber der Grütliscene glaube ich aus den ziemlich undeutlichen und verblichenen Buchstaben herauslesen zu können: Nu sind wacker und ruht nit. Ueber andere Umstände erhielt ich von Herrn Pfarrdekan Mengis in Ernen auf meine Anfrage folgende Auskunft:

„Der Erbauer und erste Bewohner des Hauses war der Meier Johannes Folken, was aus folgender Inschrift in dem Innnern des Hauses erhellet:

„„Dis hus stät in Gotes hant
Meier Hans Folken ist si Her genant
Und Anni Saine sin frow,
Donli Folken sin sun.""

„Merkwürdig ist es, dass diese Inschrift umgekehrt, von der Rechten zur Linken, nach Art der Hebräer, zu lesen ist. Obenan stehen die Worte: Jesus, Maria. Wallis, mit dem Landeswappen und den Familienwappen Folken und Saine. Auch der Name des Zimmermanns mit dessen Wappen steht da in Holz gemeisselt, nämlich Kaspar Stin, 1576. Der grosse steinerne Ofen im Hauptzimmer trägt die Jahrzahl 1577.

„Auf welche Veranlassung hin wohl die Tellsgeschichte vor 300 Jahren hier in Ernen ihre bildliche Darstellung gefunden, darüber besteht gar keine Ueberlieferung. Nach meinem Dafürhalten mögen es die heftigen politisch-religiösen Kämpfe am Anfange des 16ten Jahrhunderts zwischen Kardinal Schinner und Georg Superfax gewesen sein, welche den Geist der Freiheit beim Volke aufrüttelten und in ihm das Bewusstsein seiner Thatkraft bleibend erhielten. Beide Männer stamm-

ten aus Ernen und eben das hiesige Volk nahm den grössten Antheil an den damaligen Kämpfen. Auch muss Tell's Heldenthat aus dem Nachbarlande Uri hier sehr populär gewesen sein, weil ein Meier (der erste Bezirksbeamte) sie an sein Haus malen liess." W.

Kleinere Nachrichten.

Aargau. Die Herren Gebrüder v. May von Schöftland, gegenwärtig in Kärnthen, schenkten der Kantonsbibliothek von Aarau die circa 1500 Bände starke Bibliothek ihres Stammschlosses Schöftland, sowie das Archiv dieser Herrschaft. (Bund Nr. 103).

Basel. In der Karthäuserkirche wurden im Frühjahr vom Herrn Pfarrer Laroche zwei vermuthlich aus dem Anfang des XVI. Jahrhunderts stammende Wandgemälde entdeckt. Sie befinden sich an der dem Schiffe zugewendeten Rückseite des Lettners zu beiden Seiten des Durchgangs zum Chore und stellen Jedes den Crucifixes zwischen Maria und Johannes vor. Die bei der 1856 vorgenommenen Restauration aus dem Münster entfernten „Häupterstühle", Prachtwerke der Holzschnitzerei im üppigsten Renaissancestile, 1586 verfertigt, sollen in demselben wieder zur Aufstellung gelangen (vgl. Allg. Schwz. Ztg. Nr. 87 u. Histor. Ausstellung für das Kunstgewerbe S. 35).

Baselland. Anlässlich der Ausscheidung des Kantonsinventars aus dem Zeughaus von Liestal erfährt man, dass der Werth der Rüstungen auf Fr. 52,718 veranschlagt wird. (Allg. Schwz. Ztg. Nr. 103).

In **Bern** sind in einem schwer zugänglichen Raume des ehemaligen Dominikanerklosters ausführliche Deckenmalereien (XV. Jahrhundert?) zum Vorschein gekommen. Ebendaselbst wurde anlässlich eines Umbaues in dem Hause Nr. 196 an der untern Junkerngasse eine gothische Holzdiele entdeckt. Sie war durch einen später aufgenagelten Plafond maskirt. Die flache Decke war durch abwechselnd breite und schmälere Parallelstreifen gegliedert, die ihrerseits mit flachgeschnitzten Ornamenten decorirt sind, die schmäleren Latten mit Bändern und kraftvoll stilisirten, theils auch naturalistischen Blattgewinden, während ausführlichere Combinationen von natürlichen Blättern, Ranken, Blumen und Früchten die breiten Streifen schmücken, mit Thieren belebt: Gemsen, Rehen, Hirschen, Einhörnern, Vögeln u. s. w., die sich, bald in Kampf und Verfolgung begriffen, andere spielend und Früchte naschend in dem Gezweige tummeln. Der Stil dieser Ornamente, die zu den besten gehören, welche die Schweiz aus spätgothischer Zeit besitzt, weist auf die Epoche von 1500—1520. Sie sind auf schwarzem Grund mit lebhaften Wasserfarben gemalt und ziemlich wohl erhalten. Der nunmehrige Besitzer ist der um die Erhaltung vaterländischer Alterthümer hochverdiente Herr alt Grossrath Fr. Bürki in Bern. Aehnliche Schnitzereien, indessen von einem strengeren gothischen Stile und mit Ausschluss von Figuren und naturalistischen Pflanzen, sind, gegenwärtig mit weisser Oelfarbe überstrichen, in einem zweiten Zimmer desselben Hauses noch erhalten geblieben. Von demselben Herrn Bürki sind kürzlich in Paris eine Anzahl von Glasgemälden erworben worden: zwei Zürcher Standesscheiben von Karl von Aegeri, die eine mit einem doppelten Kranz von Aemterwappen, die andere mit nur 7 solchen zwischen Renaissance-Ornamenten und dem Datum 1554, sodann eine Scheibe mit dem Pannerträger der Herrschaft Elgg, eine andere mit dem Bilde der Madonna, vielleicht nach Holbeins Entwurf, lauter Stücke, die zu den exquisitesten Leistungen der Schweizer Glasmalerei des XVI. Jahrhunderts gehören. Ueber die römischen Funde im Bremgartner Wald bei Bern vgl. Allg. Schw. Ztg. Nr. 124 u. 128. — Ueber die am 16. Juli sammt einem grossen Theile des Dorfes abgebrannte Kirche in Lenk berichtet die „Allg. Schweiz. Ztg." Nr. 173. Die Pfarrkirche an der Lenk war ursprünglich eine Filiale der Kirche von St. Stephan, bis sie im Jahre 1504 von derselben abgetrennt und zu einer selbsständigen Pfarrei erhoben wurde. In den drei Chorfenstern befanden sich 5 schöne alte Glasgemälde, welche durch die Munificenz des Hrn. a. Grossrath Fr. Bürki von Hrn. Glasmaler J. H. Müller im Juni 1875 restaurirt worden waren. Diese 5 Glasgemälde zeigen, wie dem „Bern. Int.-Blatt" mittgetheilt wird, im mittleren Fenster das Wappen Dittlinger im 1. und 4. Felde, ecartelirt mit dem Wappen Huber im 3. und 4. Felde — als Schild-

halter 2 Engel. Peter Dittlinger, Kastellan im Obersimmenthal 1504—1510, Venner der Zunft zu Schmieden in Bern 1512 und 1513. † 1546, war vermählt seit 1532 mit Margaretha Huber. In einem andern Fenster folgte ein Bannerträger mit dem Wappen der Landschaft Saanen: ein weisser Kranich im rothen Felde auf 3 grünen Hügeln (Wappen der Grafen von Greyerz, Herren des welschen und deutschen Saanenlandes). Darunter die Inschrift: „Das Landt Sanna MDL . . " Weiter ein Pannerträger neben den Wappen der Landschaft Nieder-Simmenthal, zwei weisse Thürme auf rothem Feld (Wappen der Freien von Weissenburg) darunter das Datum 1509. In einem dritten Fenster sieht man den hl. Vincentius in rothem Gewande, in der Rechten hält er einen grünen Palmzweig, in der Linken ein Buch, daneben der Pannerträger von Bern. Vier dieser Glasgemälde sind unversehrt geblieben; nur die Scheibe mit dem Wappen von Nieder-Simmenthal ist stark vom Feuer beschädigt. Diese 5 Stücke werden jetzt sorgfältig aufbewahrt, um in der neu erbauten Kirche wieder die ihnen zukommende Stelle einzunehmen.

Aus **Freiburg** meldet die „Gazette de Lausanne" im Mai: Depuis 1444, il existait, à l'insu de 99 sur 100 des habitants de Fribourg, dans une crypte sombre ou chapelle spéciale de notre Collégiale, un beau groupe de 16 personnages sculptés, plus grands que nature et représentant le Christ au tombeau à la veille de la résurrection. On voit les soldats romains endormis dans diverses attitudes bien étudiées, et, chose intéressante, ils sont revêtus de casques et de cuirasses comme les portaient nos pères au XVe siècle. Ces statues ne manquent pas de mérite et sont dignes d'être rendues accessibles au public; une commission spéciale, nommée par l'autorité, va s'occuper de leur restauration. On procurera à ce groupe, au moyen de vitraux de couleur, un meilleur jour; après avoir débarrassé les statues de la couche de mauvais badigeon à la détrempe dont on les avait jadis recouvertes, on leur donnera une teinte plus artistique. — Die Sammlung geistlicher Schweizer-Münzen des Herrn Abbé Blanchet ist geschenkweise aus dessen Besitz an das kantonale Museum in Freiburg übergegangen. (Allg. Schweiz. Ztg. Nr. 163.)

Graubünden. Am 11. April ist der bis dahin noch wohlerhaltene sechseckige Thurm der Ruine Aspermont ob dem Hofe Molinära bei Trimmis in die Tobelschlucht heruntergestürzt. Von der Ruine, Stammschloss der Familie v. Flugi rätische Linie, sind jetzt nur noch wenige Reste vorhanden. (Neue Zürcher Ztg. Nr. 117).

Luzern. Ueber einen Fund von römischen Alterthümern bei Schwarzenbach wird dem „Vaterland" berichtet: Die Entdeckung erfolgte an einem Waldsaume, wo ein grosser Kalkstein gesprengt wurde. Unter demselben, von einer 3 (?) Mètres hohen Lehmschichte bedeckt, fand man in einem schönen bauchigen Krug mit kleiner Mündung Asche und eine kleine Statuette, die für einen Merkur gehalten wird. Ausserdem kamen eine kurze eiserne Lamina mit Griffspitze, ein Messer ein kleines Beil mit angerostetem Eisen, Nägel, und zahlreiche Scherben von feinsten Töpfereien zum Vorschein. Einige der Letzteren sind von dunkler Farbe mit weissen Verzierungen, andere röthlich, wieder solche ohne Glasur, und gerippte, die meisten von sehr dünner, feiner Struktur. Die historische Sektion Münster soll Schritte gethan haben, das Fundgebiet noch näher zu erforschen, wozu der Eigenthümer den Boden mit erwünschter Bereitwilligkeit angeboten hat. (Allg. Schwz. Ztg. Nr. 92. Neue Zürcher Ztg. Nr. 117).

St. Gallen. Eine ähnliche Holzdiele wie die in Bern gefundene ist gleichfalls im Monat Mai in St. Gallen entdeckt worden. Sie befand sich im Hause zum goldenen Hirschen an der Speisergasse und war beim Abbruche desselben (Creditanstalt) mit Gips überzogen, bei dessen Entfernung die Spuren bunter Bemalung bis auf den schwarzen Grund verschwanden. Derber ausgeführt und theilweise schon den Einfluss der Renaissance verrathend, sind die Motive dieselben, welche die Berner Decke schmückten: Blattornamente, Bestien und Thierunholde, dazwischen Spruchbänder mit launigen Inschriften: Der pafen gihtkeit und der buren bosheit und frowen listkeit mag niemen argrunden uf minen eid. Bin ich vol so bin ich ful, bin ich ler so hench ich mul. Wen du wils wuossen wer du seiest so erzurn diner nochburen driey so sagen si dir wer du sigest. Hofen und haren mach mechem zum naren u. s. w. Diese Inschriften sind schon in Capitalen ausgeführt, auf einer Leiste stehen die Buchstaben H S, ohne Zweifel die Namens-Initialen des Schnitzers. Neuerdings sollen diese Schnitzereien von dem historischen Verein des Kantons St. Gallen erworben worden sein.

Schaffhausen. „In der Nähe des Rheinfalls ist, wie der „Const. Ztg." berichtet wird, vor kurzer Zeit eine Höhle entdeckt worden, welche, nach den gefundenen Merkmalen zu schliessen,

schon in vorgeschichtlicher Zeit bewohnt gewesen sein muss. Die Höhle ist im Innern 2,65 M. hoch, 8 M. tief und etwa 5 M. breit. Nahe an der Oberfläche des Bodens kam bei näherer Durchsuchung eine etwa 0,5 M. dicke, ziemlich gleichartige Culturschichte zum Vorschein, in welcher eine bedeutende Anzahl von Feuersteinen, sowie eine Menge von Topfscherben und einige Knochenüberreste, welch letztere jedoch bedeutungslos sind, enthalten waren. Die Scherben sind unstreitig keltischen Ursprungs, was aus den charakteristischen eingesprengten kleinen Quarzkammern hervorgeht; manche lassen auf Anwendung einer Drehscheibe schliessen; andere, weniger schwärzliche oder braunrothe Scherben stammen jedenfalls von den Römern her. Die Höhle, deren Eingang durch hingeschüttetes Geröll bis auf kaum 1 Meter versperrt worden ist, wurde später jedenfalls von Fischern und Flössern benutzt, was sich aus den noch vorhandenen Mauerüberresten schliessen lässt". (Allg. Schwz. Ztg. Nr. 103).

Solothurn. In Oensingen ist in der Nähe der alten Römerstrasse, die zur Zeit als Feldweg vom Oensinger Kirchhof ostwärts führt, ein franko-burgundisches Grab aufgefunden worden. Neben dem zu Tage geförderten Gerippe des Begrabenen lag ein doppelschneidiges Schwert und ein einschneidiger langer Seitendolch, zudem Schwertgürtelspangen von Eisen, die nach Beseitigung des gröberen Rostes Siberverzierungen im schönsten fränkisch-merowingischen Kunstgeschmack zeigten. Es wird bei diesem Anlass geklagt, dass Solothurn kein Lokal zur Aufbewahrung solcher werthvoller Alterthümer besitze. (Neue Zürcher Ztg. Nr. 313. Vgl. auch Allg. Schweiz. Ztg. Nr. 161.)

Uri. Bezüglich der Tellskapelle am Vierwaldstättersee ist endlich eine definitive Vereinbarung zwischen der Regierung von Uri und dem Schweiz. Kunstverein zu Stande gekommen. Die Erstere bestreitet die Kosten des Neubaues, der genau nach dem Muster der jetzigen Kapelle errichtet werden soll; der Kunstverein übernimmt die Ausschmückung mit Frescomalereien. (Allg. Schwz. Ztg. vom 7. Juni). Ueber die noch vorhandenen Wandgemälde soll sich Meissonier, der berühmte französische Maler, bei seinem letztjährigen Besuche mit grosser Anerkennung geäussert haben. Sie stellen, angeblich von einem Urner gemalt, in einer Reihe von Bildern die Geschichte der Landvögte, Tells und der Gründung des Schweizerbundes vor. Neuerdings hat sich die luzernische Kunstgesellschaft an die Regierung von Uri gewendet mit dem Gesuche, es möchten ihr diese Fresken zur Aufstellung im Kunstmuseum von Luzern überlassen werden. Die Behörde glaubt jodoch, es dürfte angezeigt sein, dieselbe für Uri zu erhalten und sie hat demgemäss die Baukommission beauftragt, ihr diessbezügliche Vorschläge beförderlichst einzureichen, eventuell dafür zu sorgen, dass Copien dieser Gemälde angefertigt werden. Was von den Originalen erhalten werden kann, soll, wie verlautet, künftig im Rathhause von Altorf aufgestellt werden. (Allg. Schwz. Ztg. Nr. 146 u. 154).

Zürich. Im Juni sind der Cappelerhof und die östlich neben demselben gelegene Kapelle abgetragen worden. Letztere war ein schmuckloser Bruchsteinbau von rechtwinkliger Anlage mit dem Eingange an der nördlichen Schmalseite, die Ostfronte mit einem einzigen Spitzbogenfenster durchbrochen. Im Innern waren ausser den Consecrationskreuzen heinerlei Spuren von farbiger Ausstattung zu entdecken. Die zierliche flache Holzdiele ist mit Ausnahme des längst zerstörten südlichen Restes erhalten geblieben. Sie soll, soweit thunlich, im Kreuzgang beim Prediger untergebracht werden. Ursprünglich auf allen vier Seiten von einer schmalen Bordüre mit flachgeschnitzten Blattornamenten umrahmt, war die Decke durch ein Kreuz in vier Felder getheilt: durch einen Fries mit durchbrochenen Maasswerken in der Richtung von N. nach S. und einem gleichen Querstreifen beiderseits von doppelten Bordüren mit flachgeschnitzten Ranken begleitet. Auf der Kreuzung sah man in quadratischer Umrahmung die Wappenschilder von Citeaux, Eschenbach, Cappel und des Abtes Ulrich Wüst mit dem Datum 1508. Dünne Latten, durch Rundbögen mit complicirten Nasen verbunden, trafen nördlich und südlich mit dem Querstreifen zusammen. Im kommenden Monat (Juli) fällt mit dem Ketzerthurm am untern Hirchengraben der letzte der zürcherischen Befestigungsthürme.

Neueste antiquarische und kunstgeschichtliche Literatur, die Schweiz betreffend.

Fortsetzung zu Nr. 2, 1878.*)

Allgemeine Augsburger Zeitung. Beilage zu 155 und 156. Holbein in Chur von Gottfried Kinkel.

Anzeiger für Kunde deutscher Vorzeit. Nr. 2. Blosslegung einer Pfahlbaustation aus dem Eisenalter bei La-Tène am Neuenburgersee.

Burckhardt, Albert, Historische Ausstellung für das Kunstgewerbe in Basel. April 1878. (Separatabdruck aus der Allg. Schweizer Zeitung). Basel, Buchdruckerei K. J. Wyss 1878.

Die bildenden Künste in der Schweiz im Jahr 1877. Jahresbericht dem bernischen Kantonal-Kunstverein mitgetheilt am 1. Mai 1878 vom Präsidenten Dr. B. v. Tscharner. Bern, Buchdruckerei B. F. Haller. 1878.

Blavignac. Histoire des enseignes d'hôtelleries, d'auberges et de cabarets. Genève, Grosset et Tremblet. 1878.

Catalog der historischen Ausstellung für das Kunstgewerbe. Basel 1878. Drück von Felix Schneider.

Escher, Albert. Schweizerische Münz- und Geldgeschichte von den ältesten Zeiten bis zur Gegenwart. III. Heft. Bern, J. Dalp'sche Buch- und Kunsthandlung (K. Schmid) 1878.

Der Formenschatz der Renaissance. Ornamente nach Peter Flötner und dem Modelbuch von 1546. Lfg. 12 u. 13. Hans Holbein, Entwürfe zu Dolchscheiden nach Drucken im Basler Museum; zu einer Orgel aus den Goldschmiedrissen ebendas. Lfg. 11; zu einer Wanduhr Lfg. 12; zu Schmuckgegenständen Lfg. 13; Kreuztragung, Geisselung und Dornenkrönung Christi aus den Basler Handzeichnungen der Passionsfolge. Lfg. 11, 14 u. 15. Hans Rudolf Manuel, Holzschnitt mit Landsknecht Lfg. 10.

Harder, H. W., Beschreibung des Munots zu Schaffhausen. 5. Aufl. Schaffhausen, Brodtmann 1878.

Kunst und Gewerbe. Nr. 16 u. 17 des neuen Museums in St. Gallen. Nr. 25 H. E. v. Berlepsch, Etwas über Schweizer Glasmalerei.

Mittheilungen der historischen und antiquarischen Gesellschaft zu Basel. Neue Folge. I. Die Deckengemälde in der Krypta des Münsters zu Basel von A. Bernoulli. Mit 7 Tafeln in Ton- und Farbendruck von A. Gräter. Basel 1878. Bahnmaier.

Musée Neuchâtelois. Mai. Les vieilles cloches de Valangin, mit Abbildg. Porte principale du bâtiment des Halles à Neuchâtel, mit Abbildg.

Sitzungsberichte der philosophisch-philologischen und historischen Classe der k. Bairischen Academie der Wissenschaften zu München. 1878. Heft II., S. 133 ff. v. Hefner-Alteneck, Ueber den Maler, Kupferstecher und Formschneider Jost Ammann.

Sonntagsblatt des Bund. Nr. 12-15. J. R. Rahn, Die Todesbilder in Chur. Vgl. ebendas. Nr. 29.

Vögelin, Salomon. Der Holbeintisch auf der Stadtbibliothek in Zürich. Wien, Verlag der Gesellschaft für vervielfältigende Kunst.

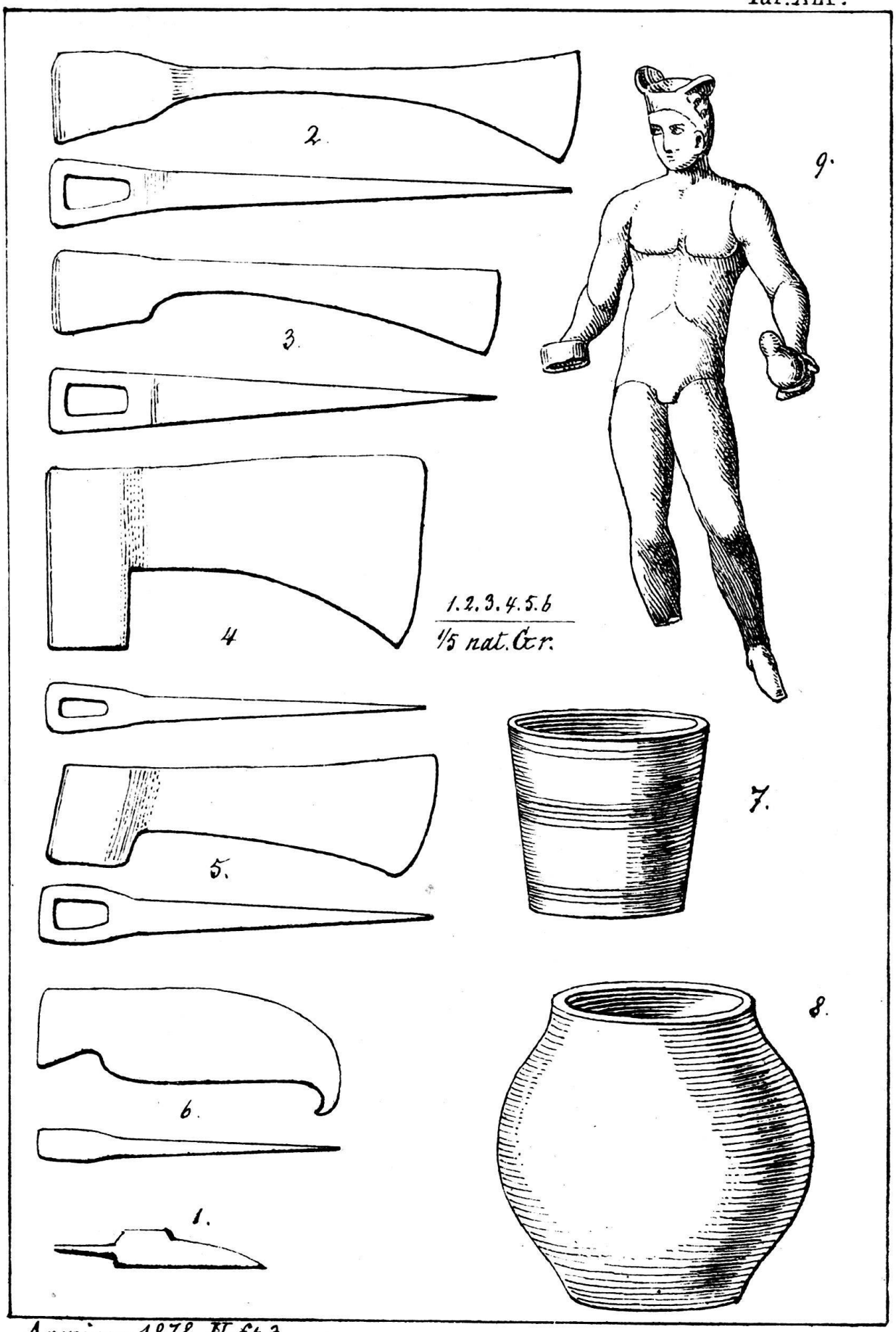
Derselbe. Niklaus Manuel als Künstler. (Separatabdruck aus der „Bibliothek älterer Schriftwerke der deutschen Schweiz". Bd. II).

Derselbe. Hans Asper (im Allg. Künstlerlexikon herausgeg. von Dr. Julius Meyer. Bd. II. Leipzig, W. Engelmann. 1878.

Zimmermann, G. R. jun. Ratpert der erste Zürchergelehrte. Ein Lebensbild aus dem IX. Jahrhundert. Basel 1878. Felix Schneider (Adolf Geering).

---

*) Das Verzeichniss der neuesten Literatur geben wir, ohne die Verantwortlichkeit für eine vollständige Aufzählung der jeweilig erschienenen Werke übernehmen zu können. Wir erlauben uns daher, an die Herren Autoren und Verleger, in deren Interesse es liegt, ihre Veröffentlichungen in weiteren Kreisen bekannt zu wissen, die Bitte zu richten, unsere Verzeichnisse durch gefällige Mittheilungen vervollständigen zu helfen. Die Redaction.


2.
3.
4
5.
6.
1.
9.
7.
8.
1.2.3.4.5.6
1/5 nat. Gr.

ANZEIGER

für

Schweizerische Alterthumskunde.

INDICATEUR D'ANTIQUITÉS SUISSES

№ 4 ZÜRICH. OKTOBER 1878.

Abonnementspreis: Jährlich 2 Fr. 50 Cts.
Man abonnirt bei den Postbureaux und allen Buchhandlungen, sowie auch direct bei der Verlagsbuchhandlung von J. Herzog in Zürich.

Inhalt: 338. Ein neuentdeckter Schalenstein am Leberberg (Ct. Solothurn), von Fr Rödiger. S. 867. — 339. Schalenstein bei St. Lucius in Chur, von C. Kind. S. 868. — 340. Tombeaux murés au „Châtelard" (sur Begnins), par Th. Wellauer. S. 869. — 341. Alterthümer, gefunden im Sommer 1878 beim Brückenbau in Solothurn, von J. Amiet. S. 870. — 342. Antike Schnappmesser, von C. F. Mayer. S. 875. — 343. Die Amsoldinger Inschriften, von A. Hagen. S. 875. — 344. Vererben von Hausmarken, von Th. von Liebenau. S. 876. — 345. Baukontrakt der St. Leonhardskirche zu Basel, von Th. Burckhardt-Piguet. S. 876. — 346. Hans Felder als Werkmeister von Luzern, von Th. von Liebenau. S. 880. — 347. Ueber eine Arbeit des Goldschmieds Urs Graf, von Obigem. S. 881. — Kleinere Nachrichten. S. 883. — Neueste antiquarische und kunstgeschichtliche Literatur, die Schweiz betreffend (Fortsetzung). S. 886.

338.

Ein neu entdeckter Schalenstein am Leberberg (Ct. Solothurn).

Bereits im Spätherbst 1877 entdeckte ich auf der Allmend der Gemeinde *Selzach*, auf der sogenannten Rütenen, unterhalb des Hofes *Süls*, auf einem 4 Meter langen, östlich 2 Meter, westlich 1,5 Meter breiten Findling, aus grobkörnigem, äusserst hartem Granit bestehend, die Schale 1. Die übrige Oberfläche war mit Feldsteinen überlegt. Der Stein mag etwa 1 Meter hoch aus der Erde ragen und findet seinen Platz auf einem jener Hügel, die früher sichtlich mit Gräben umgeben waren, welche Kultur und Abschwemmung aufgefüllt haben mögen, — unmittelbar da, wo der eigentliche Jurakalk beginnt und die höchsten Spuren der Gletscher (Moränen) gefunden werden, mit prachtvoller Aussicht auf alle wohlbekannten keltischen Punkte im Aarthale. 1000 bis 1500 Schritte südlich von diesem Orte, liegt der „*Kapf*" oberhalb des Dorfes Selzach, der einen isolirten, länglichen, abgeschnittenen Kegel bildet und sehr vermuthlich ein uralter Kultursitz oder ein grosses Refugium war, auf welchem bereits vor 20 Jahren Gräber entdeckt worden sind und von mir ein Reibstein. — Dieser „Kapf" ist vielfach terrassirt und verdiente einmal näher betrachtet zu werden.

Am 4. März 1878 liess ich obbesagten Stein von den Feldsteinen säubern und zeigte er nun etwa folgendes Bild (Taf. XX, Fig. 8): Die Schalen 1, 2 und 3, 4—5 Centimeter im Durchmesser, wovon zwei ziemlich verwittert sind, bilden ein spitzwinkliges Dreieck mit einer Basis (2 nach 3) von 32 Centimeter und einer Höhe von 40 Centimeter. Daran schliessen die kleinen mehr rohen und ungewöhnlichen Schalen

4, 5, 6 u. 7 an, über deren eigenthümliche Form ich mir kein Urtheil erlaube, da ich zu wenig Astronom bin, um sie der Sternenwelt anpassen zu können. No. 4 hält 2 Centimeter, No. 5, 3 Centimeter, No. 6, 6 Centimeter und No. 7, 5 Centimeter Durchmesser. — No. 4 ist von der südlichen Seite des Dreiecks 1—2, 25 Millimeter entfernt, No. 5, 35, No. 6, 40 Millimeter und No. 7 steht 6 in östlicher Richtung ganz nahe.

Bisher wurde längs der ersten Jurakette, trotz vieler vorhandener Findlinge, von denen freilich die schönsten und besten längst verarbeitet worden sind, kein Schalenstein entdeckt. Ueber einige andere später. — Der nächstliegende ist der von Dr. *Schild* entdeckte im *Eichholz* bei Grenchen, dessen Heimat von Rütenen eine starke Stunde westlich entfernt ist, aber ganz gut von hier aus gesehen werden kann. (Taf. XX, Fig. 9.) Fr. Rödiger, Weierhof, Bellach.

Siehe über die Schalensteine der Schweiz Mittheilungen der Antiq. Ges. Bd. XVII, 3.

339.

Schalenstein bei St. Lucius in Chur.

Ich wurde kürzlich aufmerksam gemacht auf einen in der Nähe von Chur vorkommenden Felsblock, welcher muthmasslich unter die Rubrik der *Schalensteine* zu registriren sein dürfte. Ohne nun einer diesfalls in Aussicht stehenden Abhandlung vorgreifen zu wollen, kann ich vorläufig auf folgende Punkte hindeuten: Wenige Schritte unterhalb der St. Lucius-Capelle, „im Löchli", wie sie bei ihrer Gründung durch Bischof Ortlieb von Brandis genannt wurde, befindet sich auf einer kleinen Terrasse am Wege ein Felsblock, welcher allem Anschein nach von Oben herunter gestürzt ist, da er der gleichen Gesteinart angehört, aus welcher das Gebirgsmassiv besteht. Derselbe hat nach der untern Seite eine tafelförmig eher convexe Fläche und steht schief angelehnt im Boden. Die bergseits gekehrte Oberfläche ist weniger regelmässig gestaltet und zeigt eine Längsspalte, die südwärts in eine napfartige Vertiefung endigt, welche stets atmosphärische Niederschläge aufnimmt und zurückhält, und daher von den Pilgern zur Capelle geradezu als Weihkessel benutzt zu werden pflegt. Ueber dem Napfe erhebt sich die Felsplatte noch ungefähr 2 Fuss hoch ziemlich senkrecht und hier befinden sich mehrere beinahe kreisrunde Löcher von 1—3 Centimeter Tiefe. Höher als diese zerstreut liegenden Löcher, deren Umkreis von einem Zweifrankenstücke bedeckt wird, befindet sich eine völlig kreisrunde Schale von der Grösse einer Untertasse und ungefähr entsprechender Concavität. Kleinere Löcher von der Art der zuerst erwähnten befinden sich ausserdem noch auf der convexen Rückseite in mehrfacher Zahl.

Da nun der bekannte graue Bündnerschiefer keinerlei Einschlüsse enthält, welche allenfalls durch Verwitterung verschwunden sein könnten, so ist diese Art der Entstehung jener Vertiefungen jedenfalls ausgeschlossen. Ebensowenig erscheint die Möglichkeit vorhanden, an Auswaschung durch Wasser zu denken. Die grosse

Schale ist ausserdem durch ihre Lage und Stellung auf dem Gestein jedenfalls geschützt gegen jeden Schluss auf eine zufällige oder allmäliche Entstehung. Sie kann nur durch menschliche Bearbeitung des Gesteins hervorgebracht sein. Es ist diess um so beachtenswerther, als der Napf oder Wassersammler ebenso gewiss sich als eine Fractur des Felsstückes darstellt.

Da nun das „Löchli", noch ehe eine Capelle hineingebaut wurde, und wohl auch gerade desswegen, weil diess geschah, als eine uralte Cultusstätte zu betrachten ist, so liegt es um so näher, auch dieses Felsstück vermöge seiner augenfälligen Bearbeitung und Benutzung als im Zusammenhange mit jener Cultusstätte aufzufassen. —

Bis jetzt war über derartige Cultussteine in Rhätien wenig oder nichts bekannt. Doch vernimmt man, dass auch im Unterengadin bei Zernetz sich ein Stein mit ähnlichen Gebilden befinde, dessen eigenthümliche Spuren auf Hexen zurückgeführt werden. Ueber die nähere Beschaffenheit dieses Steins wird indessen die bereits eingeleitete Berichterstattung noch gewärtigt.

Chur, August 1878. C. Kind.

Siehe über die Schalensteine der Schweiz Mittheilungen der Antiq. Ges. Bd. XVII, 3.

340.

Tombeaux murés au „Châtelard" (sur Begnins).

Nyon, 1er Août 1878.

Ayant été informé par M. le docteur Mestral à Begnins qu'à proximité de ce village, des tombeaux antiques avaient été découverts, je me rendis en sa compagnie sur l'emplacement et pus me convaincre qu'il s'agissait d'un cimetière, datant probablement de l'époque burgonde. Il occupe le sommet d'une colline, à mi-chemin entre les villages de Bassins et de Begnins, près d'un hameau appelé Châtelard. Le sol consiste en sable et gravier et sert actuellement de gravière à la commune de Bassins; on jouit de cette éminence d'une vue admirable sur le lac Léman, les Alpes et le Jura. Au dire des habitants de la contrée, on a rencontré depuis trente ou quarante ans déjà des tombeaux murés dans cet endroit, à tel point que si quelqu'un avait besoin d'une pierre plate un peu grande, on lui disait d'aller en chercher une à „la feuilluse" ou „follie" (nom de la carrière). Cependant, personne ne s'était inquiété autrement de ces restes des temps passés jusqu'à ce que les fortes pluies de ce printemps eussent mis à jour deux nouveaux tombeaux, visibles de loin. A notre arrivée au cimetière, les ossements renfermés dans ces tombes avaient en partie disparu, et les pierres plates dont elles étaient formées, étaient brisées. Comme il était probable que d'autres tombeaux restaient enfouis, le comité de la société du musée de notre ville décida de faire pratiquer des fouilles dans cette localité pour lesquelles la municipalité de Bassins voulut bien donner l'autorisation demandée.

Les travaux de fouilles mirent au jour plusieurs tombeaux, ou cerceuils murés avec fond, à une faible profondeur, mais constamment dirigés du Nord au Midi, à

côté des deux anciens et en tout point semblables. Les dalles étaient de grandeur différente, en pierre schisteuse (gneiss) ou en calcaire blanc à veine jaune, réunies par du mortier dont la trace était visible partout. La hauteur des tombes était d'environ 50 cm., la longueur variait beaucoup.

Les racines des arbustes qui croissaient au dessus des tombes, avaient pénétré à l'intérieur qui se trouvait ainsi garni de terre et de gravier de manière à cacher presqu'entièrement les squelettes. Ces derniers étaient dans un triste état de conservation; les crânes et les plus gros os seuls restaient à peu près intactes. L'une des tombes renfermait trois squelettes de jeunes personnes, une autre deux, dont l'un celui d'un homme de grande taille. Malgré tous les soins et toute notre attention, il nous fut impossible de trouver le moindre objet d'antiquité, ni armes, ni poteries, ni ornements.

Des sondages pratiqués dans d'autres parties du monticule n'ont fait découvrir aucune autre tombe, ce qui n'exclut nullement la possibilité d'en trouver d'autres encore, en continuant des fouilles sur l'éminence tout entière. J'ai fait transporter au Musée de Nyon les dalles du tombeau le mieux conservé avec les crânes et les ossements les plus importants, pour essayer de le reconstruire sur place.

Je n'ose me prononcer définitivement sur l'époque à laquelle appartiennent ces sculptures. Leur construction se rapporterait à la fin de la domination romaine ou à celle des Burgondes; mais l'absence complète d'objets en métal et de vases me force à laisser à des personnes plus compétentes le soin de préciser leur âge.

Th. Wellauer,
Conservateur du Musée.

341.

Alterthümer, gefunden im Sommer 1878 beim Brückenbau in Solothurn.

II.

Wie wir voraus vermutheten, fanden sich bei den Ausgrabungen des Flussbettes der Aare zum zweiten steinernen Brückenpfeiler gegen die Vorstadt wieder auf dem kleinen Raum von M. 11,30 Länge auf M. 3,30 Breite eine Menge mittelalterlicher und römischer Alterthümer, in fast noch reichhaltigerem Maassstabe als beim ersten.

Der zweite Caisson berührte den Flussboden am rechten untern Ende auf Quote M. 422,00 (über Meer) den 8. Juni 1878. Die Ausgrabungen, bei welchen Funde vorkamen, dauerten bis zum 25. Juni, in dem Tiefenraume des Flussbettes von Höhenquote M. 421,70 bis 419,05, oder von einer Bodentiefe von M. 0,25 bis 2,90. (Am 13. Juni befand ich mich selbst in dem Caisson und wohnte einzelnen Ausgrabungen bei.) Es kamen während obiger Zeit folgende Alterthümer zum Vorschein, deren Fundstellen und Funddaten genau von Hrn. *Simons* bezeichnet wurden.

I. Römische Fundstücke.

a) Falces und Schlagmesser.

Vier *Falces*, ähnlich der im April gefundenen. Dieselben haben eiue Länge von 0,30; 0,28; 0,27; 0,26 und eine Breite von 0,07. In zweien steckten noch Reste

des Stieles. Die Rohre unter den Klingen, in welche die Stiele eingesteckt wurden sind auf einer Seite bis auf einen schmalen, ringsum schliessenden Ring offen, was das Hineinpassen des Stieles erleichterte und es ermöglichte, dass die beiden Kanten des halboffenen Rohres an den Stiel fest gehämmert werden konnten. Eine fünfte Falx hat ein ganz anderes Aussehen und ist schon mehr gebogen und sichelförmig. Sie hat eine Länge von 0,32 und eine Breite von 0,05. Es sind dies offenbar Kriegsinstrumente, ähnlich den mittelalterlichen Halebarten. Ein anderes solches Schlaginstrument, welches jedoch keinen Hacken, aber ebenfalls eine Länge von 0,29 und eine Breite von 0,06 hat, wurde auf ungefähr gleicher Schichte gefunden. Die grosse Menge dieser Falces weisen auf Kämpfe hin. Julius Cäsar rühmt in seinem gallischen Kriege (III, 14) den grossen Dienst, den diese sehr scharfen „Falces", die, wie er sagt, an lange Stangen gesteckt und festgemacht wurden, dem römischen Heer leisteten und bemerkt, dass sie den Mauersicheln glichen. Man fand die erste Falx schon in einer Bodentiefe von 0,30 am 10. Juni gleichzeitig mit dem geraden Schlagmesser und einer unzweifelhaft römischen Bundaxt. Die zweite fand man am 13. Juni in einer Bodentiefe von 0,60; die dritte am 19. Juni in einer Tiefe von 1,05; die vierte am 20. Juni in einer Tiefe von 1,10; die fünfte am gleichen Tag in einer Tiefe von 1,30. Die fünfte, ganz sichelförmige Falx (vielleicht eine Falx muralis) fand sich in einer Tiefe von 2,90 auf Quote 419,05. Der Umstand, dass diese „Falces", die, mit Ausnahme der ganz sichelförmigen, einander durchaus ähnlich sehen, in so verschiedenen Tiefen sich fanden, lässt schliessen, dass sie nicht gleichzeitig verloren gingen, folglich nicht von einem einzigen Brückenkampfe herrühren können. Freilich werden wir sehen, dass auf gleicher Bodentiefe neben entschieden römischen auch mittelalterliche Gegenstände sich vorfanden, die entweder beim Jochbalken-Setzen hinuntergetrieben oder hinuntergeschwemmt wurden. Ueber die Mauersicheln sagt Julius Cäsar (VII, 22), dass die sinnreichen Gallier die römischen Mauersicheln mit Stricken auf die Seite und dann von innen her durch Maschinen in die Höhe zogen („Nam et laqueis falces avertebant, quas cum destinaverant, tormentis introrsus reducebant"). Auch *Cicero* erwähnt dieser Falces als *Kriegs*instrnmente (Cic. Mil. 33 prope fin. Ed. Ernest., wo andere Editionen irrthümlich statt falcibus „facibus" setzen und Cic. Sull. 5 prope fin.) (Taf. XX, Fig. 1 und 2.)

b) Schwerter und Parazonien.

Am 13. Juni fanden die Arbeiter auf Quote 421,30, in einer Tiefe von 0,60 M. ein sehr schönes, zweischneidiges, unten spitz auslaufendes Schwert mit schwarzem Griff von Ebenholz; lang 0,60 sammt Griff, breit 0,04 dicht unter dem Griff, ohne metallenen Querbalken. Der Griff, in der Mitte 0,04 breit, ist an seinen beiden Enden kurz ausgezackt und hat eine Länge von 0,15; die untere, den Querbalken ersetzende Auszackung ist nicht ganz 0,10 breit. Für den römischen Ursprung spricht nicht nur die Form, sondern auch die Fundschichte. (Fig. 7.)

Die Spitze eines ähnlichen Schwertes oder Dolches wurde am 12. Juni in einer Tiefe von 0,50 gefunden.

Es kamen ferner mehrere hirschfängerartige Parazonien zum Vorschein, die wir, obgleich sie eine neuere Form zu haben scheinen, doch entschieden in Berück-

sichtigung ihrer tiefen Lage den Römern zuschreiben müssen. Solche Parazonien (Kurzschwerter oder Waidmesser) fanden sich drei, alle mit über das Eisen beschlagenen und mit Nägeln befestigten Hirschhornbeschlag am Griff, der auswärts gebogen und ob der Hand mit einem aus dem Griffe vorspringenden Eisenhalter versehen ist.

Das schönste, sehr gut erhaltene dieser Parazonien, 0,47 lang, mit 0,05 Grifflänge und 0,02 Klingenbreite, wurde gefunden am 17. Juni auf Quote 421 und 0,90 Bodentiefe. Ein anderes, bei welchem das Beschläge des Griffes zerstört ist, 0,44 lang, fand sich schon am 13. Juni auf einer Bodentiefe von 0,60; ein drittes, dessen Klinge zerbrochen, Hirschhorngriff maugelhaft erhalten, war schon am 10. Juni auf einer Bodentiefe von 0,30 zum Vorschein gekommen. Ein ganz ähnliches Parazonium, welches wir bei unserer Einsendung über die Funde am ersten Brückenpfeiler „grosses Dolchmesser" genannt, lag, wie wir bemerkt, dort tief unter den übrigen entschieden römischen Fundstücken, was uns bestimmt hatte, sie der römischen Periode zuzuschreiben.

c) Aexte und Beile.

Solche fanden sich von allen möglichen Grössen und Formen. Eine grosse *Stossaxt*, lang 0,42, breit 0,06, 0,02, dick 0,05 fand sich auf Quote 421,70, in einer Bodentiefe von 0,30 den 10. Juni; eine andere auf Quote 421,30, Tiefe 0,60, lang 0,42, breit 0,08, 0,02, dick 0,06 den 13. Juni; eine kleinere Axt, 0,29 lang und 0,05; 0,03 breit, fand man am 20. Juni auf Quote 420,60, Tiefe 1,10. Eine breite Zimmeraxt, 0,31 lang und 0,15; 0,06 breit, mit einem rechtwinklichten Stielhalter, der 0,20 lang und 0,06 breit ist, sehr gut erhalten, fand sich am 20. Juni auf Quote 420,60 in einer Bodentiefe von 1,30. Eine andere, von ganz gleicher Form, 0,13 lang, 0,10; 0,07 breit, mit einem rechtwinklichten 0,15 langen und 0,05 breiten Stielhalter, fand sich am gleichen Tage ineiner Tiefe von 1,10. Am gleichen Tage fand sich auch auf gleicher Tiefe ein Handbeil, 0,05 lang, 0,03 breit (Fig. 4). Ganz zu unterst, auf Quote 419,05 in einer Bodentiefe von 2,90, fanden die Arbeiter am 25. Juni ein securisartiges Beil ältester Form mit halbkreisförmig ausgeschweiftem Vordertheil, fast wie eine kleine Halebarde aussehend, 0,12 lang und an der Schneide 0,12 breit, beim Beginn des Einschnittes blos 0,03 breit (Fig. 3).

d) Schlüssel.

Ein grosser, 0,17 langer römischer Schlüssel mit Stossbart und vierkantigem, unten mit einem Loche zum Anhängen versehenen Griff, fand sich am 20. Juni auf Quote 420,60, Bodentiefe 1,10. Zwei zusammengerostete kleinere Schlüssel mit Drehbärten, doch mit theilweise vierkantigem Stabe, fand man schon am 15. Juni auf Quote 421,10 in einer Tiefe von 0,80. Ein anderer Schlüssel mit Drehbart, vierkantigem Stab und viereckigem Hängeloch, fand sich am 13. Juni in einer Tiefe von 0,50, und ein zerbrochener (ohne Bart) in einer Tiefe von 0,60.

e) Schifferwerkzeuge.

Der römischen Zeit müssen wir wegen der tiefen Lage ebenfalls folgende Schifferwerkzeuge zuschreiben. Am 18. Juni wurde auf Quote 420,95 in einer Bodentiefe von 0,90 ein zum Anstecken an einen hölzernen Stiel eingerichteter

eiserner Schiffer- oder vielleicht Mauerhacken gefunden, der in der Krümmung eine Länge von 0,40 hat. Am 20. Juni fand man auf Quote 420,60 in einer Tiefe von 1,10 einen zweispitzigen Schiffschalter, 0,27 lang und ob den Spitzen 0,03 breit, woran noch ein kleiner Rest des hölzernen Stieles stack. (Fig. 5.)

f) Thonfragmente.

In der römischen Schichte fanden sich ebenfalls mehrere Stücke von römischen Leistenziegeln, ein Fragment eines hypokaustischen Wärmeleiters, die Scherbe eines kleinen Krügleins mit rothbrauner Linienverzierung, dann auf Quote 420,40 in einer Bodentiefe von 1,40 eine sehr schöne, mit Figuren versehene Scherbe eines Terra sigillata-Gefässes. Unter dem auf solchen Gefässen gewöhnlich vorkommenden Ring von Blattverzierung war das Gefäss in säulenartige und kreisförmige Felder getheilt. Auf dem mittleren Felde steht Hercules, die rechte Faust erhebend, in dem linken Arm die Keule, auf den linken Schenkel gestützt, tragend; links von ihm ist im Felde ein delphinartiger Fisch und rechts ein Hase angebracht. In der gleichen Tiefe fand sich auch der Henkel eines grossen römischen Weinkruges; beide Stücke wurden am 21. Juni aufgefunden. Tags zuvor fand man einen rothgebrannten Wirtel, ähnlich, wie dieselben im Bielersee so häufig vorkommen, in der Bodentiefe von 1,10.

g) Kugeln.

In ziemlicher Tiefe, auf Quote 420,70, Bodentiefe 1,10, gleichzeitig mit dem Wirtel, fanden die Arbeiter auch mehrere Kugeln, und zwar eine steinerne in der Grösse unserer schweizerischen Kegelkugeln (Jurakalkstein); dann in bedeutender Tiefe von 1,30 eine guterhaltene Kugel von Eichenholz, im Durchmesser 0,09 haltend. Am gleichen Tage fanden sich auch auf der Tiefe von 1,10 zwei eiserne Kugeln, eine im Durchmesser von 0,09, fast 2 Kilo wiegend, eine andere im Durchmesser von 0,07 mit einem Loche versehen. Die eisernen Kugeln sind offenbar mittelalterliche Geschützkugeln, die beim Jochsetzen in diese tiefe Schichte hinunter getrieben worden sein mögen, vielleicht herrührend aus den Reformationswirren. Die steinerne Kugel dürfte der Römerzeit angehören. Die hölzerne scheint ein Spielzeug gewesen zu sein.

II. Mittelalterliche Fundstücke.

Es ist klar, dass die spätern mittelalterlichen und neuern Fundstücke in der Regel unter geringerer Bodentiefe liegen müssen, als die frühern römischen. Es wäre jedoch allzukühn, anzunehmen, dass unter Brücken im Laufe der Jahrhunderte an Stellen, wo wiederholt durch das Hineinschlagen und Herausziehen von Pfählen und durch das Heranschwellen des reissenden Wassers Bodentiefe-Veränderungen stattfinden müssten, obige Regel keine Ausnahme finde. Es können ganz moderne Gegenstände in tiefe Schichten hinunter getrieben werden, und umgekehrt können römische Fundstücke in geringer Bodentiefe gefunden werden, je nachdem gerade die Stelle, wo sie zum Vorschein kamen, von der Erdbewegung mehr oder weniger verschont geblieben, oder in den Fällen, wo sie mit dem Gerölle von anderswoher hergeschwemmt wurden. So wurde s. Z. das früher erwähnte römische Opferbeilchen

ganz auf der Oberfläche in Ufersnähe gefunden. So fand man am 10. Juni ein mittelalterliches Bleisigel (Plombage) mit dem alten Wappen der Stadt Freiburg im Uechtland (Burg) auf Bodentiefe 0,30 in gleicher Schichte mit einer römischen Bundaxt und einer Falx. So wurde erst am 12. Juni auf Quote 421,45 in einer Bodentiefe von 0,50 eine Freiburgische Silbermünze aus dem XVI. Jahrhundert und ein Ritterschwert gefunden in gleicher Schichte mit einem entschieden römischen Schlüssel. Dieses *Ritterschwert* (Stossdegen) mag dem XVI. oder XVII. Jahrhundert angehören. Die Klinge, unten spitz zulaufend, hat eine Länge von M. 0,78, das Heft, aussen von Holz, an welches man noch Spuren von Schnüren, mit welchen es umsponnen war, erkennt, hat ohne den Knopf eine Länge von 0,18 und der am Eisenfortsatz befestigte eiserne Knopf eine Länge von 0,05, das ganze Schwert also eine solche von M. 1,01. Als mittelalterlich müssen wir auch einen Werkhammer (Schrot- oder Mauerpickel) halten, 0,35 lang, der auf der Bodentiefe von 0,25 gefunden wurde (Fig. 6); ebenso eine etwas tiefer gefundene Blechscheere, 0,25 lang. Doch auch diese könnten römisch sein, da in dieser Schichte sich auch Romana fanden. Zwischen 0,35 bis 0,40 fanden sich am 11. Juni vier Hufeisen von Pferden und Maulthieren, deren Alter ebenfalls schwer zu bestimmen ist. Ein wahrscheinlich römisches Maulthierhufeisen fand sich am 19. Juni in der grössern Tiefe von 1,05; und noch tiefer auf 1,10 fanden sich die oben erwähnten, wahrscheinlich bei dem Setzen eines Jochpfahles hinuntergerollten Geschützkugeln, von denen die zwei eisernen vielleicht Tarrisbüchsen angehört haben mögen, ein Geschütz, das schon 1443 im Zürichkriege erwähnt wird. Die gleichzeitig mit aufgefundene *Steinkugel* scheint keiner mittelalterlichen Steinbüchse angehört zu haben, denn deren Kaliber war viel grösser Man schoss aus den Steinbüchsen des XV. Jahrhunderts Steine von über 100, ja über 200 Pfund (Elgger, Kriegswes. d. Eidg. S. 130), während unsere Steinkugel blos $3^1/_4$ Pfund wiegt. In der Tiefe von 0,50 fand sich auch am 12. Juni ein zerdrücktes, ursprünglich tafelförmiges Bleigebilde, ca. 25 Pfund schwer. Wir wagen nicht zu entscheiden, wozu dasselbe gedient haben mag.

Wir haben verschiedene andere Fundstücke geringerer Bedeutung nicht aufgeführt. Das hauptsächlichste local-wissenschaftliche Resultat dieser Funde ist der nun unzweifelhaft geleistete Beweis, dass schon zur Römerzeit eine Brücke an der *gleichen* Stelle wie die gegenwärtige zum Castrum Solodurum führte, dass folglich von der Zeit an, da die römische Heerstrasse von Aventicum über Solodurum nach Augusta Rauricorum errichtet wurde (welche Strasse um das Castrum herumführte, und den Bau einer zweiten Brücke oberhalb des Castrums (bei Tribeinskreuz) nach sich zog), zwei Brücken zu Solothurn die beiden Aarufer verbanden, womit dann auch der historische Ursprung der St. Ursuslegende, welche die Enthauptung der Thebäer auf die obere Brücke verlegt, im Einklange steht, indem zu Maximians Zeit (285—302, in welche Zeit das Martyrium versetzt wird), die erwähnte römische Heerstrasse schon längst bestand.

J. Amiet, Advocat.

342.

Antike Schnappmesser.

Unter dieser Ueberschrift gibt Herr J. Amiet in No. 1 Ihres Blattes v. J. 1872, S. 321, interessante Mittheilung über verschiedene Schnappmesser und auf Taf. XXIV, Fig. 9, Abbildung eines solchen mit Bronce-Schalen und glaubt — der Punktirung nach zu schliessen — die Klinge in eine Spitze ergänzen zu müssen. Ein solches Schnappmesser — ganz aus Eisen — wurde am Hohenhöven, wo ich schon manches Römische fand, ausgegraben. Die gut erhaltene Klinge läuft auf der schneidenden Seite nicht in eine Spitze aus, sondern ist auf beide Seiten hin abgestumpft, und diese Form muss unzweifelhaft auch das Messer des Herrn Amiet ursprünglich gehabt haben.

Die Klinge meines Messers ist beweglich und von gutem Stahl, dagegen das Gäbelchen vollständig eingerostet.

Donaueschingen, 9. Juli 1878.

C. F. Mayer.

343.

Die Amsoldinger Inschriften.

Im »*Anzeiger*« 1875, 2; 1876, 4 und 1878, 1 brachte Herr Prof. Hagen die Berichtigung und Ergänzung verschiedener römischer aus Aventicum stammender Inschriften. Den fünf bisher bekannten reiht sich nun eine sechste an, welche vor zwei Jahren bei der Neubestuhlung der Kirche von Amsoldingen zum Vorschein kam und jetzt im Garten des Herrn v. Tscharner daselbst aufgestellt ist. Gleichwie für die andern Amsoldinger Inschriften (darunter ein Leugenstein), wurde auch für diese bisher nicht veröffentlichte ähnliches Material verwendet, nämlich gelblichweisser Juramarmor, der bei Neuenburg gebrochen wird, und fast für sämmtliche Bauten und Inschriften von Aventicum in Anwendung gekommen ist. Dieser Stein enthält folgende trefflich erhaltene Grabschrift, in welcher allein nur der Name des Gatten unvollständig ist.

D· M·
POMP·HOSPITAE
FEMINAE SANC
TISSIMAE QUAE
VIXIT ANN·XXXII
GEMIN·VICTVI
LVS CONIVG·N
COMPAR·F·C·

Prof. Dr. A. Hagen.

344.

Vererben von Hausmarken.

Die rechtsgeschichtlichen Forschungen über die Haus- und Hofmarken haben in der Schweiz, wo denselben immer noch eine grosse praktische Bedeutung zukömmt, bisanhin wenig Beachtung gefunden. Es wird aber dieses bisanhin vernachlässigte Studium ohne Zweifel auch bei uns einmal seine Pflege finden, wenn von verschiedenen Seiten die Bedeutung der Haus- und Hofmarken erörtert und das weitzerstreute Material nach gewissen Gesichtspunkten gesichtet wird. Als kleinen Beitrag zur Lösung einer hier in Betracht kommenden Frage veröffentlichen wir zunächst zwei Entscheide des Rathes von Luzern über das Vererben von Hausmarken.

1491, Montag vor Georg.

Zwischen dem Wagner und dem Frischisen ist von des zeichens wegen erkent, dz des Zimbermans seligen kind söllend dz zeichen jres vatters füören und nit die Frischisen; es sye dann sach, dz die Fryschisen hiezwüschent und pfingsten mögen fürbringen, dz im rechten gnug syg, dz der zimberman Inen dz zeichen by lebendigem libe geschenkt hab. Rathsprotokoll VII, 190.

1493, uff mitwuchen post viti et modesti. Rudolf Störchly und Hans Schultheis.

Als die bed ein stos gehept hant von Kunrat Störchlis schilten und zeichen wegen, da Rudolf meint, Hans sölt die nit füren noch han, und aber Hans meint, dewil er den Störchly als wol als Rudolf geerbt, und dz Im Kunrat Störchlys seligen hus, daran die zeichen gestanden, zu erb worden, so söl er die zeichen und schilt als wol haben und füeren als Rudolf; also noch clag und antwurt so ist bekent: dewil sy beid den Störchlin geerbt und manspersonen sint, dz sy darum bed, einer als der ander, zu den schilten old zeichen zu füren recht haben und füren mögen. Hant beid getröst mit unserm stattschriber. — Rathsprotokoll VII, 326.

Dr. Th. v. Liebenau.

345.

Baukontrakt der St. Leonhardskirche zu Basel.

In einem Bande des Basler Staatsarchivs, welcher eine Anzahl gleichzeitiger Copien und Urkunden des St. Leonhardstiftes aus dem Ende des XV. und dem Anfange des XVI. Jahrhunderts nebst einigen, das Stift betreffenden geschichtlichen Aufzeichnungen enthält, findet sich auch die Copie des Baukontraktes der *St. Leonhardskirche*[1]) vom Jahre 1496. Derselbe muss um so mehr unser Interesse in Anspruch nehmen, als diese Kirche eines der ausgezeichnetsten Gebäude der Stadt ist, und der Baumeister, den uns der Kontrakt nennt, durch ein anderes bedeutendes baslerisches Bauwerk rühmlichst bekannt ist.

---

[1]) Vrgl. Rahn, Geschichte der bildenden Künste in der Schweiz, pag. 484 und die dort angeführten Schriften.

Die Kirche wurde 1033 als Pfarrkirche geweiht. 1135 wurde ein Chorherrenstift Augustinerordens damit verbunden. Als mit der Zeit das Stift verweltlichte und verkam, wurde es 1464 der Oberaufsicht des Generalkapitels der Augustinerchorherren zu Windesheim in der Utrechter Diözese übergeben, worauf auch die Seelsorge den Stiftsherren abgenommen und Weltgeistlichen übertragen wurde. — Das 1296 erneuerte Kirchengebäude wurde durch das grosse Erdbeben 1356 völlig zerstört und durch das Stift „in schweren Kosten hart wieder erbauen und erneuert". Aus der nothdürftigen Bauart anderer Kirchen der Stadt, die nach der Zerstörung durch das Erdbeben wieder aufgeführt wurden, schliessen wir auf eine ähnliche Dürftigkeit des St. Leonhardsbaues, so dass es nicht auffällt, wenn nicht viel über hundert Jahre später (1496) ein neuer Bau an die Hand genommen wurde. Wir theilen den betreffenden Baukontrakt, wie er in dem oben erwähnten Bande enthalten ist, wörtlich genau hier mit.

„Ze wissen, dass in dem Jar, als man zalt von Christi unsers Herrn Geburt, Tusend, vierhundert nüntzigk und sechs Jar, uff sonntag vor Sanct Paulus Bekerung Tag, die Ersamen, fürsichtigen Heren Mathys Isenlin, dess Rats, und Anthony Schermann, Burger zuo Basel, Pfleger und Buwhern dess Buws sanct Lienharts Pfarrkilchen zuo Basel, im nammen dess Kilchspels und Undertonen derselben Kilchen, dem Ersamen Meister Hannsen von Nusdorff, der hochen Stift Basel Palir oder Werkmeister, im Bysin, auch mit Hilff des frommen vesten Jungkher Lienhart Grieben von Basel, darzuo durch die Edlen Strengen Ersamen fürsichtigen und wisen Heren Burgermeister und Rat der Stat Basel geordnet, auch des wirdigen geistlichen Herrn Heinrichen Sachssen, prior des Gotshuses zu St. Lienhart obgenant, dess ersamen, fürsichtigen und bescheidnen Johannsen Salzmans, Notarien des Hoffs zu Basel, Meister Jörgen Robers, dess Steinmetzen, und Jakob Ringlers, Burgern zuo Basel, verdingt und bevolhen haben, den angefangen Buw derselben Sankt Lienhart Kilchen, mit den Giblen, vor und hinder, biss an das Tachgerüst und das Gewelb der jetzgenanten Kilchen, und füruff bis an und under das Tach, inn guter Werschafft und zu dem nützlichsten zu machen, vollfüren und vollbringen, inn vier Jaren, den nächsten von Datum diser Geschrifft künfftig, doch mit den Bedingen und Artikeln, hienach geschriben. Nemlich, so soll Meister Hanns von Nusdorff sollich Werk zum Fürderlichsten anfahen, getrüwlich vollfüren, und als obstat, in vier Jaren, den nechsten nach Datum diss Brieffs künfftig, biss an das Tachgerüst und Gewelb der genannten Kilchen Sankt Lienhartz, mit beiden Giblen obgenannt, getrüwlich und in guter Werschafft vollbringen, nemlich die Fron und Schidbögen (sic), und sollich Werk also machen, inn Massen, dass es das Tachgerüst und Welb ertragen, und bestendig sin mög und sye. Doch dass die genanten Hern, die Pfleger und Buwhern, oder Ir Nachkomen, schaffen und fürsehen sollen, dass demselben Meister Hannsen von Nusdorff aller Gezüg, es syen Stein, Pflaster und alles anders, zu sollichem Buw gehörende, on sinen Kosten, an die Hant geantwortet, die Bogstell und ander Gerüst gemacht, und kein Mangel noch Gebresst, dadurch er an sollichem Werk verhindert möcht werden, da syen. Und für sollichen Buw und Werk sollen die genanten Pfleger und Buwhern dem genanten Meister Hannsen von Nusdorff geben 500 ℔ nüwer Basler Pfennig, und Im die bezalen, in massen hie nach statt, nemlich Im jetz bar ein ℔, und dann uff einen yeglichen sambstag,

glich noch einander kommende, zechen Schilling, und uff S. Johannstag zu Sunwenden, nechst künfftig, 5 ℔, und uff Wihennachten, auch nechst künfftig, 5 ℔ bezalen und geben, und sollich Bezalung die nechst künfftigen 4 jar also beharren; und noch Verschynung sollicher 4 jar, und sovern obgemelt Werk vollbracht ist, Im dannenthin uff einen yeglichen Sambstag darnach, nechst nocheinander künfftig, zechen Schilling geben und bezalen, so lang beharren, biss die Sumen, so dann alsdann an sollichen 400 ℔ (sic) usstünd, gentzlich bezalt werd; und so erst obgemelt Werck also vollbracht wirt, Im, nemlich Meister Hannsen von Nusdorff, das Gewelb der genanten Kilchen, sovern er das zu machen verdingen und ein zimlich Gelt darumb nemen wil, für andern verdingen und machen lassen sollen; und ob Meister H. v. N., davor Got sin well, an obgemeldettem Werck nit Werschafft macht, und der genant Buw deshalb zu Kosten oder Schaden kem, denselben Kosten und Schaden derselb Meister Hanns dem Gotshuse zu St. Lienhart oder sinen Pflegern widergeben und widerkeren solle, alles erberlich und ungeverlich; und sint harüber zwen glich lutende Brieff gemacht, mit dess genanten Jungkher Lienhart Grieben als Rattsbotten ingedrucktem Ingesigel, uff Bitt der genant Parthien, doch Im und sinen Erben on Schaden, besiglet; das Ich, derselb Lienhart Grieb, also bekenn beschehen sin, und yeglicher obgenanter Parthien einen geben, inn dem Jar und uff den Tag als obstat."

„Noch obgemeldettem Verding hat Meister Hanns von Nusdorff die nochgeschriben sin Meynung auch inn Geschrift angeben und geseyt, dass miner Herrn Pfleger dess Gotshuses zu S. Lienhart Meynung sye, dass die in Geschrifft gesetzt und Inen übergeben sollen werden.

Des ersten: ob er in obgeschribenem Verding überdingt wer, und den buw mit dem Kosten nit vollbringen möcht, dass man In dann darumb nit vertriben soll.

Item ob Sach wer, dass die Arbeit durch wilent Meister Hannsen von Gretz verbracht, und Hannsen Wirich, sinen Barlier, versetzte Ding, zu dem Werk zu welben und bestentlich ze sind nit schicken wolten, so meynt Meister Hanns von Nusdorff nit pflichtig ze sind, allen Misshandel, so da funden wird, in obgeschribenem Verding zu fürkommen; sunder uff die verbracht Arbeit und angeleiten Kosten nach der allernützlichsten Meynung, als er dann verstat, ze faren.

Item der dryer Vennster halb, so hinder inn dem Werk stan sollen, dass man In berichten well, in wellichen Kosten man die haben well, des Dagsliechts und Verglasens halb; Inn den Dingen, so vil was versetzt und uff sin Statt bracht ist, deshalb und da, wil er in dem Verding keynen Wandel tun.

Item der Bezalung halb obgemeldets Verdings, meint er mit den 10 Schilling nit wellen benügig sin, sunder, demnoch Er nit wiss, ob es tür oder wollfeil, dass dann sollichs, und ob er Armut halb nit buwen möcht, angesehen, und er nit genötet werd, den Buw zuo füren. Desgleich, so soll er den Buw, die wil er in dem Verding ist, zu keyner unvermögenlichen Bezalung triben, sunder so soll man mit Im einer lidigen und billigen Bezalung eins werden, umb das Im sin Arbeit zu lieb werde.

Item wann man zu Rat wird, das Werck zu welben, dass dann sollich Gewelb nyemant andern, dann Im oder sinen Sünen, so vern Inen Got die Gnad duot, das sy darzu gut sint, gönnen zu machen.

Item, dass die Boggestell zu den Fronbögen Im oder sinen Sünen bliben sollen, als denn dess Hantwerks Gewonheit ist.

Item, dass die Buwhern des Gotshuses zu S. Lienhart sollen Im zu dem Werck allen Gezüg, Stein, Sant, Rüstholz, Seil, Gezüg, Bly, Isen Geschirr und alle Ruchknecht geben.

Item den Schmit und Zimmermann bestellen, die umb Ir Arbeit uffrichten, und sy darzu halten, wann er Ir bedarff, dass sy Im zu sollichem Werck gehorsam und willig sient.

Item, dass der genant Meister Hanns, obgemeldet Kilchen gantz, biss an das Welben, ussgenommen das Dach, Glaswerck und Besetzwerck, uss bereiten soll."

Wir fügen dem mitgetheilten Aktenstücke noch folgende Bemerkungen bei:

1) Diesmal geht der Bau nicht mehr vom Kloster aus; dieses wäre wohl nicht mehr im Stande gewesen, ein so monumentales Werk aufzuführen: der Bau wird im Namen des Kirchspiels und der Unterthanen derselben Kirche verdungen, der Kontrakt wird von dem von Bürgermeister und Rath dazu geordneten Junker Lienhart Grieb besiegelt, und der Prior des Gotteshauses wird nur unter den Zeugen aufgeführt. Das Kloster gibt zwar, wie wir anderweitig erfahren, auch seinen Beitrag zum Bau, aber erst nach langen Streitigkeiten mit den das Kirchspiel vertretenden Bauherren und dem Bischofe. Es ist also, wohl seit der Reformation des Klosters durch das Windesheimer Kapitel, auch in Bezug auf den Kirchenbau eine Scheidung zwischen Stift und Gemeinde eingetreten.

2) Hans von Nusdorff war bekanntlich von 1472 — 1503 Werkmeister des Domstiftes; unter ihm wurde der südliche Münsterthurm so geschmackvoll und zierlich ausgebaut, und ohne Zweifel stellt uns der auf einer der Gallerien dieses Thurmes angebrachte, sorgfältig ausgemeisselte Kopf seine nicht unbedeutenden Gesichtszüge dar.

3) Nusdorff hatte zu St. Leonhard einen bereits begonnenen Bau zu Ende zu führen; doch muss derselbe noch nicht weit vorgerückt gewesen sein; denn es fallen die Giebel und die Hauptmauer „bis an und unter das Dach" und die Bögen und Pfeiler im Innern in den vorliegenden, die Ueberwölbung sogar in einen erst in Aussicht gestellten Vertrag. Aus der von Nusdorff vorausgesetzten Nichtübereinstimmung seiner Arbeit mit der von Hans von Gretz ausgeführten ist zu ersehen, dass jener nach seinen eigenen Rissen zu arbeiten vorhatte. Der ganze innere Bau (der Chor kommt hier zunächst nicht in Betracht) ist so sehr wie aus einem Gusse und nach einem so durchaus einheitlichen Plane ausgeführt, und auch das Gewölbe mit seinen hier kunstreich verschlungenen, dort zu regelmässigen Sternen verbundenen Rippen [1]) ist so ganz organisch aus dem Uebrigen herausgearbeitet, dass kein Zweifel darüber obwalten kann, dass der vollständige Ausbau noch unter Nusdorff selbst oder doch nach seinen Rissen ausgeführt worden ist. — Uebrigens sind die Zwischenräume zwischen den Rippen nur mit Holz ausgefüllt

---

[1]) Vrgl. Rahn a. a. O.

sei es, dass man den zierlichen und luftigen Bau nicht für solid genug hielt, die zum Wölben nöthige Ziegelsteinlast zu tragen, sei es aus Gründen der Wohlfeilheit.

4) Endlich machen wir noch auf den handwerklichen Charakter des ganzen Verdings aufmerksam, wie ja überhaupt in jener Zeit die Baukunst in mancher Beziehung zu einem Handwerke heruntergesunken war (vrgl. Rahn, S. 403 u. ff.), wesshalb solch originelle Schöpfungen aus dieser spätern Zeit, wie die Werke des Hans von Nusdorff, besonders hoch zu schätzen sind.

Th. Burckhardt-Piguet.

346.

Hans Felder als Werkmeister von Luzern.

Besitzt Luzern auch keines jener Baudenkmale mehr, das wir als ein Werk des Hans Felder bezeichnen können, so steht doch fest, dass der Erbauer der Oswaldskirche von Zug und der Wasserkirche in Zürich längere Zeit in Luzern gelebt hat. Zum ersten Male wird „Hans Velder werkmeister“ im Umgeldbuche von Luzern erwähnt am Samstag vor Simon und Judas 1466, wo er die auf Fronfasten fällige Summe von $2^1/_2$ ℔ Pfennig bezog. Seither finden wir in diesen Rechnungen bis Ende des Jahres 1471 alle Vierteljahre die gleiche Summe verzeichnet und alle Jahre einmal den Posten „viij lib. 2 ß Hans Velder vmb ein Rock“; zuweilen kostet dieser Rock etwas weniger, so z. B. 1469 und 1471 nur 7 ℔. — Der Stadtwerkmeister von Luzern bezog nämlich im XV. Jahrhundert ein Wartgeld von 10 ℔ und einen Taglohn von 6 Schilling alten Geldes „so oft er werket“ und zudem schenkte ihm der Rath jährlich einen Rock. Er musste schwören „mit trüw und warheit umb ze gand und das werkzüg trüwlich ze behalten, eim bumeister gehorsam ze sin, mit sinem rat ze buwen und sin bestz und wegstes ze tund, als In sin Eid und Ere wiset“. (Rathsprotokoll V, A, 74.)

Die noch erhaltenen Bauamtsrechnungen sind zu summarisch geführt, so dass es absolut nicht festzustellen ist, welche Bauten in Luzern damals aufgeführt wurden, nur einige Privathäuser werden namentlich bezeichnet. Dazu kömmt eine Stelle im Umgeldbuch von 1469, „sabbato post Viti et Modesti, viij lib. v ß Hans Velder von der besrung am kappel turn“.

Allein Felder's Thätigkeit beschränkte sich, wie diejenige seiner Zeitgenossen, keineswegs auf einen bestimmten Berufszweig. Als 1467 der Krieg unvermeidlich schien, liess der Rath durch „Hansen Velder“ und den als Schlachtlieddichter bekannten Halbsuter „Büxsen boren“, jeder von ihnen erhielt dafür am Samstag vor Kreuzerhöhung 1467 23 Plappart. — Als darauf der Krieg ausbrach, zog Meister Felder mit den Luzerner Truppen in's Elsass und wohnte in der Folge auch der Belagerung von Waldshut bei. Am Samstag nach Johann Baptist 1468 erhielt Felder an seinen Sold 5 ℔ 5 ß und später noch 7 Gulden.

Schon im Jahre 1470 wurde beschlossen, es sollen „beid Rätt“ entscheiden, „von Felders wegen, ob man den fürbas zu eim werkmeister behalten wölle oder

nit" (Rathsprotokoll V, A, 231 b). Wie es scheint, wurde Felder noch bis Ende des Jahres 1471 beibehalten; von 1472 wirkt Heinrich Stoll, über dessen Beibehaltung 1473 verhandelt wurde. — Auch nach der Wahl Stolls blieb Meister Hans Felder in Luzern; denn im Verzeichniss der Söldner, die im Oktober 1474 zum Feldzug nach Héricourt ausgehoben wurden, finden wir unter den Mitgliedern der Fritschi-Zunft „Meister Velder". Erst im folgenden Jahre siedelte Felder nach Zürich über, wo sich für seine Talente eine schönere Laufbahn erschloss.

Dr. Th. v. Liebenau.

Als Vorläufer obiger Notiz übersandte uns Herr *Dr. Th. v. Liebenau* die folgende Mittheilung (Akten Staatsgebäude, Staatsarchiv Luzern):

„1503, Sambstag nach Thome divi appostoli, schreiben Burgermeister und Rath der Stadt Zürich an Schultheiss und Rath von Luzern: Wir sind bericht von vnserm Burger Hansen Felder dem Steinmetzen, zöiger diess briefs, das Ir willens sigen einen nüwen turn ze buwen[1]) vnd ze machen. Vnd so derselb vnser burger sölicher buwen vnd werckhen *(als er sich berümpt vnd vns bericht)* ernietet vnd brucht ist, hat er vns an vwer lieb vmb furdrung angeruft. Vnd wann aber wir In mit allem wolgunst ze fürdern geneygt sind, so bitten demnach wir dieselben vwer lieb mit flyss gar ernstlich, Sy welle den obgenannten vnsern Burger für all ander zu sölichem Irem werck kommen, vnd vnser geniessen lassen. Zwieuelt vns nit, er wurde sich bewysen vnd halten, das sy In zu verbessern nit begerten, vnd sich dermass gegen Im erzöygen, als wir vns versechen vnd das zu verdienen haben wellen." Hieraus geht hervor, dass wir zwei Felder zu unterscheiden haben, den alten, in Zürich wohl bekannten Werkmeister und den jüngeren, der 1503 in Zürich nicht durch dort ausgeführte Werke bekannt war. Der jüngere F. hat wohl 1497 die losen Streiche verübt.

Endlich kommen uns von Herrn *H. Zeller-Werdmüller* die folgenden Berichtigungen und Fragen zu:

a) Hans Felder, der Erbauer der Wasserkirche, war nicht Freund, sondern *Feind* Waldmann's, sass im *hörnernen Rath* (Edlibach 203 und 256).

b) Der wegen Glockenzugabschneiden 1497 bestrafte Hans Felder ist gewiss ein Sohn, nicht der mindestens 45 Jahr alte „Meister".

c) Laut Regimentsbüchern ward 1505 Hans Felder XIIer zur Zimmerleuten. Vater oder Sohn?

d) Ist der Hans Felder in Freiburg der Alte oder der Junge? Die Red.

347.

Ueber eine Arbeit des Goldschmieds Urs Graf.

Im V. und VI. Bande der Jahrbücher für Kunstwissenschaft hat Herr Dr. Eduard His eine sehr verdienstliche Arbeit über den aus Solothurn stammenden Goldschmied, Münzstempelgraveur und Formschneider Urs Graf veröffentlicht, in

[1]) Der „nüw turn" ist der Rathhausthurm am Kornmarkt, dessen Neubau 1503—1505 erfolgte.

welcher auch jener neun Silberplatten gedacht wurde, auf denen sich Darstellungen aus dem Leben des hl. Bernhard von Clairvaux finden. Ich konnte damals Herrn His nur dürftige Notizen über die Herkunft und Schicksale dieser neun Platten mittheilen, auf denen sich das Wappen des Abtes Erhard Kastler von St. Urban findet. Später entdeckte ich bei den Akten des St. Urbaner-Archivs ein Notizenbuch aus dem Ende des XVII. Jahrhunderts, aus dem sich nicht nur der Zweck der Platten entnehmen liess, sondern auch der Inhalt jener neunten Platte, die bisanhin noch nicht aufgefunden worden ist.

Bei der Biographie des Abtes Kastler stehen folgende Notizen in dem angeführten Buche:

Hic etiam fieri fecit imaginem vulgo Brustbild S. Bernardi argenteam, pondere satis onorosam; sub cuius S. Bernardi corde per circuitum imaginis hi versus leguntur:

Ductile metallo hoc munus dat abbas Erhardus promptulus ecce tibi,
Papa Leo Decimus fidei dum flectit habenas in populo Christi munera grata Deo.

Infra vero vita S. Bernardi argento incisa vel insculpta.

1. Somnium Aleydis, matris S. Bernardi cum hoc temate:
Hic vero matris catulum quem somnia fingunt.
2. Visio S. Bernardi dormientis ante ostium templi.
Is vidit et Christum puer ut novus exit ab alvo.
3. S. Bernardus a s. Stephano suscipitur.
Colla deo subdit sancta sub religione.
4. S. Bernardus.
Tessara fissa docet ludos contemnere mimum.
5. Pacto alium vicit dum vult orare securus.
6. Beatissima Virgo D. Bernardum lactans.
Lacte Dei Matrem se monstrat Maria virgo.
7. D. Bernardus Guillhelmum Aquitaniae Ducem hostia compescit.
Corpore Christi auctus effreni comitis arcet.
8. S. Bernardus foeminam a daemonio liberat.
Daemona procacem repulit de foemina sanctus.
9. S. Bernardus febri correptus.
Febri correptus Bernardus numina sensit.
10. S. Bernardus oleum bibit pro thetico.
Et olei bibit sitiens pro fonte liquorem.
11. und 12. A Beatissima virgine S. Bernardus Spirae salutatur.
En Christi effigies in Spira hunc excipit avens:
O clemens, o pia, o dulcis Maria.
13. S. Bernardus a Christo crucifixo amplectatur.
Strinxit et hunc lingno crucis reflexus Jesus.
14. Abbas S. Urbani effigiem S. Bernardi manu tenens.
Accipe quod dedimus Pater sanctissime munus.
In pede hi versus leguntur:
Clarae sunt valles, sed claris vallibus abbas clarior,
his clarissimum nomen in orbe dedit.

Clarus avis, clarus meritis et clarus honore,
Claruit elogio religione magis.
Mors est clara, cinis clarus, clarumque sepulchrum,
clarior exultat spiritus ante Deum.
Extrema est apposita manus
IV. Idus Septembris MDXVIII.

A tergo S. Bernardi haec verba sequuntur forte et sine dubio aurifabris:
Ursus Graff von Solotorn 1519.

Einzelne Verse zeigen in den von His (VI, 148—150) und zum Theil auch von C. Ruland (Archiv für die zeichn. Künste XIV, 260) gegebenen Beschreibungen der Platten kleinere Abweichungen in den Lesarten, die wir hier als zu unwichtig übergehen.

Laut dem im Jahre 1848 von der Regierung aufgenommenen Inventar über die Werthsachen des Klosters St. Urban hatte dieses Brustbild, ein Weihegeschenk des Abtes nach glücklicher Vollendung des von ihm ausgeführten Klosterbaues, ein Gewicht von 10 Pfund. Mit andern Antiquitäten wurde das Brustbild an Löwenstein, Strauss und Ponti um 540 Fr. verkauft. Die neun Platten mit der Legende des hl. Bernhard waren schon vor 1848 vom Brustbilde entfernt worden, dessen Abbildung sich auf der Platte befindet, die in obiger Beschreibung unter Vers 14 aufgeführt ist. Alle neun Platten, 1848 als „versilberte Blatten von Messing" mit einem Werthe von 18 Batzen per Loth zu 313 Fr. 30 Ct. a. W. taxirt, wurden 1853 vom Finanzdepartement (Vorstand Herr Regierungsrath J. Sidler) an Löwenstein in Frankfurt zusammen für 45 Fr. n. W. verkauft. Die Kunst, Messing von Silber zu unterscheiden, war damals schon sehr vielen barbarischen Völkern nicht unbekannt, im fortschrittlichen Luzern dagegen scheint diese Kunst damals wenigstens mehr beim gemeinen Volke als bei den Lenkern des Staates sich erhalten zu haben. Für Rettung solcher Schätze that weder der Verein der V Orte, noch die Kunstgesellschaft von Luzern irgend einen Schritt; beide Vereine dachten nur daran, wie sie — ohne einen Rappen auszulegen — in den Besitz der Chorstühle von St. Urban und der Glasgemälde von Rathhausen gelangen könnten. Infandum jubes renovare dolorem!

Dr. Th. v. Liebenau.

Kleinere Nachrichten.

Aargau. Gebistorf. In dem alterthümlichen Chor des Kirchleins sind im October Spuren von Wandmalereien zum Vorschein gekommen. An der geradlinigen Schlusswand unten die grossen Einzelngestalten männlicher Heiliger von rundbogigen Säulenarcaden umrahmt; darüber, durch eine Bordüre getrennt, Reste ausführlicher Compositionen. An der Nordwand, theilweise zerstört durch das nachträglich eingefügte Sakramentshäuschen und bei Erstellung des rundbogigen Tonnengewölbes eine Folge kleinerer weiblicher (?) Einzelfiguren (kluge und thörichte Jungfrauen?), endlich über dem Chorbogen eine ausführliche Darstellung des jüngsten Gerichtes. Flüchtige Technik mit rothen Contouren und pastosen blauen und trübrothen Tönen. Der Stil deutet auf die Entstehungszeit in der Wende des XIV. und XV. Jahrhunderts. Leider ist der Zustand der Malereien ein derartiger, dass eine vollständige Aufdeckung derselben kaum zu erhoffen steht.

Appenzell I.-Rh. Unlängst sind die Bibliothek und die reiche Incunnabelnsammlung des Capuzinerklosters in Appenzell neu geordnet und ein Katalog derselben veröffentlicht worden. (Allg. Schwz. Ztg. Nr. 179.)

Basel. Basel. Im August ist der St. Alban-Schwibbogen abgetragen worden. Im Beiblatt zur Zeitschr. für bildende Kunst Nr. 50, Jahrg. 13, liest man: „Vertäfeltes, reich geschnitztes Zimmer zu verkaufen. Dasselbe befindet sich in Basel (Bärenfelser Hof?) und datirt vom Jahre 1607. Wände und zwei Thüren mit reichen Friesen, Säulen und Schnitzwerk verziert. Plafond mit reich geschnitzten Wappen und Jahreszahl. Das Ganze im edelsten Stil der Renaissance-Periode und auf's Beste erhalten. Raumverhältnisse des Zimmers: Tiefe M. $5^1/_3$, Breite M. 5, Höhe $3^1/_{10}$ M. Zum Zimmer gehört ein überaus reiches Büffet, Prachtstück, welches unter Umständen mit dem Zimmer abgegeben wird" etc.

Bern. Im Münster ist nach Entfernung des Gestühles an der Südseite des Chores der zierliche Sockel der Pontificalsitze wieder zum Vorschein gekommen und bei diesem Anlasse auch der bronzene Adler von dem krönenden Giebelwerke heruntergenommen worden. Ursprünglich ein Lesepult, hatte derselbe auf dem Lettner gestanden. Wie verlautet, sollen die Pontificalsitze, die zu den tüchtigsten Werken spätgothischer Steinmetzenkunst gehören, einer stilgemässen Restauration unterzogen werden. — Die Gazette de Lausanne (Juli) berichtet, dass die Restauration der berühmten Burgunderteppiche nunmehr vollendet und in jeder Beziehung gelungen sei. Die Teppiche sind, wie zuvor, in dem grossen Saale der Stadtbibliothek aufgestellt. (Allg. Schwz. Ztg. Nr. 178.)

Freiburg. Einige Fremde haben eine förmliche Concession zu dem Zwecke nachgesucht, die an den Ufern des Murtner- und Neuenburgersees zu Tage getretenen Pfahlbauten ausbeuten zu dürfen. Der Staatsrath hat den Petenten indessen geantwortet, dass eine Ausbeutung jener Stationen nur zu Gunsten des kantonalen Museums gestattet werden könne und dass mit derselben bereits Spezialcommissionen betraut seien. Herr Prof. Grangier wird über die verschiedenen Pfahlbaustationen einen Situationsplan ausarbeiten. (Neue Zürcher Ztg., 26. Septbr., 1. Bl. Nr. 451.)

Ein ausführliches Referat über die neuesten Funde in den Pfahlbauten des Neuenburgersees nach dem „Chroniqueur" von Freiburg bringt Nr. 244 der Allg. Schwz. Ztg. Ueber neue Funde berichtet das Journal de Genève vom 13. October: L'abaissement des eaux promet par contre une belle moisson aux amateurs d'antiquités. MM. les frères Ding, pêcheurs à Estavayer, viennent de sortir du lac un magnifique canot, d'une seule pièce et parfaitement conservé. Il mesure, nous dit-on, $22^1/_2$ pieds de longueur. Espérons que le conservateur du Musée cantonal ne laissera pas émigrer un si beau spécimen des embarcations antiques. Und die Gazette de Lausanne vom 16. October: On a trouvé, à Estavayer, dans une station lacustre mise à sec par l'abaissement des eaux du lac de Neuchâtel, un grand bouton en ambre, très bien conservé, datant de l'âge de la pierre, et une charmante boucle d'oreille en or, de l'âge du bronze. On connait déjà la découverte d'une pirogue lacustre, en chêne, longue de 7 mètres et large de 65 centimètres. On en connait encore quatre autres, dans les eaux fribourgeoises du lac de Neuchâtel, mais on n'a pu encore les sortir de l'eau.

Ueber die schönen gothischen Chorstühle in der Kirche von Estavayer kommt dem Journal de Fribourg am 8. October folgende beklagenswerthe Nachricht zu: Notre église renferme des stalles qui ont une grande valeur artistique; il en a été beaucoup question lors de la réunion de la société d'histoire de la Suisse romande. Ces stalles sont dans un parfait état de conservation, et on aurait pu croire que le conseil de paroisse se serait bien gardé d'y toucher. Mais non, les stalles n'étaient pas assez brillantes, et il a fallu les vernir comme un vulgaire bahut! Mes compliments à l'homme de goût qui a eu cette ingénieuse conception! (Journal de Genève, 13 octobre.)

Graubünden. Im Kirchthurm von Davos-Dörfli sind eine Anzahl mittelalterlicher Wandgemälde entdeckt worden. (Vgl. darüber Davoser Blätter Nr. 23 und Alpenpost Bd. VIII Nr. 11.) — „Am Burghügel des ehemaligen Schlosses Neuburg bei Untervatz am Rheine wurde letzter Tage die eiserne Spitze eines jener kleinen Speere der alten Deutschen, bekannt unter dem Namen „Framea" gefunden." (Allg. Schwz. Ztg. Nr. 231.)

Luzern. Bero-Münster. In der bei der Stiftskirche gelegenen Galluskapelle sind Anfangs September mittelalterliche Wandgemälde zum Vorschein gekommen. (Allg. Schwz. Ztg. Nr. 213. Neue Zürcher Ztg., 7. September, 1. Bl. Nr. 419.) Luzern. In der letzten Woche September wurden die vereinigten antiquarischen Sammlungen nebst den Schätzen des Zeughauses in die Kunsthalle im Rathhaus am Kornmarkt übertragen. — Man erinnert sich, dass Ende 1876 die Schützengesellschaft der Stadt Zürich einen zu Anfang dieses Jahrhunderts von ihr erworbenen Becher nach Luzern

verkaufte. Der Handel geschah gegen einen Revers, dass solches Kleinod nicht in's Ausland verkauft werden solle. Dieser Verpflichtung hat nun die Schützengesellschaft den Käufer enthoben, und der Becher ist nach Paris gewandert. Er war ein Geschenk der Stadt Luzern an „Johan Carol Balthasar. Underschryber der Stat Lucern 1689", dessen Name und Wappen auf einem ehedem im Grunde des Kelches angebrachten Medaillon verzeichnet stunden. Der Verfertiger des Bechers war der berühmte Goldschmied Hans Peter Staffelbach von Sursee 1657—1736, über dessen Wirksamkeit man Estermanns Sehenswürdigkeiten von Bero-Münster 1878 S. 52 u. f. vergleichen möge. Auf einem mit Blattornamenten und Figuren decorirten Fusse erhebt sich der Ständer, umgeben von den drei Eidsgenossen. Den Kelch, ein kurzer cylindrischer Becher, oben und unten von einem mit Figuren, Trophäen und Ornamenten geschmückten Knaufe begrenzt, zieren die Pannerträger der alten Orte. Auf dem Deckel erhebt sich als Statuette die allegorische Gestalt der Freiheit, eine Frau, deren Rechte man später mit einem römischen Feldzeichen versah, während sie ursprünglich eine dreischwänzige Peitsche über den zu ihren Füssen in Ketten gehaltenen (habsburgischen) Löwen schwang.

Neuenburg. Auvernier. Ueber die dortigen Pfahlbauten vgl. Allg. Schwz. Ztg. Nr. 206.

St. Gallen. Rapperswyl. Seit Vollendung des Eisenbahndammes hat der Abbruch der alten hölzernen Seebrücke begonnen. Sie wurde 1358 auf Befehl Herzog Rudolfs von Oesterreich erbaut. (Allg. Schwz. Ztg. Nr. 206. Neue Zürcher Ztg., 18. September, 2. Bl. Nr. 438.) — St. Gallen. Nächstdem soll das letzte Stadtthor, das Speiserthor demolirt werden. (Zürcher Freitagsztg. Nr. 32.)

Schaffhausen. Ueber die im Chor der Kirche auf Burg bei Stein a. Rh. in der dritten Woche Oktober aufgedeckten Wandgemälde s. Allg. Schwz. Ztg. Nr. 250.

Uri. Der Abbruch der Tellskapelle am See ist aufgeschoben worden, weil man über die Abnahme und die Aufbewahrung der alten Bilder noch zu keinem Entscheid gelangte und der vorgerückten Jahreszeit wegen ohnehin mit dem Wiederaufbau nicht begonnen werden könnte. (Allg. Schwz. Ztg. Nr. 244.)

Wallis. Zu der in Nr. 1 S. 821 des „Anzeiger" gebrachten Notiz über die im Herbst 1877 entdeckten Wandgemälde in der Valeriakirche bei Sitten, ertheilt uns Herr Rafael Ritz in Sitten die folgende verdankenswerthe Berichtigung: Sie sind freilich arg beschädigt durch die dumme Uebertünchung. Der Antiquarische Anzeiger brachte bereits eine kleine Notiz; es ist aber unrichtig, dass die Figuren mit dem Wappen des Bischofs Jost von Silenen versehen sind. Unter allen Figuren stehen vielmehr die Wappen der Asperling, nämlich der blaue Löwe im goldenen Feld (die Silenen haben auf Gold einen rothen Löwen); die 12 Apostel haben auch über Lebensgrösse. Seit vorigem Herbst sind noch mehr Wandbilder blossgelegt worden. Auf der Nordseite der Apsis beginnt die Reihe mit einem interessanten Votivbilde folgenden Inhaltes: Oben auf einem abwärts gekehrten Halbmond steht die Madonna mit dem Kinde; neben ihr sieht man einige schwebende Engel. Tiefer kniet rechts unter der Madonna ein Ritter mit dem Wappen Derer v. Asperling, geleitet von dem stehenden fürbittenden Schutzpatron, einem hl. Bischof (S. Henricus?). Dann folgt eine knieende Dame; ihr Wappen zeigt einen gelben Adler auf rothem Felde, und hinter ihr erscheint, stehend, ihre Schutzpatronin S. Katharina. An dieses Bild schliessen sich dann die Apostel in folgender Anordnung: SS. Peter, Andreas, Johannes, Jacobus major, Thomas, in der Mitte der Apsis Christus; dann SS. Jacobus minor, Philippus, Bartholomæus u. s. w. bis zur vollen Zwölfzahl. Alle Apostel haben Spruchbänder, darauf die Sätze des Credo verzeichnet stehen. Darüber gewahrt man die bisher noch undeutlichen Spuren von Prophetenbildnissen, Daniel u. s. w.

Zug. Bei Anlage des Hydrantennetzes in Zug sollen Spuren von Pfahlbauten entdeckt worden sein. (Allg. Schwz. Ztg. Nr. 231.)

Zürich. Auf der Pfahlbaustation Robenhausen wurden in letzter Zeit wieder interessante Funde gemacht: z. B. Gewebe (seit Jahren nicht mehr gefunden), unverkohlte Geflechte, Brod, Pfeil- und Lanzenspitzen von Feuerstein. Ebenso fanden sich prächtige Reste von Urochs, Bison u. s. w. (Neue Zürcher Ztg. Tagblatt Nr. 180, 31. Juli.)

Winterthur. Der historisch-antiquarische Verein Winterthur beabsichtigt, eine Ausstellung von Gegenständen des Kunstgewerbes der verschiedensten Zeiten und Völker zu veranstalten. (Allg. Schwz. Ztg. Nr. 196.) Zürich. In der zweiten Woche Octobers hat die Demolition des Ketzerthurmes am unteren Hirschengraben begonnen. Verkauf eines Bechers in's Ausland vide Luzern.

Neueste antiquarische und kunstgeschichtliche Literatur, die Schweiz betreffend.

Fortsetzung zu Nr. 3, 1878.*)

Allgemeine Schweizer Zeitung. Nr. 236 und 238. Schweizer Glasgemälde im fürstlich Reuss'schen Schlosse Osterstein bei Gera. Nr. 250. Neu entdeckte Wandgemälde in Gebistorf (Aargau) und Burg bei Stein a. Rh.

Ansichten aus dem älteren Zürich. Herausgegeben auf Veranlassung des löbl. Stadtrathes. 6 Blätter Lichtdruck. Gr. Album-Format. Zürich bei H. Staub & Co.

Beiträge zur vaterländischen Geschichte. Herausgegeben vom historisch-antiquarischen Verein des Kantons Schaffhausen. IV. Heft. Schaffhausen, Schoch 1878, S. 51. Nüscheler-Usteri, die Inschriften und Giesser der Glocken im Kanton Schaffhausen. S. 151. Bäschlin, der grosse Brand zu Schaffhausen am 5. Mai 1372.

Binkert, G. Leonhard Straub, der erste Buchdrucker der Stadt St. Gallen. Eine Festgabe zur 300jähr. Erinnerungsfeier an d. Einführung d. Buchdruckerei in St. Gallen. St. Gallen, Zollikofer.

Bollettino di Archeologia cristiana, III serie. Anno terzo Nr. 1 und 2, S. 68 f. F. Kraus. Ueber ein Elfenbeinrelief aus Basel-Augst in der mittelalterlichen Sammlung in Basel. Mit Abbildung auf Taf. I, Nr. 3.

Bonstetten, Baron de. Carte archéologique du canton de Fribourg. Epoque romaine et antéromaine. Genève et Bâle, Georg.

Catalog der Ausstellung von antiquarischen und ethnographischen Gegenständen, veranstaltet vom historisch-antiquarischen Verein in Winterthur 1878. October—November. Winterthur, Druck von Bleuler-Hausheer & Co. 1878.

Davoser Blätter. Wochenblatt für die Landschaft Davos, des Prättigau, des Albulathal und das Engadin. Nr. 23, 6. September 1878. Neu entdeckte Wandgemälde im Kirchthurm von Davos-Dörfli. Vgl. auch Alpenpost Bd. VIII Nr. 11.

Estermann, M. Die Sehenswürdigkeiten von Bero-Münster mit geschichtlichen Erläuterungen. Festschrift gewidmet den Tit. Mitgliedern des V-örtigen Vereins zum Andenken der 36. Jahresversammlung, abgehalten den 4. September 1878 in Bero-Münster. Luzern, Gebr. Räber 1878. Dazu 6 Photographien in Kabinetformat nach Kleinodien im Stiftsschatze von Bero-Münster.

Der Formenschatz der Renaissance. Peter Flötner, Blatt aus dessen Modelbuch von 1546, Lfg. XVII. Meister J. F. Signet Cratanders in Basel, Lfg. XIX. Hans Holbein (?) Entwurf zu einem Becher, desgl. zu einem bischöflichen Wappen nach Handzeichnungen im Basler Museum. Lfg. XVI. Hans Holbein: Desgl. zu einem Gefässe nach Zeichnung ebendas. Titelbordüre, Probedruck ebendas. Lfg. XVIII. Vorlagen zu Goldschmied- und Juwelierarbeiten in British Museum zu London. XIX. Nicolaus Manuel Deutsch, Kluge Jungfrau. Holzschnitt: Museum v. Basel. XIX. Hans Rudolf Manuel, Landsknecht. Holzschnitt ebendas. XVIII. Der Formenschatz. (Erweiterte Fortsetzung desselben Werkes.) Heft I, 1879. Hans Holbein. Entwürfe zu Waffen im Basler Museum und British Museum. Ders. Christus vor Kaiphas. Passionsfolge in getuschten Federzeichnungen Museum v. Basel.

Geschichtsfreund. Mittheilungen des historischen Vereins der fünf Orte. XXXIII. Bd. 1878. S. 100. Die Wandgemälde im Hause des Herrn d'Orelli-Corragioni in Luzern von J. Amberg. S. 135. Die ehemalige Gerichtsbarkeit und das Schloss Buonas.

Iconographie neuchâteloise ou catalogue raisonné de tableaux, dessins, gravures, statues, médailles, cartes et plans relatifs au Canton de Neuchâtel. Marin, Bachelin. (Publié par la société d'histoire du Canton de Neuchâtel.)

Motta, E. Bibliografia storica ticinese. Zürich, Herzog.

Vautrey. Notices hist. sur les villes et villages du Jura bernois. Tome IV. Porrentruy, Gürtler.

„ Hist. de la ville de Porrentruy. (Extraite de l'ouvrage précédent.) Tome I und II. ibid.

Zeitschrift für bildende Kunst. Bd. XIII, Heft 11. R. Dohme, Studien zur Architekturgeschichte des XVII. und XVIII. Jahrhunderts, S. 327. Die Abteikirchen zu Weingarten, Einsiedeln, St. Gallen. (Auch in Separatabdruck bei E. A Seemann, Leipzig, erschienen.)

*) Das Verzeichniss der neuesten Literatur geben wir, ohne die Verantwortlichkeit für eine vollständige Aufzählung der jeweilig erschienenen Werke übernehmen zu können. Wir erlauben uns daher, an die Herren Autoren und Verleger, in deren Interesse es liegt, ihre Veröffentlichungen in weiteren Kreisen bekannt zu wissen, die Bitte zu richten, unsere Verzeichnisse durch gefällige Mittheilungen vervollständigen zu helfen. Die Redaction.

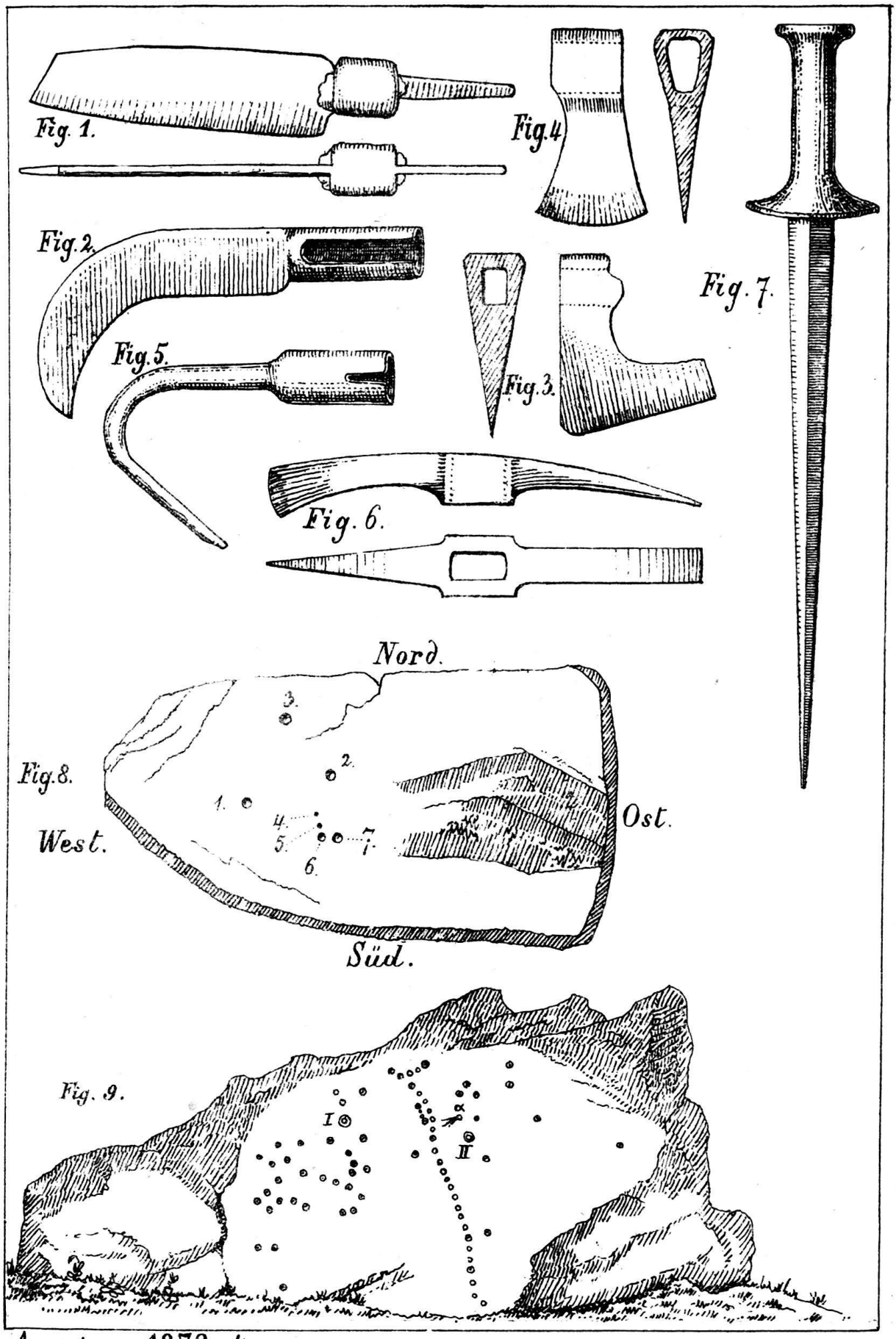


Fig. 1.
Fig. 2.
Fig. 3.
Fig. 4
Fig. 5.
Fig. 6.
Fig. 7.
Nord.
Ost.
Süd.
West.
Fig. 8.
1.
2.
3.
4.
5.
6.
7.
Fig. 9.
I
II